

COMMENT JE SUIS DEVENU RICHE SOUS L'EMPIRE DES CAMARADES

Servir du carburant aux automobilistes, passer un coup d'éponge sur leur pare-brise, augmenter la pression des pneus, remettre à niveau les lubrifiants ou de l'antigel dans le radiateur n'étaient pas encore devenu une rareté dans les stations services. Le pompiste était là pour ça. Plus un petit coup d'air dans les pneus lorsque nécessaire. C'était le service, le plus au remplissage du réservoir. Ce factotum du carburant en récoltait un merci des pingres et parfois quelques pièces des généreux. Pourtant personne ne songeait à dire que c'était un métier déshonorant et, dans l'indulgence que l'on doit à ce cas, c'était au mieux considéré comme un emploi passager; un-faute-de-mieux. On ne devait pas avoir fortune faite et pas davantage une collection de diplômes pour se tenir douze heures par jour derrière une grande vitre à admirer le paysage les trois-quarts du temps. Mais telle était ma condition de salarié en panne d'avenir. Un sort défavorable m'avait amené là depuis quelques mois et, à vrai dire, je n'en étais pas mécontent après le trou d'air d'une double rupture amoureuse et professionnelle. J'avais le sentiment d'un temps de repos ; fourbu je faisais une pause. Cela n'allait pas sans inquiétude ni ennui mais je l'acceptais à l'égal d'une convalescence nécessaire et propice à la réflexion. L'expression stand by n'avait encore fait florès et ma jeunesse n'avait pas la capacité de projection que les vieilles-barbes s'honorent d'avoir eu en leur temps. Ce double accident passé j'étais un pompiste d'occasion en phase de consolidation psychologique. Peut-être ne m'étais-je pas suffisamment préoccupé de ce qui faisait le fondement d'une relation amoureuse et les raisons d'être d'une entreprise. Si bien que ce duo de chocs émotionnels pour le garçon raisonnable que j'étais m'avait pris au dépourvu et laissé dans un état d'apathie qui demandait le retrait. Ce fut une occasion pour moi de reprendre un partenariat interrompu avec ma clarinette que j'appelais depuis mon enfance Kiki en hommage à mon professeur bègue qui ne parvenait jamais à dire mon prénom correctement. J'emportais l'instrument avec moi tous les matins et la rapportais le soir. Je n'étais pas un as, certainement pas mais je lui confiais régulièrement quand ça tanguait sous ma calotte, mon chagrin amoureux et ma déception professionnelle. La musique avait été un pilier de la bonne éducation dans notre famille, pharmacienne de père

en fils et catho-tradi comme il se dit aujourd'hui. Elle avait eu rang de la lecture des Evangiles et du service "aux burettes" dès le plus jeune âge avec la tunique rouge et la chasuble blanche tout en dentelle à la messe de onze heures le dimanche. L'affaire venait de la branche paternelle, du Grand-père Albin. Et maman, convertie au mariage, mystère de l'amour et phagocytée par la belle famille, était tombée là-dedans avec passion. La foi soudaine comme un coup de foudre. Parpaillote cévenole à la croyance molle dans sa jeunesse, elle avait changé de camp. Aux dires de la parenté le catholicisme en avait fait "une fourmi souriante". Entre deux couches elle avait longtemps joué à l'orgue de la paroisse et instruit à la catéchèse une ribambelle de marmots. Quant-à la chorale, je lui rends hommage d'avoir su développer chez moi le sens de la note juste. Plus tard la musique me protégera des critiques acerbes de la tribu qui n'accepta pas que j'ai rompu la lignée par cette phrase scandaleuse au baptême d'un neveu : "la religion c'est des comptes d'apothicaires". Je n'avais que quatorze ans, mais il y avait là une double défaite pour mes géniteurs. Mon incroyance et mon ironie. Papa m'envoya quelques baffes dont il avait le secret au nom de la profession et maman pleura l'offense au culte. Une ligne était franchie. Maman m'imaginait déjà proxénète, assassin, bolchévique. Je n'avais que quatorze ans et pourtant pesait sur mes épaules l'ombre de l'infamie. Mécréant! Ensuite mon adolescence traîna en longueur et le Service Militaire ne suffit pas à faire de moi un homme et un citoyen. Selon la sentence de la tribu, papa maman et la fratrie, j'étais à demi fini. C'était une petite douleur que je gérais tant bien que mal et dont je m'accommodais avec le temps. Le rejet des siens est une blessure intime que l'on cache avec la pudeur maladroite des timides. Et parfois avec la révolte des humiliés.

Cet emploi de pompiste m'éloignait de la ville d'une quinzaine de kilomètres que ma vieille Peugeot, une deuxième main couleur tomate, 204 dans la hiérarchie, parcourait allègrement ; un désir de campagne pour cette mécanique dont les compteurs depuis longtemps gardés les aiguilles à zéro. Nous n'étions pas encore sortis de l'hiver mais, à la fin février, déjà le jour se levait lorsque j'ouvrais la station : 7/19, voilà pour les horaires de présence. Un peu long et une clientèle maigrichonne, fidèle par contrainte. Trop peu de monde passait par là et le patron m'avait dit : "C'est à prendre ou à laisser". Le salaire allait avec. Tous les soirs il venait à dix-neuf heures contrôler les cuves, faire les comptes et me libérer. Le bonhomme était assez taciturne mais honnête, jamais il n'essaya de rogner sur mon salaire ou de me priver d'un jour de repos ;

il fermait le dimanche ; pas que toute la population du bled aille à la messe plutôt qu'aux champs, le dimanche c'était les femmes chez le curé, les hommes à la pétanque suivit du pastis, voitures et tracteurs au garage. Un village à l'ancienne qui trainait encore un mode de vie des années soixante. Le patron de la station n'était pas du métier, j'entends la mécanique, l'essence, le commerce..., le sien c'était la maçonnerie. Les descendants des républicains espagnols réfugiés qui rêvaient de faire fortune pour effacer la misère de leurs pères cocufiés par un satrape venu du Maroc avec ses légions rifaines. Il avait nom Filomèno Ruiz mon maçon. Il avait racheté la station à la Compagnie Shell pour une bouchée de pain, le prix du terrain ; des clopinettes car elle était à l'écart de Saint-Martin au milieu de nulle part sur un espace caillouteux impropre à toute culture. Des graminées poussaient alentour et prenaient feu régulièrement en été. Après chaque ondée elles étaient de retour au bout d'une semaine. Les faucher sur un large périmètre appartenait à mon travail. Maniller la faux ne fut pas un problème. J'avais l'ADN manuel côté maman ; grand-père Guillaume, un ébéniste, Compagnon du Devoir n'avait pas les mains à porte-plume. Un bouseux pour papa. Il était bien près de considérer qu'il y avait mésalliance dans son couple et j'étais le bâtard de l'affaire. La suite vous en dira plus. En auxiliaire à la faux pour les cas extrêmes, j'avais une lance à eau, un extincteur et un bac de sable. Une station d'essence est toujours un lieu potentiellement dangereux. En somme j'étais pompiste-pompier, et de facto, protection civile. Les premières maisons du village se trouvaient à trois cents mètres et sa rue traversante en faisait la moitié moins ce qui donne une idée de la population de Saint-Martin. Cette station service était l'unique point d'approvisionnement en carburant avant la ville. J'avais les pompes classiques plus un mélangeur pour les deux roues. Les agriculteurs venaient régulièrement remplir des jerricanes de diesel qu'ils additionnaient d'huile de vidange pour alimenter les vieux moulins de leurs tracteurs. L'explication de ce "nulle part" était le résultat d'une embrouille entre les propriétaires du terrain, les promoteurs et l'ancien maire qui avait souhaité donner un peu plus d'habitants à son village en enfreignant les règles de l'occupation des sols. Il voulait son lotissement à l'est du village. La proximité de la ville donnait des arguments à son projet ; attirer des citadins désireux d'avoir un potager et leur éviter la traversée du village plus les nuisances qui vont avec. Une ambition respectable pour l'édile de Saint-Martin. Après des années de bisbilles, procès et contre procès, tout le monde avait baissé les bras. Neuf hectares. Ce n'était même pas des terres à faire pâître des ânes et des

moutons. Parfois une caravane venait stationner là pour la nuit et refaire sa réserve d'eau.

J'avais donc devant moi, et au-delà de la devanture, des pompes et un ruban de bitume. Lorsque je biaisais un peu mon regard vers la droite, je voyais une étendue vert sombre couverte de chênes kermès au milieu d'un tapis de buissons. A la fin du mois d'avril quelques genêts éclaboussaient cette monotonie de bouquets jaunes dont le puissant parfum arrivait jusqu'à moi quand je m'éloignais de la station. Au loin, une élévation que l'exagération méridionale qualifiait de montagne bornait mon horizon mais elle disparaissait dans la grisaille des pluies. Cette relative infinie libérait mon imaginaire jusqu'à la bornée de chiffres. Il galopait si bien que pour combler l'ennui, entre deux clients, à *Petite Fleur* et *les Oignons* (j'étais fan de Sidney Bechet ; onze ans de conservatoire), j'ajoutais la lecture de romans policiers et de bandes dessinées. Des emprunts à la bibliothèque municipale de la ville. Ma brutale déconvenue professionnelle avait eu pour effet de me laisser sept longs mois aux Assedic et Papa avait été très clair lors de mon retour à la maison : "Dès que tu as un travail, tu paies!". Cependant mes parents n'étaient pas trop exigeants financièrement mais "c'est comme l'impôt m'avait dit le pater. Tu gagnes tu paies!" C'était son côté légitimiste. Jamais en dissidence par rapport aux règles de l'Autorité. Gaulliste avec modération et un grand amour pour le képi lui qui était passé à travers les mailles du filet militaire. Il était comme ça papa, un peu bourru et mécontent depuis le jour où il avait compris que la pharmacie c'était foutu. Une belle pharmacie dans un quartier populaire mais respectable, précisait Maman, avec beaucoup de vieux et des médecins complaisants délivrant des ordonnances longues comme des recettes de cuisine. Et l'appartement au-dessus, bourgeois, six pièces, cheminée et moulures au plafond, clair, grandes fenêtres, des combles à faire une salle de billard. Tout ça depuis des générations. Mais, pourquoi moi? Alors qu'on était une tripotée à vivre là ; des natalistes dans la famille. Cinq boutures. Tout simplement parce que j'étais le plus jeune et papa pas assez vieux pour passer la main. Le bon moment pour prendre le relais, c'était moi. J'étais l'enfant charnière, celui qui doit assurer la relève. Il y a des situations dans la vie qui vous condamnent à assumer ce pourquoi vous n'êtes pas fait. La tradition m'obligeait, en principe. Les autres, les aînés, ils avaient dérivés vers des avenir moins boutiquiers. Cependant je m'échappais du sort funeste d'épicier médicinal de la façon la plus naturelle qui soit ; j'étais un cancre. Etre pharmacien n'est pas un exploit, il ne faut pas sortir de Polytechnique

mais il faut tout de même gamberger dans la chimie et moi je gambergeais dans la mécanique des *petits cubes*. Forcément dans un quartier populaire. La réparation des mobs du quartier c'était mon affaire ; j'étais un cador dans ce domaine, un don, pas venu du ciel du tout. Les copains m'appelaient "Mobsking" et je n'étais pas peu fier de ce surnom sachant qu'il était plus ou moins anglais et m'honorait comme Roi de la mobylette. Les mains dans la graisse et la mécanique, une malédiction pour la famille. J'étais l'étranger dans la tribu. "Mais qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu?" se lamentais maman toujours en relation avec le Très-Haut. Trop jeune pour le bannissement mais la pension me tourna autour à maintes reprises. J'étais ostracisé comme au bon vieux temps de la Grèce antique. Papa ne pouvait plus compter sur moi à la pharmacie qu'il tenait de son père car le rejeton désigné par la loi tribale c'était l'incapable petit dernier ; un benjamin cossard et une dynastie d'apothicaires interrompue. Pas facile d'y renoncer. Un drame. Ca avait de la gueule dans la famille, le caducée en blason. Papa avait bien essayé, un temps, de m'insuffler un sous produit professionnel : préparateur. "C'est pas mal", disait-il. Il m'imaginait son bras-droit jusqu'à la fin, lui vieillard, sur un fauteuil dans la *cuisine*, mais toujours un œil sur les ordonnances et les employés. Dès la troisième du collège, le déraillement était là. Alors, j'ai tenté et réussi le CAP comptable pour m'orienter vers une activité estimable. La tradition s'accommode des petits écarts quand ils se tiennent dans les limites du raisonnable. A la comptabilité papa accordait les vertus du sérieux et de la rigueur. Je restais dans le champ de l'honorable travailleur. Au-delà c'était l'opprobre. La mécanique c'était sale et prolétaire, la musique bohème et crève la faim. La musique comme partie d'une éducation traditionnelle, un violon d'Ingres mais pas un métier. Et maintenant j'avais deux fois quatorze ans... C'est peut-être à cause de ça que la femme du cafetier est venue me voir à la station un peu plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Le village avait rapidement su à cause de mes remarques et de mes conseils à la clientèle que j'avais quelques connaissances en mécanique. Une remarque sur un cliquetis de soupape et hop! une réputation est faite. "Le jeune à la station m'a dit que..." Grand-père Guillaume observateur des comportements, disait : "Ce petit a l'intelligence des yeux et des mains". Ce n'était pas vraiment bienveillant. Cela voulait dire que je regardais et que je savais, les mains faisaient le reste. L'intelligence du cerveau, il en doutait. "Il lui faut du concret à ce petit..." Sa fille lui parlait de la Sainte-Trinité, il

répondait, tenon, mortaise, chanfrein. Enfant avec mes frères et sœurs on l'appelait Pépé Menuise. Nous étions du même bois. "Quand on aime on apprend vite", disait-il encore ; et moi je n'aimais pas la chimie et pas davantage les mathématiques. Pour un rejeton de pharmacien impétrant à la profession paternelle, c'était un handicap. Avec les moteurs, la chose allait toute seule, j'avais l'oreille mécanique. Apprenant mes dispositions, le propriétaire de la station acheta aussitôt une machine pour changer les pneus et autres petites bricoles que je savais faire ; plus quelques outils indispensables, ce qui nous amena un supplément de clientèle. Martine venait d'obtenir de son époux un scooter qu'elle pilotait avec adresse pour une femme de cinquante ans qui n'avait jusque là connu que la bicyclette. L'audace n'était pas passée inaperçue dans le village. Autant pour le changement de locomotion que pour la liberté des déplacements. Elle n'avait plus l'obligation d'être à l'heure à l'arrêt du bus pour se rendre en ville. Et parfois ne pas avoir de bus du tout les jours de grève. Les autres femmes l'enviaient tout en la *débinant* amicalement, comme il se fait entre voisines. Mais elle avait un autre défaut pour la gazette villageoise, elle était désirable. Elle n'avait pas connu les champs, les vignes, le travail du tracteur et elle avait l'autorité et l'abord direct pour tenir à distance les hommes qui avaient trop bu lorsqu'elle tenait, pour quelques heures, le comptoir en l'absence de René occupé le temps d'une réunion du Conseil Municipal. Ce fut mon unique chute de jeunesse dans le camp des femmes matures.

Martine était arrivée devant moi comme dans une bande dessinée, généreuse et déterminée. Je n'étais plus un puceau depuis belle lurette et ne fantasmais pas du tout sur les quinquas à peu près lisse et charnue. Elle avait toujours un "truc" à son scooter, un Peugeot SC 50 cm³. Une fois la roue arrière, puis la direction, le moteur... les deux-temps je démontais et remontais les yeux fermés. Elle passait derrière la station pour ne pas être vue et fumait une cigarette pendant que je réglais la panne imaginaire de sa machine. Une fois, deux fois... C'est comme ça que j'ai compris qu'elle venait pour ma personne et pas du tout pour le scooter. Un jour elle se présenta avec deux bières et un décolleté, les nichons à l'air. Le doute n'était permis. C'était trop, et pour elle et pour moi car, si le service aux clients n'était pas encore une rareté dans les stations services, les maris cocus et violents étaient toujours en abondance. Dernier informé de son infortune comme il se doit, le cafetier nous laissa jusqu'à l'automne profiter de l'exploration de nos corps dans le réduit encombré de futs, de matériaux divers et empestant l'huile de vidange ; temps nécessaire à la diffusion de la nouvelle et à son insinuation dans les papotages de trottoir

avant qu'elle atterrisse finalement sur le zinc. Pensez donc, un si petit village! Je trouvais même que la population avait été particulièrement discrète. Voir Martine prendre la route en direction de la station aussi souvent pendant que son époux était retenu au comptoir du café, c'était un manque d'imagination. Chez les chasseurs du village, il y avait bien deux ou trois paires de jumelles pendues à un clou derrière une porte! Trois cent mètres ce n'était rien pour une Iris Paris ou une Kern. Le gabarit de René ne me laissant aucune chance dans un combat singulier, je n'avais eu comme choix que le revolver ou la fuite. Pour ma belle je n'avais été qu'un coup de chauffe du printemps dans la monotonie de l'ordinaire. Et j'étais, à ne pas négliger, comparait à son malabar avachis hyper poilus, de la chair tendre et fraîche. Cinquante printemps, ce n'était plus le moment des scrupules mais l'épreuve du bilan souvent difficile à assumer pour la gente féminine de l'époque ; j'étais le rêve de jouvence qui rassurait avant l'expulsion du marché. Le scooter y était pour quelque chose, un bonus de liberté dont j'étais le bénéficiaire. Le téléphone m'annonça l'arrivée du vengeur alors que le village était en pleine vendange. Moment profitable pour la station qui enregistrait en quatre semaines six mois de trésorerie. Entre un café et un *blanc* matinal, un bavard avait allumé la mèche. "Il est en route pour te casser la gueule!" me prévint Martine. Elle avait déjà reçu sa volée baignes ma quinquajoliment chantournée. Trois cents mètres ce n'est pas grand chose pour des jumelles, pour la camionnette de René c'était une poignée de secondes. Je lançai *Tomate* et filai comme un lapin me mettre à l'abri du furieux laissant la boutique ouverte et les clients en plan.

Appelé en urgence mon patron avait du abandonné le coulage d'un plancher pour approvisionner en diesel les tracteurs des vigneron pestant après le petit saligaud sans conscience professionnelle. Très mécontent de ma fuite, mon maçon, au prénom grotesque, en traduction française, de Philémon, le héros des BD de Fred dont il était physiquement l'opposé, se mit de la partie. Papa me dit, "Ne reste pas dans les parages". Les cocus de l'histoire étaient bien capables de débouler dans la pharmacie et de tout casser, les andouilles, pauvre papa. A moins que j'ameute la fratrie et que l'on campe nuit et jour devant l'officine. Mais qu'est-ce que les bras d'un avocat, d'un banquier et d'un maigrichon de pompiste-pompier d'occasion pour s'opposer à ceux d'un cafetier cocu et d'un maçon en colère ? L'un volumineux, l'autre trapu. La mise à sac de l'officine était promise. De maman, des frangines et des belles sœurs, toutes scandalisées pour l'adultère, je n'aurais eu que sarcasmes et mépris. "Briseur de foyer!" Je ne voulais pas qu'à la perte du caducée familial s'ajoute une récolte de gnons. L'éloignement face au péril est une solution, pas héroïque mais efficace. La

relégation m'était promise depuis l'enfance. Il était temps de l'accepter comme une rédemption au nom de la concorde familiale. C'est ainsi que je décampais lâchement de ma province pour arriver un soir à Paris chez tante Mireille ex-médium réputée dans tout l'ouest africain et épouse de l'oncle Paul, gendarme colonial aux temps de l'Empire Français. Tous les anciens Chefs d'Etats de la région lui avaient fait visite à Dakar pendant vingt cinq ans, de Senghor à Houphouët-Boigny. Dans la famille on la considérait comme une femme excentrique et de mœurs légères ayant probablement bravée l'interdit du temps : avoir des amants africains. Aîné de la fratrie paternelle, huit, le gendarme était mort dans un banal accident, bicyclette à jeun contre voiture ivre ; cadavre en or pour la veuve. Mais la tante, femme-grillon à l'énergie farouche, avait toujours bon pied bon œil malgré ses soixante-quinze ans soutenus par une séance de piscine quotidienne ; en sous-sol de l'immeuble à un tarif annuel prohibitif. Je n'étais qu'un gamin lors de notre dernière rencontre mais elle m'accueillit comme une heureuse surprise, un chevalier servant inattendu, car tante Mireille ne se privait de rien et avait en tous points l'audace qu'on lui prêtait. Particulièrement dans ses tenues vestimentaires et son mode de vie. Elle se flattait d'être devenue une authentique parisienne après trente ans passés en Afrique. Séduction et bagout avaient fait le reste pour lui ouvrir de multiples portes. Les offres de la capitale lui rappelaient l'époque de sa splendeur avant qu'elle ne tombe sous le charme de l'oncle Paul, grand séducteur, alors quinquagénaire robuste et colonel. A la moindre occasion elle sortait de chez elle pour se rendre chez des amis, *faire* les Grands Magasins, les vernissages, aller au théâtre et au cinéma. Quoi de mieux qu'un jeune homme à son bras? Elle avait la bougeotte. Une aventurière, affirmait maman qui l'avait rencontrée trois fois dans sa vie, et elle mettait beaucoup de négatif derrière ce mot. Fervente catholique et engrossée cinq fois en douze ans maman n'avait eu d'aventures que celles des allaitements suivit des biberons, des couches et des études des enfants à surveiller. Admirable! s'exclamait alors le Père Régis de la paroisse de Sainte-Thérèse de l'enfance Jésus. Celui-là même qui me collait des coups de pied au cul lorsqu'enfant de cœur je versais du vin de messe sur les napperons de l'hôtel. Il est vrai qu'avec le temps maman avait un peu négligé Dieu à qui secrètement elle faisait le reproche de ma déviance athée dont elle n'était pas loin d'en accuser le Diable. J'étais l'échec de sa vie et longtemps elle s'interrogea pour savoir à qui incombait cette faute, à Dieu ou à elle-même?

L'espace ne manquait pas chez tante Mireille et j'eus le choix entre deux chambres, une sur cours plein sud, l'autre ouvrant sur la Place de la

République. L'hiver était là, tout parisien qu'il fût, entre pluies et nuages bas, je m'installais sur cours sans imaginer les bouleversements qu'allaient produire dans ma vie d'aide-comptable de province cette cohabitation ; profession à laquelle ma tante n'accordait pas plus de valeur sociale qu'à celle de balayeur de rue. "Il faut trouver quelque chose de sérieux, Petit!" dit-elle dès les premiers jours. Mon prénom elle l'ignorait. J'étais toujours "Petit" et parfois "Garçon". Ne pouvant pas évaluer mes connaissances de clarinettiste, elle m'imaginait faisant le *bœuf* dans les meilleurs cabarets de Paris. Dire que tante avait gardé son esprit d'affabulatrice professionnelle sera inexact puisque souvent ses prédictions avaient trouvé confirmation. La lecture de son "Livre d'or" qu'elle me mettait quelques fois sous le nez témoignait des remerciements de ses éminents visiteurs. Mais très vite je m'aperçus de son sens de l'exagération et des audaces vers lesquelles elles pouvaient l'entraîner. Une personne à son service passait tous les matins pour faire le ménage et les courses. Ceci fait elle quittait l'appartement. Dès nos premiers contacts elle m'appela Monsieur le Professeur. J'en informai aussitôt ma tante Mireille qui avec aplomb laissa tomber : "C'est très bien!" De toute évidence elle était à l'origine de cette mascarade. Les aides-comptables chez elle n'avaient pas droit de cité. Je retrouvais là un esprit de famille bien qu'il n'y eut pas de lien de sang. Pour faire bonne mesure elle ajouta une génération puisque je devins le petit-fils de son beau-frère dont personne n'avait jamais entendu parler dans le gruppetto de bridgeuses qui l'entourait ; cinq à sept personnes. Par contre je n'étais pas loin de rivaliser avec Sidney Bechet et Benny Goodman. J'étais la bonne nouvelle de sa fin de vie, le renouveau inespéré avant le grand âge. Pour tout dire je donnais un coup de jeune à son quotidien. J'étais le fils et le petit-fils qu'elle n'avait pas eu. Elle qui ne croyait ni en dieu ni au diable mais aux cartes et au marc de café, me dit un jour avec l'assurance d'une philosophe : "La descendance c'est la transcendance des athées..." Il me fallut un quart d'heure pour comprendre. Me signifiait-elle en cela que j'avais l'importance d'un dieu? Je n'irais pas jusque là mais il est juste de dire qu'elle projeta sûrement moi quelques espoirs. Vivant seule dans un grand appartement, cent trente mètres carrés, depuis des années elle trouvait soudain agréable de le partager avec un jeune homme, peu encombrant, promu petit-fils de circonstance d'autant qu'il était son obligé. Educatrice efficace, tante Mireille me fit la liste de tout ce que je devais voir à Paris, monuments, parcs, avenues, musées etc., pour effacer toutes traces de provincialisme et, manière aussi, de me dire que je ne devais pas traîner dans l'appartement les après-midi. La liste était si longue que mon maigre pécule s'épuisa en quinze jours. J'avais ordre également de ne pas rentrer

avant dix-neuf heures "à la maison" le jeudi jour de bridge. Je ne croisais l'entourage de tante Mireille que lors des sorties pour lesquelles elle prit soin toute de suite de me rhabiller avec les élégants costumes, bien qu'un peu vieillots à mon goût, de l'oncle Paul dont j'avais la taille. A cela s'ajouta le code suivant : lorsque nous étions tout les deux je devais l'appeler tante Mireille, en présence de ses amis, Mireille seulement. Avec cette sèche explication : "C'est plus moderne". A cela s'ajoutait quelques principes de base quant-à ma tenue à table et les formules à ne pas employer en présence de ses amies. J'avais interdiction par exemple de descendre à la piscine ; il n'était pas convenable que je la vois en maillot de bain. De fait, je ne l'ai jamais vu qu'impeccablement vêtue et pomponnée comme une vieille star de magazine.

Pas une seconde elle ne se posa la question de l'argent nécessaire à mes transports et à la pléthore de visites qu'elle m'avait programmées. Quand l'aide-ménagère lui dit : "Monsieur le Professeur prend son petit-déjeuner de bonne heure", elle ne m'interrogea pas davantage. Car elle ignorait ce que signifiait "de bonne heure". Café, biscottes beurrées, servis dans sa chambre à onze heures, elle descendait ensuite à la piscine faire une cinquantaine de bassin, qu'elle disait, et arrivait au salon vers quatorze heures après avoir passé deux heures dans la salle de bain à restaurer ce qui pouvait encore l'être. Bien qu'elle fût méprisée par tante Mireille, j'avais une compétence et, sans difficulté j'avais trouvé dans une agence d'intérim, compte tenu que gîte et couvert m'étaient offerts, de quoi me refaire la cerise selon l'expression de mes anciens copains du quartier. Toutes propositions d'ailleurs visant à apporter une participation financière eut été considérée comme offensante. Je travaillais depuis trois mois quand elle s'avisa que je partais tous les matins vers huit heures pour ne rentrer qu'à dix-huit heures et que mon enthousiasme de chevalier servant s'émuoussait ; le nombre de spectacles dans la capitale était sidérant pour un fugitif de province et tante Mireille était insatiable. Mon emploi d'intérimaire, une semaine ici, une semaine là ne facilitait pas les relations sociales durables qui auraient pu en d'autres circonstances servir d'alibi pour me dispenser de certaines sorties ; d'autant que tante Mireille avait des exigences auxquelles comme locataire invité il était difficile de me soustraire par politesse et opportunisme. Au rythme de trois "sorties" par semaine avec ces amies bridgeuses j'arrivais vite à saturation. A cela s'ajoutait les parties de dames, le Monopoly, le rami avec quelques personnes de l'immeuble donc un couple de nageurs qu'elle voyait régulièrement à la piscine. Jamais je n'avais soupçonné que des gens de cet

âge puissent avoir une telle activité. Un match de football par semaine, sur les gradins, occupait auparavant mes loisirs.

Cependant ma conversion récente au roman policier et à la bande dessinée avaient élargi mon horizon et ouvert mon esprit à des imaginaires moins sélectifs que les pousseurs de cuir. Je m'étais même piqué pendant les mois passés dans mon bocal à attendre les clients, crayon en main, à inventer des histoires. Un stock d'histoires restait en attente, c'est le dessin qui ne suivait pas. Il fallait trouver un style et de style je n'en avais pas. Une nouvelle fenêtre s'ouvrit avec les magazines et les journaux dont tante Mireille était grande consommatrice. Aussi pour alimenter notre bavardage elle prit l'habitude de me demander mon avis sur ce qu'elle appelait avec un brin de snobisme le "bruissement" du Tout-Paris, sans que je sache si elle souhaitait s'y inclure ou s'en extraire. Les lectures de hasard de cette littérature que son insistance m'imposait révélèrent chez moi un intérêt et une appétence pour les commentaires à propos des personnages en vues et toujours à voyager à travers le monde. Passaient-ils leur vie en escale : Capri, Marrakech, Venise, Londres etc.? Avaient-ils une autre activité que celle de prendre des trains et des avions? Dans le hall d'un théâtre, parfois, tante Mireille me donnait le nom de l'un d'eux s'éloignant à quelques pas de nous. Avec le temps et la multiplication de ces lectures je finis par avoir en mémoire un trombinoscope assez complet du gratin parisien et étranger qu'elle admirait tout en essayant de le dissimuler. L'intelligence des yeux, c'était peut-être ça que voulait dire mon grand-père. Toujours flanqués de ses bridgeuses, bavardes et dans le secret des dieux de l'Olympe, je fus reconnu comme un esprit pertinent par les membres du gruppetto parce que je pouvais mettre un nom sur chaque visage, ce que leur grand âge, vu le nombre des *gratinés*, avait du mal à faire. Mon œil imprime bien. Je suis tout simplement physionomiste. Je fus reconnu comme agréable et utile animateur des soirées. Honorée et flattée de notre parenté par tant d'éloges, tante Mireille modifia son attitude à mon égard. Si bien qu'elle reprit ses cartes et sa boule de cristal qu'elle avait remisés pour prédire mon avenir. A l'issue de son tour de voyance, je n'étais plus "lePetit" mais Christian le neveu préféré de son défunt mari qui avait toutes les qualités pour devenir quelqu'un d'important. Un grand voyageur avança-t-elle. Tante Mireille ne doutait de rien, est surtout pas de ses prévisions. Lire les reportages sur le gratin parisien en vadrouille autour de la planète approfondissait ma connaissance de la géographie et des paradis touristiques mais ça ne faisait de moi qu'un voyageur de papier. Cependant le livre d'or de Tante Mireille témoignait qu'elle n'avait pas dit pas que des calembredaines pour soutirer de l'argent à ses visiteurs africains. Des chefs

d'Etats! De grands poètes appartenait à ses prises de prestige comme Léopold Sedar Senghor. Mon CAP d'aide-comptable et ma pratique du métier ne m'avaient pas incité à la rêverie et aux voyages. Les chiffres exigent un mode de raisonnement qui laisse peu de place à l'exotisme. Est-ce la rencontre des bandes dessinées et les reportages des journaux qui engagèrent mon cerveau saturé de chiffres sur la voie d'une ambitieuse réflexion et d'une extrême curiosité dont le premier stade fut de répondre à cette redoutable question à l'approche de la trentaine : qu'est-ce que j'ai envie de faire dans la vie? Question à laquelle je n'apportais pas alors la moindre réponse et qui me serait apparue totalement saugrenue un an plus tôt. Certes, bien que ma vie fût largement entamée je n'avais pas le sentiment d'être un adulte. Dans cet environnement de femmes âgées pour qui je n'étais qu'un vieux gamin aimable le temps était devant moi, mais empruntant la réplique d'un illustre boulevardier, je savais qu'avoir du temps ne fait pas une vie.

Enfin il me fut possible d'aller au Caveau de la Huchette écouter du "vuvrai jazz" comme disait mon bègue de professeur de musique. De la disette je passais à l'excès. Quand l'été arriva tante Mireille me fit savoir qu'elle partait dans les Alpes avec des amis pour deux mois comme tous les ans. Elle me confia l'appartement et donna congé à son aide-ménagère pour la même durée. "L'air est suffoquant à Paris en cette saison". Je compris plus tard qu'elle préférait me laisser dans l'appartement à cause des cambriolages qui se multiplient à cette période de l'année. Le voisinage bien qu'ami ne passait pas ses nuits sur son paillason. J'accueillis la nouvelle avec satisfaction. Ne plus avoir mes soirées prises à jouer les accompagnants de mamies éprises de comédies de boulevard et pouvoir envisager une stratégie de séduction ciblée entre deux jeunes personnes que je voyais tous les jours transforma mes journées. Les circonstances firent que je n'eus pas à choisir car leur liberté de mouvements, temps et distance, s'accordèrent parfaitement pour batifoler avec l'une la semaine et séquestrer l'autre le week-end dans l'appartement. Deux mois d'une riche activité propice à l'analyse comparée de deux individualités aussi opposées qu'une grasse et une maigre, une inspirée et une flegmatique mais avec chacune une innocence et une fragilité qui me ravissait. Par rapport à mon passé récent et ma connaissance de la gente féminine je fis une progression spectaculaire. Paradoxe, né de mon ignorance, c'est Isabelle, style haricot vert qui avait un fort appétit de chair et vivait la séquestration du week-end comme une heureuse transe. La dondon rêvait d'un grand amour nonchalant tout en alimentant sa logorrhée par la critique de ses collègues de bureau. Autre découverte, mes déboires

amoureux précédents n'avaient pas mis au jour le fait que j'étais un séducteur d'une catégorie particulière ; de celle qui observe et attire par son immobilité, le contrepied de la drague habituelle. C'était le constat de mes dulcinées. Quand je conclusais par *Blues in Paris* j'étais irrésistible. Je ne séduisais pas j'attirais. J'étais un peu serpent aux dires de mes conquêtes. Je n'en abandonnais pas pour autant mes lectures des magazines et profitais même d'une fin de mission Manpower pour étendre ma connaissance des destinations à la mode comme si j'avais là une mine à creuser. Je passais ensuite au contrôle avec mes belles en racontant les escapades de rupins. De petit menteur ordinaire j'accédais au grand bluff avec détails croustillants et ragots en masse. Subjuguer mes belles par la connaissance intime des personnages en vue me procurait un sentiment de supériorité. J'étais au cœur du Tout-Paris. Tante Mireille m'avait-elle infusé l'art du mensonge? Je suscitais l'admiration avec des descriptions dignes des meilleurs conteurs. A part le Mont Saint-Michel, le Cantal et la dune du Pila mes amies n'avaient jamais eu d'autres horizons. Et moi bien moins encore.

Le Dieu des petits rien faisant bien les choses et sachant profiter des menus acquits, lorsque tante Mireille rentra de sa villégiature alpine elle était porteuse d'une lettre de recommandation qui me propulsa dans une agence de voyages. "Tu feras l'affaire", dit-elle pour calmer mon inquiétude. Qu'est-ce qui lui trottait donc dans la tête? Car il ne s'agissait pas de comptabilité et de paperasses quelconques mais d'accompagner des gens à l'autre bout du monde. Je parlais anglais, paraît-il. Elle avait si bien mentis sur des aventures inexistantes et vanté ma qualité de petit débrouillard au propriétaire de GranTours son "ami" Max que l'embauche ne fut qu'une formalité. Apparemment j'étais fais pour le "job". Tout ça parce qu'à la suite d'un convoiement de matériels, lors de mes Obligations Militaires, j'avais passé trois semaines à faire le lézard sur une plage de la Réunion. Pour Mireille je n'étais rien de moins qu'un GO du Club Med, un navigateur à la Eric Tabarly, un explorateur digne de Jean-Louis Etienne. En fait, l'audace voire l'imposture n'ayant pas de limite chez tante Mireille, je pouvais faire n'importe quelle activité du moment qu'elle m'était proposée. Nous étions en septembre et les Pyramides m'attendaient pour Noël. Il me fallut remettre un peu d'ordre dans mon emploi du temps et sacrifier Isabelle. Son goût pour la fellation virant à la furia me fit craindre qu'elle croque un jour le morceau. Prendre un peu de repos avec la nonchalante dodue s'imposa donc. Quant-à l'anglais, cinq ans de cours, je le bricolais un peu mais très insuffisamment pour le "job" à faire. Rien ne faisait reculer tante Mireille et elle dénicha une école de langues à quatre stations de métro.

Commencer une carrière d'accompagnateur de touristes, appelés *coyotes* dans le langage professionnel de GranTours, me terrorisait. Tante Mireille me dit : "Imagine-toi candidat parachutiste, tu prends une grande respiration et tu sautes." Elle avait eu ce courage une vingtaine de fois dans sa jeunesse par amour de la patrie. C'était ça aussi tante Mireille, un beau palmarès que tous ceux qui étaient restés tranquillement chez eux pendant cette période difficile, "amante des nègres" ou pas, ne pouvaient pas lui retirer, et pas davantage le petit point rouge de la Légion d'Honneur qui ornait le revers de ses vestes. Elle m'offrit un Zénit-E pour les photos. En trois mois je réactivai mes bases de scolaires en anglais et je parvins à barguigner un sabir d'autant que le vocabulaire demandé était réduit au strict minimum. Je fis équipe pour ce premier envol avec un chevronné du voyage ; deux groupes de neuf personnes à bichonner, deux minicars du Caire à Assouan. Ce fut un tel choc émotionnel ce voyage qu'il ne se passa pas un jour sans que j'envoie cartes postales et lettres à mes parents, à tante Mireille et à quelques autres connaissances. Quinze jours hors du temps ; enthousiaste et fébrile, je les vécus avec la crainte de ne plus jamais revoir ce que je voyais. Au soir de chaque journée j'étais épuisé par l'intensité émotionnelle du jour négligeant parfois les clients de GranTours. Pour un novice je ne m'étais pas trop mal débrouillé. Serge mon cornac, confirma que j'avais intégré l'ABC du métier. Quelques lettres arrivèrent à l'agence : des grincheux se plaignant de la nourriture, des guides locaux, des moustiques...; le courrier habituel pour obtenir un dédommagement partiel. Tante Mireille s'empressa de faire savoir autour qu'elle, immeuble et gruppetto que j'étais, grâce à elle, engagé dans la bonne voie, car "il n'accompagne pas seulement, il fait des conférences..." C'était acquis, j'avais pris du galon en un seul voyage. Il me fallut raconter et re-raconter trois mille ans de l'histoire pharaonique que je potassais le jour pour en restituer quelques bribes le soir et ne pas décevoir tante Mireille et son aréopage. Quelques fois elle amenait mes lettres dans son sac-à-main pour en lire des passages ; c'était lyrique paraît-il. Je la soupçonnais même d'ajouter, ici et là, des adjectifs flamboyants dont je n'avais pas souvenir de les avoir écrits. Quant-à mes photos elles étaient plutôt quelconques et elles restèrent dans un tiroir.

Je fis un second voyage en Egypte en février. J'éprouvais la même sidération devant l'ampleur et la beauté des sites, rapportant chaque fois un lot de papyrus richement colorés que Mireille distribuait autour d'elle comme preuve d'un statut social enviable. Il ne m'en coûtait rien ; les papyrus appartenaient aux gratuités que faisaient les commerçants lorsque mes clients passaient par leur boutique. Je découvris ainsi les bienfaits du

bakchich dont j'ignorais jusqu'au nom. Avec l'expérience j'apprendrais plus tard à mieux négocier le passage de mes *coyotes* chez les commerçants. En mars l'agence me confia un Cuba en solo et tante Mireille m'offrit deux objectifs pour le Zénit-E ; un 28 et un 135, focale courte, focale longue, j'étais aussi devenu photographe. Elle m'assura que j'allais rencontrer Fidel Castro. L'erreur était acceptable ; je rapportais une photo du frère Raoul qui petit-déjeuna à une table voisine à l'hôtel Jagua de Cienfuegos : petit bonhomme en kaki, finement moustachu, maigre et mangeur de fromage. S'il était un inconnu pour moi, il ne l'était pas pour les touristes et la demande d'autographes se traduisit par quelques coups de crayons sur une nappe de papier. Il nous devait bien ça, son service de sécurité avait mis la grouille dans l'hôtel toute la nuit. Efficace, le guide prit une paire de ciseaux et chacun eut la signature de l'illustre guérillero. Avec l'espagnol j'étais à l'aise, la pratique de la langue d'oc avec mon grand-père maternel depuis mon enfance avait donné de bon résultats scolaires. Je m'installais ainsi dans cette drôle de profession qui consistait à se balader autour du monde dont je ne connaissais rien tout en faisant semblant de tout connaître. Certes les guides locaux avaient assez de compétence pour qu'il m'en soit peu demandé. Mais rassurer les clients dès l'aéroport appartenait au travail de l'accompagnateur. Je devais tout savoir sur le pays ; folklore, l'hôtellerie, cuisine, climat quand ce n'était pas sur la Révolution cubaine, le trésor de Toutankhamon, les chutes Iguaçu, le bouddhisme, le désert de Gobi..., ou bien intervenir pour qu'ils ne se fassent pas rouler dans l'achat d'un collier en résine vernie déguisée en pierre précieuse. Ainsi allait ce curieux métier d'amortisseur entre les intérêts commerciaux de l'agence pas toujours au clair sur ses propositions et les désirs souvent excessifs de la clientèle.

Tante Mireille s'improvisant Pygmalion ne cessait pas de m'éreinter avec ses conseils sur l'attitude à avoir pour faire carrière dans le tourisme. A ce moment-là je travaillais peu, un accompagnement par-ci, un par-là. Je n'étais qu'un "extra". L'agence avait quatre ans d'existence et elle vivait tant bien que mal. Nous étions une petite structure, cinq, moi compris, moyenne d'âge trente cinq ans. "Mon ami, disait tante Mireille à propos du patron de GranTours, veut investir dans une nouvelle équipe". Mais l'ami resta longtemps un nom : Max. Il était le financier de l'agence. Aurélien en était le directeur, trentenaire binoclard, hyperactif, brouillon se rêvant en Jacques Maillot patron de Nouvelles Frontières. Et pourquoi pas en Duval et Gloaguen fondateur du Routard? Au printemps, la préparation d'un nouveau catalogue mobilisa notre petite équipe. Ce qui accéléra mon intégration au groupe et m'ouvrit à de nouvelles amitiés plus en accord avec mon âge et ma contemporanéité. Un raout alimenté de rondelles de

saucissons et arrosé de chardonnay facilita la chose. J'apportais là aussi un peu de mes compétences comptables car une destination c'était avant tout une cascade des services payants. La réunionite était à l'œuvre. Alibi bien commode pour me soustraire quelques fois aux soirées de tante Mireille. Faire un catalogue en quadrichromie coûte cher et, pompant à peu près tout sur celui de l'année précédente et celui des concurrents, chacun avança ses idées, ses photos et ses textes. Encore une fois ma parenté avait vu juste, j'avais la plume alerte. Un souffle de vanité s'insinua sous ma calotte crânienne. Les lettres et les chiffres étaient-ils compatibles? Mais, le catalogue bouclé, l'été n'étant pas notre créneau, je repris la file chez Manpower pour les bureaux tristes et encombrés des petites entreprises avec la mine du pendu qui tresse sa corde. Cependant quelques clientes accortes gardées en réserve m'offrirent un peu d'affection et des rêves en tête-à-tête pour m'aider à franchir ce mauvais pas.

Le catalogue sortit en août. Rentrée de ses vacances alpines tante Mireille s'en empara pour ne plus le quitter. Et, ô fierté suprême mon nom était à l'ours. Elle poussa jusqu'à l'agence, un pas de porte entre une boulangerie et un marchand de tissus pour jouer à la cliente et voir "son ami". Absent bien sûr car lui aussi gagnait sa croûte ailleurs. Deux permanents seulement tenaient la boutique. Elle rentra un peu déçu et circonspecte sur mon avenir et les ambitions de "l'ami" Max. Cependant, sa nature étant de tout oser et de chercher sans cesse en quoi investir son énergie et son imagination, elle se mit en quête de me trouver une autre voie. L'automne 84 fut particulièrement riche en spectacles mais tante Mireille due se passer de mon bras lors de nombreuses soirées car GranTours m'envoya en Argentine et au Népal. Le Zenit E en bandoulière et un carnet en poche, poussé par l'insistance de ma tante dont la curiosité était insatiable, je me découvris petit reporter avec un plaisir inattendu. Cette *extension* m'intéressait plus que mon job d'accompagnant. Les groupes, toujours réduits, avaient une proximité immédiate avec les guides locaux ce qui me libérait et faisait souvent de moi un touriste comme les autres. S'assurer des embarquements aux aéroports, veiller au respect des contrats pendant les séjours n'étaient pas une tâche harassante, et pas davantage siffler la fin d'une halte en boutique. Lorsqu'un spectacle folklorique occupait une soirée, j'étais tenu d'être là, mais à mon retour à l'hôtel je reprenais le carnet pour un conte rendu du jour laissant aller mon imagination et disant plus que je n'avais vu. Tante Mireille murmurait probablement par-dessus mon épaule. C'était une sorte d'exercice, transformer la réalité, faire d'un fait brut et insignifiant une histoire. Faute d'avoir un coup de crayon singulier je créais des images par la prose. Quand

je soutenais cet exercice au whisky pour évacuer la fatigue du jour, oui, la fatigue, la chaleur, la marche, le bruit, le bringuebatement des bus sans ressort sur des pistes défoncées, j'en perdais, comme l'horizon vibrant sous la chaleur, les limites entre le vrai et le faux avec conscience et satisfaction. Aidé par les anecdotes pittoresques des guides soucieux des pourboires à venir, un mulet devenait une caravane de contrebande ; une corde, le lasso de gaucho de Patagonie. Ainsi allait mon plaisir au soir de chaque journée, écrire quelques pages mi-reportage mi-fiction un verre de whisky à portée de main et croquer ainsi heurs et malheurs des trois-quarts du monde.

Une reprise à succès propulsa ma tante et ses amis, dont j'étais ce soir-là, au Théâtre Marigny. "J'y suis, j'y reste" était le titre de ce chef-d'œuvre du boulevard déjà vu par cinq générations de spectateurs. Salle comble bien sûr. La pièce était filmée pour "Au Théâtre ce soir" de Pierre Sabbagh ; ça faisait courir du monde. Quiproquos pour une histoire de papiers volés et d'un faux couple indivorçable avec un cardinal au milieu. A la sortie Mireille me présenta Monsieur Genz, un rougeaud aimable et soigné, la quarantaine, le cheveu rare, "lecteur". Je compris par la suite qu'il lisait et faisait lire des pièces de théâtre écrites par des inconnus pour une présélection. Cinq francs la lecture et dix lignes de commentaires. "Il prend!" annonça ma tante avant que j'ai ouvert la bouche. Ce n'était pas une rencontre de hasard. La finaude avait sérieusement travaillé à ma promotion. Pousser les gens, les bousculer était dans son ADN. Cela lui avait d'ailleurs admirablement réussi. Elle prétendait, son talent de médium se tenait-là, savoir à la première phrase prononcée ce que ses interlocuteurs allaient lui dire, ce qui l'autorisait à couper en permanence la parole des gens sans voir là une impolitesse. Cette petite bonne femme noire, quarante ans d'Afrique ça marque, autrefois séduisante était pétrie de certitudes sur lesquelles elle ne revenait jamais. Elle fut pour moi le mentor dont tout jeune homme rêve. Mais il était temps, sans rompre ni ingratitude, que je m'éloigne afin de retrouver une entière autonomie. En compagnie des bridgeuses, dans un restaurant à deux pas de la Bastille, je sacrifiais quelques billets pour fêter dignement mon départ. Tante Mireille n'aurait pas accepté qu'il en fut autrement, la manière pour elle primait en toute chose.

Entre mes voyages GranTours et les "lectures" de monsieur Genz je gagnais à présent suffisamment d'argent pour éviter la case Manpower et son bureau d'embauche à six heures du matin. Une soupente rue Treillard dans VIIIème arrondissement, sans gogue et sans eau et pas davantage d'ascenseur mais escalier de service en bois et branlant sur cour suffit à

satisfaire mon désir d'indépendance. Le prix de ma liberté. Le temps du confort, nourri et blanchi gratis, chez tante Mireille n'avait été qu'une parenthèse comme l'avait été la distribution du carburant à Saint-Martin. Monsieur Genz, que j'appelais déjà Henri me sollicitait de plus en plus pour lire les textes qui affluaient ; la prétention et la médiocrité des auteurs étaient la règle et je sabrais en dix lignes les impétrants à la gloire avec un plaisir vachard voire rancunier de ne pouvoir moi-même entrer dans la compétition. Mes appréciations d'ailleurs étaient-elles aussi pertinentes que je le croyais? Combien de Molières Shakespeare Brecht et compagnie on vu de part ma faute leur carrière de dramaturge s'interrompre ainsi? Qu'ils me pardonnent. Je n'avais été qu'un modeste lycéen et voilà que je produisais du texte à la ligne avec la facilité d'un professionnel de la prose. J'en étais surpris ; et un peu flatté d'une telle aisance à la plume. En passant de l'entourage de tante Mireille à celui d'Henri Genz, je découvrais un autre monde plus le sentiment que je frôlais l'imposture. Mes collègues de GranTours et mes accompagnements avaient déjà contribué à changer mon regard et mon cerveau. Fini le boulevard et les portes qui claquent, fini les romans policiers et les BD, j'osais ouvrir des livres *sérieux* dont je ne comprenais pas toujours l'intention mais ils déposaient de fines strates, un humus culturel, sur le sol aride de mon intellect. Si bien qu'après quelques mois de lectures et de notes j'acceptais à la demande d'Henri de faire un pas de plus dans ma collaboration avec le théâtre des Amandes ; un poste au titre pompeux et fourre-tout d'animateur au sein d'une équipe où je n'étais qu'un rabatteur annexé à la billetterie. Citoyen, je l'étais à peine et la politique se tenait hors de mon champ. Au Théâtre des Amandes elle était dans les murs. On était de Gauche, de l'affiche aux vestiaires. Comme l'air entre par les fenêtres, le Président de la République et le Ministre de la Culture entraient dans les conversations avec la familiarité d'un voisin de palier. Je marinai dans la Gauche et le pré-à-penser du progressisme international. Pas de déroboade, j'étais chez les *rouges* honnis par ma tribu. Timidement je m'adaptai au discours ambiant, je restais muet, les oreilles grandement déployées pour mieux apprendre de quoi il retournait dans la *vraie* culture et chez les *Grands Intellectuels*. Mon gène de l'opportunisme trouva-là l'occasion de se nourrir abondamment. Remplir un théâtre ça demande du faire-savoir et Henri s'était dit qu'accompagner des gens à l'autre bout du monde avait quelque chose à voir avec les compétences du commercial et de l'animateur. Je voulus le croire et fus payé pour ça.

Je croisais là dans ce haut lieu de la culture en périphérie ouest de Paris une belle brochette de talents dont certains s'épanouiront dans la décennie suivante. Le côtoiement avec ces artistes en herbes n'était pas du

copinage. Les administratifs comme ils nous appelaient faisons figure de gratte-papier. Nos bureaux étaient à l'étage et rares étaient ceux qui venaient par-là nous adresser un bonjour. Ils attendaient la gloire, nous vivions la routine. On peut le dire autrement ; ils espéraient. Pour nous stratifs, les carottes étaient cuites. Ma tâche? Aller, en bon soldat, d'un Comité d'Entreprise à l'autre, les gros, pour proposer des animations sur les lieux du travail, faire connaître notre programmation et par ce biais vendre du fauteuil ; VRP. Je travaillais sous la houlette d'un "responsable animateurs". C'est lui qui avait la main sur mon emploi du temps et le choix des propositions. L'éventail des animations était sans limite : exposition de photo, mini-concert, conférence... Certes, un duo violon et clavecin dans une cantine à l'heure du casse-croûte c'était mission impossible. Apporter la culture au peuple restait de l'ordre de l'intention, un habile paravent pour la billetterie. Le concert des langues et des fourchettes couvrait bien souvent celui des instruments. Quant-à proposer le même à la sortie du travail c'était jouer devant des chaises vides. Les succès les expositions des dessinateurs ; Cardon et Reiser eurent de beaux triomphes, la noirceur et la dérision. Ils étaient un peu prophètes ces gars-là. Les plus argentés des Comités d'Entreprises possédaient des bases de vacances en Normandie pour cajoler les salariés. A nous la programmation des week-ends culturels : projection de films et chanteurs *engagés* de petite notoriété chez les militants. Cet emploi offrait bien des avantages notamment celui de la liberté. Je vadrouillais, voiture maison, dans les Hauts de Seine pour une vingtaine de rendez-vous par semaine et me frotter avec les permanents syndicaux. Sur les conseils de l'ami Henri, je pris ma carte à la CGT car, mine de rien, je gardais ma casquette GranTours lorsque je rencontrais les responsables des Comités d'Entreprises ; entre *camarades* le fluide passait bien. Une musette pour la brochure théâtre, une autre pour l'exotisme. En fait j'étais représentant, culture et voyages et, dans les deux cas, il y avait morte saison, tête-bêche.

Dire un mot d'Henri Genz est indispensable à ce moment du récit ; ma reconnaissance lui est éternellement acquise car c'est lui qui me mit sur la voie de la fortune. Il appartenait à cette race de communistes trippals qui s'était hissé du quai de l'ignorance, dans lequel barbotaient tous les gamins pauvres d'après guerre, à une place culturellement enviable après vingt ans de travail, de lectures et de combats avec les apparatusiks du PC Sa couperose et son crâne en boule de billard ne nuisaient pas à son élégance naturelle de pédéraste assumé. Le crédit que lui accordaient les directeurs de théâtre des banlieues en faisait une sorte d'agent et de dénicheur d'auteurs de talents. Et moi, j'avais cette chance, suite à une

manigance de tante Mireille, de l'avoir croisé. Autrefois on appelait ça le piston, aujourd'hui le réseau. Peu importe, il avait dit les mots qu'il fallait au directeur du théâtre des Amandes. Il cherchait un animateur, Henri avait avancé mon nom. Le plus surprenant c'est que la chance me souriait après une double mise à la porte, d'un cœur et d'un bureau. Et ces défaites qui m'avaient de longs mois réduits à l'état d'ectoplasme et attiré les foudres de ma tribu avaient bouleversé ma vie. Je devais avoir une bonne tête pour que les gens s'intéressent autant à moi et me fassent confiance. Martine, la quinquagénaire appétissante de Saint-Martin avait vu ça la première. Et ensuite Tante Mireille et Henri Genz, le passeur décisif. Ils appartiennent pour toujours au Panthéon des mes cicerones promotionnels. En basse saison théâtrale, je n'étais qu'auxiliaire, il me présenta un ami qui avait ses entrées à l'agence Croisitours, marquée Pays de l'Est. J'avais un CV voyages et ma carte CGT, sésame de papier, faisait foi de mes bonnes intentions. La directrice me fit comprendre à demi-mot que le coup-de-pouce d'Henri reposait sur la confiance qu'il m'accordait. Depuis que j'avais libéré mon esprit des chiffres, j'avais fait beaucoup de progrès dans l'interprétation du langage codé et de la langue de bois. La dissimulation est l'art des espions, dit-on. Un grand merci à Monsieur John Le Carré. La directrice, charmante personne, me rappela avec des mots choisis que je n'étais pas encore un camarade mais que je ne devais pas pour autant dénigrer ce qui pourrait apparaître à mon regard d'occidental "élevé dans le capitalisme" comme choquant lors de mes escales en URSS. Petit entretien de mise en garde. Je n'étais pas naïf au point de ne pas savoir qu'il se passait des choses bizarres au-delà du *Rideau* et que la boucler était un impératif d'embauche. Le contrat était trop séduisant pour être refusé à cause d'une contrainte aussi peu contraignante. J'embarquais donc sur le Motor Ship Biélorussia pour des rotations Marseille/Odessa en deux semaines avec une foule d'escales en Méditerranée et Mer Noire, de mai à septembre.

Le jeune homme de province fuyant un cocu par crainte d'une raclée était loin derrière moi. J'avais appris à parler devant une assemblée, à mentir sans rougir, à défendre avec aplomb des idées qui n'étaient pas les miennes et à sourire et à m'attrister à l'unisson d'un collectif si mon intérêt en dépendait. J'étais fin près pour la vie d'adulte. L'opportunisme et un cynisme de bon aloi faisait attelage dans mon esprit. Le leitmotiv des responsables d'agences de tourisme lorsqu'un accompagnateur se plaignait d'une clientèle grincheuse était celui-ci : Il faut savoir composer. Je passais ce premier été de croisiériste sans difficulté. J'avais mis autant d'eau que nécessaire dans mon vin. Directeur de croisière, disait mon bulletin de salaire. Je m'empressais de le faire savoir à la tribu qui me snobait pour ma

trajectoire chaotique. Seule Maman m'en félicita. J'étais le petit dernier, le dernier pondu, ça avait valeur pour elle. Ailleurs on feignit l'indifférence par principe mais quelques échos arrivèrent jusqu'à moi pour me dire qu'au creux des oreillers les frangines et les belles sœurs ne cessaient plus de parler de voyages. La géographie fut promue matières nobles. J'envoyais quelques cartes postales avec trois mots, genre globe-trotter, le type qui *circonvolutionne* en distribuant des images pour épater les ronds-de cuir ; ça me posait. Discrètement des globes terrestres arrivèrent dans les chambres des neveux qui jusque là se souciaient de leur oncle comme d'une guigne ; et mêmes des mappemondes avec petits drapeaux. Et puis, Directeur de Croisière! Ca claquait dans les cervelles. Mais, beau titre pour modeste rémunération. Logé nourri, tout de même. Ce qui, en septembre, me laissa avec quelques liasses dans le portefeuille. De ma vie de salarié, je n'en avais jamais eu autant, vu que les à-côtés du salaire avaient été plus substantiels que celui-ci. Nous verrons ça plus loin. L'expérience accrue les à-côtés au point qu'ils firent course en tête. En sus, la générosité de nos protections sociales me permettant d'obtenir le chômage, pesant le pour et le contre, après deux saisons financièrement profitables, j'abandonnais Les Amandes et remerciais mon ami Henri par un embarquement gratis. Ce ne fut pas une bonne idée. Sa pédérastie aimable mais trop voyante le coupèrent de ma clientèle encore peu enclin à accepter la chose et les remarques désagréables ne manquèrent pas. Tenu à l'écart du groupe, il nous quitta à Istanbul. Le temps de l'indifférence aux différences n'était pas venu. Le lecteur l'aura compris je ne fis donc qu'un bref passage au Théâtre des Amandes, c'est à peine si dans ses archives on trouvera les traces de quelques bulletins de salaires et de mes vacances pour lectures et notes de textes.

Je consacrais dorénavant mes hivers de chômeur à la flânerie, à la lecture et aux expositions comme tout oisif qui se respecte avec le sentiment que la vie n'était pas autre chose qu'une échelle dont les barreaux attendaient qu'on les gravisse. Je me considérais sans un soupçon de culpabilité comme un profiteur. Un exploiteur du temps même depuis que j'avais élargis au Théâtre des Amandes mon vocabulaire jusqu'au jargon marxiste. Les yeux ouverts je n'en voyais pas moins les difficultés des gens autour de moi, dans mon immeuble même, à mon étage, celui de la relégation des gens modestes et sans perspectives. Cependant je n'allais pas jusqu'à leur tendre la main. Le bonjour bonsoir à la prise d'eau sur le palier était ma limite. D'ailleurs que pouvais-je faire d'autre que d'être aimable? Je gagnais bien ma vie mais pas au point de leur offrir une partie de mes revenus pour rendre la leur plus confortable. Aussi je fermais

volontairement mes écoutilles pour ne pas avoir à répondre à certaines questions. J'étais un profiteur de la vie voyant mais sourd. Quelqu'un d'un autre siècle, un illustre, avait dit que les Républiques devaient user d'un peu de brutalité pour être durable ; que les grandes civilisations étaient mortes de trop de civilité. J'étais peut-être un de ces *penseurs* là. En toute modestie bien entendu. La comptabilité ne prédispose pas à la philosophie ; elle pouvait évaluer la valeur d'un mètre en quintal de blé dans la Grèce Antique mais en tirer de là un courant de pensée...? La flânerie est propice à l'observation ; Paris courrait, je me mis à courir, petitement. Avis médical, l'effort prolongé est contre productif. Je courus donc pour la mode et pour la forme sans jamais torturer mes muscles et perdre mon temps. C'était agréable pour une fois de se sentir comme les autres, d'être au diapason de la société. De la mer à la terre je me réinstallais parmi mes semblables. Je n'avais rien à évacuer ni angoisse ni stress ni douleur d'aucune sorte. Même pas pour le plaisir. A la réflexion, je courrais pour compenser cinq mois d'embarquement et de grasses nourritures ; pour mesurer ce qu'espace veut dire et me rappeler que le corps est une belle mécanique. Je ne courrais pas vraiment, je trottais. En traversant l'Atlantique la chose avait changé de nom : je joggais. Les majorettes et les Wimpy avaient depuis longtemps précédées les joggers. Un atout pour la santé et une bonne affaire pour le commerce. Toutefois je ne céda pas à la tentation du vêtement de sport fluo et des chaussures sur coussins d'air. Je restais dans le classique et le petit prix. Des hivers de rentiers, vous dis-je, sans en avoir l'âge. Je n'en gardais pas moins de bonnes relations avec mes collègues de GranTours, inquiets, car le rachat de l'agence par une autre plus importante était imminent. Max, l'ami de tante Mireille avait besoin de ses billes pour aller jouer ailleurs. Nous étions à l'hiver 86 et tout se passa pour le mieux. GranTours garda son autonomie, s'élargit en direction du marchand de tissus pour une vitrine à la mesure des ambitions du nouveau patron, et Aurélien, notre binoclard qui se rêvait en Jacques Maillot, ne supporta pas d'être chapeauté par une directrice à poigne. Femme au demeurant très professionnelle ne rêvant pas et sachant compter.

A bord du Biélorussia j'étais Dieu après le Pacha Sergeï Gonchavch, un type remarquable de bonté, quoi qu'un peu sournois, muet sur le Parti mais érudit sur la vodka et l'opéra, ténor lui-même ; un Pacha bonne-patte, tout en rondeur, la tignasse poivre et sel, unanimement reconnu comme un grand commandant, techniquement parlant, capable d'accoster en toutes circonstances sans l'aide du pilote et du lamaner du port. Je savais où le trouver jour et nuit ; la dunette, son bureau, sa cabine, les trois sur le

même niveau et jamais il ne me ferma sa porte. Dire que nous avons copiné serait irrespectueux à son égard mais nous avons entretenu pendant ces années une franche proximité. Si j'étais Dieu, je ne le fus pas lors de la première saison. Il me faudra attendre un peu. Pour la discipline, il avait Charski le commissaire du bord. Un souriant, peu enclin à sympathiser. Un bec de lièvre mal opéré lui avait laissé une bouche en permanence entrouverte qu'une moustache peu abondante dissimulait mal. Son job c'était l'équipage, la bureaucratie et l'œil et l'oreille de Moscou. C'était l'homme fort du bateau, le Parti c'était lui. Il endossait quelques fois une *kosovorotka*, chemise se boutonnant sur l'épaule et ne se portant plus guère mais elle le singularisait et accentuait la sévérité de sa fonction. Il était le maître des permissions d'escales : "le goutte-à-goutte" disait l'équipage. Vingt, pas une de plus pas une de moins par port. Imaginez que la moitié de l'équipage en perme se carapate à Gênes. Qui pour ramener la nave au bercail? Et quel scandale! "Le goutte-à-goutte" avait sa raison d'être. Et, inscription au préalable dès l'embarquement à Odessa. Dans la saison chacun avait ainsi le droit de visiter toute les villes. Inutile de dire que j'étais Dieu parce que j'abondais en devises l'Empire des Camarades : 100 coyotes sortis des ateliers et des bureaux de France, en fin de carrière pour la plupart, et bénéficiant d'un prix croisière Comité d'Entreprise imbattable. Rouspéteurs à plein temps mais affamés d'ailleurs Kodak en bandoulière ; les Wests ainsi désignés par la géographie et de l'équipage. Parfois une poignée d'Espagnols embarquaient à Barcelone ; parfois une dizaine de Belges et de Suisses complétaient mon groupe à Gênes. Là, on était plus dans l'entre-soi, chic et petit groupe de GranTours confiné dans un minibus bringuebalant qui rapproche les corps et irrite les esprits. Croisitours faisait dans le voyage de masse et la machine à cash dont l'inconvénient majeur était la création par affinité, de clans, de groupes protestataires, de furieux mécontents qui plombaient parfois l'ambiance de la croisière. La difficulté venait de l'émergence très rapide, dès les premiers jours dans un groupe aussi important, de *leader* et de grandes gueules qu'il fallait calmer tout de suite pour garder la cohérence du groupe et ne pas laisser s'installer la grogne. Lorsque les groupes dépassaient la centaine on m'adjoignait un autre accompagnateur en plus de Kaddour l'animateur maison. Cependant je restais le seul pourvoyeur en billets verts autorisé. Les autres *coyotes* yougoslaves, polonais et autres Osts campant au-delà du *Rideau de Fer* dont l'embarquement se faisait exclusivement à Odessa, payaient la croisière en roubles à la Morflot. Je n'étais pas que le Monsieur dollars, j'étais aussi le mieux organiser, les petites mains de Croisitours faisaient bien leur travail en amont, bus et

guides locaux obligent ; j'avais le monopôle des excursions. Mon pouvoir ne s'arrêtait pas là car avec la complicité de Mario, le shipchandler du Biélo, je montais à bord à chacun de mes passages à Marseille, champagne, cognac, vodka et cent petits cadeaux à offrir au nom des amitiés franco-russes ; modestes mais efficaces moyens de prévarication. La tentation et l'envi sont les lézards de l'honnête homme. Tante Mireille profita à deux reprises de ma cabine et son charme de grand-tante au passé romanesque, je m'y employais, séduisit Sergueï Gonchavech et tout l'équipage. Les soviétiques admiraient les vieilles gloires de la Résistance française, de Normandie-Niemen au Général de Gaulle. Et prophétesse d'avenir avec ça tante Mireille! Tous les officiers du bord passèrent devant sa boule de cristal. Et en anglais! Quant-aux anecdotes, toujours croustillantes, vraies ou fausses, qu'elle balançait sur les dirigeants africains, elles avaient eu un franc succès. *Rouges* les russes, mais leucodermiques sans complexe, et un brin retissant envers les *mètèkyec*. Le passage de tante Mireille accrut ma popularité et mon autorité dans l'équipage. Malgré plusieurs tentatives pour les convaincre, maman et papa refusèrent de voyager avec "des cocos". Les temps étaient ainsi ; les communistes étaient les parias du moment. L'Histoire montra que c'était justifié. Chaque époque a les siens. Paradoxe, par la suite et durant de longues années, j'offris le monde à mes parents avec l'argent prit chez les dits-cocos. Pour la quiétude de leurs vieux jours, ils n'en surent jamais rien.

C'est lors d'une de ses croisières à bord du Biélo que tante Mireille me confirma de manière définitive que j'allais devenir multimillionnaire. Pas de recette, pas de modèle mais incontestablement ça annonçait le début d'une période faste. Un de ces moments de vie qui vous donne le sentiment d'être un bienheureux choisi par la grâce divine. Un élu du système. L'expression populaire "tout va comme sur des roulettes" était très en-deçà de ce qui allait se produire dans les années à venir. Il s'en suivit un élan de complaisance envers moi-même qui m'amena à laisser pousser ma moustache et à considérer que j'avais une ressemblance affirmée avec Tom Selleck, le charismatique acteur américain de la série *Magnum*. L'image produit des identifications extravagantes chez les personnes à faible niveau intellectuel, paraît-il. J'étais loin de me considérer comme tel mais le fait est là, je ressemblais à Tommy. L'euphorie d'être un futur élu du portefeuille me laissa croire que j'incarnais les canons de la beauté masculine. Certes mes proportions physiques étaient moindres et si j'étais un Tom Selleck en gabarit mineur mon charme opérerait tout aussi efficacement sur les touristes esseulées et sur le personnel féminin russe. Lequel avait ceci de particulier qu'il assumait d'avoir une double vie : une à

bord de cette grande marmite qu'était le Biélorussia, une à terre, facilitant ainsi les changements de couches sans culpabilité. Ma position privilégiée me permit contre quelques bringuebalions achetés à vil prix d'obtenir de beaux avantages en nature ; charnus et solaires. Avantages dont il serait déplacé de faire ici l'inventaire dans le récit d'une ascension vers le Gotha des millionnaires. De même que j'éviterai tous pathos sur les beautés des sites visités, il s'agit d'expliquer dans le présent texte comment l'acquisition fortuite d'un magot m'est advenue, et pas d'un reportage touristique. Je me garderai bien de faire de ces quelques pages un récit de voyage, il y a pour ça d'excellents livres chez les libraires. Autre faveur liée à ma fonction, au fil des rotations et des saisons, les douaniers cessèrent de s'intéresser à mes bagages aussi bien à Marseille qu'à Odessa. Les passagers de *l'Est*, Russes compris, concentraient toute leur attention. C'étaient de sacrés lascars et l'expérience ne leurs faisait pas défaut question combine ; leur survie journalière en dépendait. Nous autres en Occident, ignorants ou indifférents, nous n'imaginions pas les trésors d'invention nécessaire à ces populations pour avoir une vie décente. A chaque voyage il y en avait toujours quelques uns qui passaient en douce des boîtes de caviar pour des restaurateurs Marseillais dont le bouche à oreille leur avait donné l'adresse. Mais ils étaient plus importateurs d'exportateurs. La surveillance des douaniers allait plutôt vers la recherche d'individus indésirables ou en indélicatesse avec leur pays et parfois le notre.

Sergueï Gonchavéitch avec qui j'éclusais régulièrement quelques verres de vodka, la mienne, m'amenant à la limite de l'ivresse, avait un mot particulier pour les polonais, les as du trafic ; il avait pour eux la sympathie du chat pour les souris. Il disait, polonais ce n'est pas une nationalité c'est une profession. Aussi les douaniers laissaient mes *coyotes* et moi-même tranquilles. Après tout, nous n'étions que de simples touristes et moi un familier du port. C'est bien connu, le danger vient de l'étranger. Par-ci par-là, pour ne pas être accusés de négligence, ils sondaient ma clientèle et collaient une amende pour un tapis, une fourrure, des alcools pris à Barcelone ; une misère. Consigne de Croisitours, systématiquement et dans la discrétion nécessaire à ce type de faiblesse, en fin de saison je débarquais mon surplus de boissons détaxées que j'abandonnais aux douaniers ; vodka et champagne pour l'essentiel. Qu'en faisaient-ils ? Petits arrangements entre amis pour assouplir les règlements. Mais je n'en suis pas devenu riche pour autant. A vrai dire je ne l'ambitionnais même pas malgré les prédictions au marc de café de ma cartomancienne de tante. Avec le fantasme d'un Tom Selleck modèle réduit j'avais tout simplement dérapé dans un délire narcissique et cela me

suffisait. Quiconque s'emballerait à l'annonce d'une fortune à venir mais le moment passé, l'incrédulité avait fait son trou et j'étais revenu à la croyance d'une banale réussite sociale. Ce sont deux opportunités qu'ici je n'hésite pas à qualifier de phénoménales et un accident de la Grande Histoire qui firent de moi dans ce conteste si singulier de l'univers soviétique un homme fortuné ; elles se présentèrent sous la forme de boîtes à chaussures pleines de dollars, trésor d'un faux marin polonais, et des pièces de 15 roubles or à l'effigie de Nicolas II d'un cuisinier ukrainien. Je dois reconnaître humblement que je n'ai pas entièrement démêlé les nœuds des affaires concernant les dites opportunités. Je n'en ai reçu que les effets et cela m'a amplement satisfait. Les mécanismes qui ont amené jusqu'à moi cette manne providentielle sont restés dans l'ombre. L'en-deçà et l'au-delà du Rideau-de-fer n'avaient pas les mêmes normes et passer de l'une à l'autre demandait un temps d'adaptation. Quant-aux visions de tante Mireille, elles n'avaient pas davantage la capacité divinatoire pour y voir clair dans cet Empire de l'opacité.

Comme partout ailleurs l'URSS avait ses rigueurs et ses facilités, la prison qui meurtrit les perdants et la corruption qui ennoblit les gagnants. Mais dans l'Empire des Camarades les contrastes étaient plus sévères et la justice de recours quasi nulle. Aussi parmi le personnel du Bélorussia les amateurs du risque étaient rares et la plupart des gens de ce monde clos se tenaient tranquilles en courbant l'échine, pas à cause de la dureté du travail, non, le travail n'était partout qu'une occupation à trois-quarts temps dans le pire des cas. Avec son staff pléthorique, deux cent vingt personnes, du Pacha aux soutiers, la vie à bord appartenait à cette catégorie avec les petits avantages afférents, vacances à rallonge et menus trafics concédés à ceux qui passaient et repassaient les frontières laissant au pays la famille en otage ; une longe suffisamment efficace pour dissuader les plus audacieux d'une fuite en solo. Le permis d'importer se réduisait à des broutilles : un chapelet, un couteau suisse, une poêle Téfal... ; plus subversifs, des revues pornographiques dont certaines stationnaient dans le coffre de mon bureau, inviolable, territoire français, pendant des mois avant d'être exfiltrés précautionneusement. Par un étrange procédé dont Monsieur Jean de la Fontaine nous a depuis longtemps dévoilé les mystères, les mailles du filet laissaient s'échapper les gros poissons et emprisonnaient les petits tout en rappelant qu'il y a des exceptions à la règle. Ne nous flattons pas d'une situation différente chez nous, hier, aujourd'hui et demain la même loi s'applique et ces contempteurs les plus raides en profitent bien souvent sous notre nez sans vergogne. Je le certifie, je suis de ceux-là. Je vous ôte un doute lecteur, sans mea culpa, ce

texte n'est pas une confession ou la repentance d'une mauvaise action? Me croirait-on si j'affirmais le contraire? Je raconte. Un vécu. Une première main. Clôturons pour l'instant cette réflexion et revenons à nos douaniers gardiens des frontières de l'Empire. En ce qui concerne les touristes, les leurs, les Osts, les douaniers d'Odessa étaient particulièrement vigilants. Le transit vers un pays satellite n'étant pas une garantie contre la fouille des bagages, ils transgressaient allègrement les lois par le biais de mesquines bisbilles pour prélever leur *dîme*, s'arrondir les fins de mois et faire savoir aux peuples frères que le port d'Odessa n'avait pas fonction de passoire. Les langues bien pendues évaluaient la ponction à un dixième de la marchandise. Voilà pourquoi un faux marin mais vrai trafiquant polonais et un cuisinier ukrainien économe rêvant d'un restaurant à New-York perdirent à mon profit des sommes rondellettes destinées à embellir leur vie, plus tard...

Le mot croisière ne doit pas faire surgir dans l'imaginaire du lecteur ces immeubles flottants qui bousculent à présent l'idée même de paquebot. Notre croisière était en mode mineur. Entre deux escales la vie à bord n'avait rien à voir avec cette débauche d'activités et de kermesse permanente que sont les croisières d'aujourd'hui embarquant trois mille personnes et plus. Sur le Biélorussia, un dix-sept mille tonnes à ventre creux pour pièces détachées et diverses marchandises, quelques voitures parfois, c'est à peine si l'appellation de croisière était justifiée. Nous étions dans une marine marchande et tourisme associés. Un caboteur en quelque sorte avec une centaine de cabines dans ses flancs ; pas de piscine, pas de casino, pas d'ascenseur et pas davantage de miroirs et de lampions. Cent quarante mètres de long sur vingt-deux de large ; une *barquasse* par comparaison aux immeubles flottants actuels. Les seules concessions à la croisière chic étaient le spectacle de l'équipage, du bon music-hall, plus "le dîner du Commandant" avec caviar, crabe, blinis et vodka. Une corvée pour Sergueï, Charski et tout l'encadrement ; habits de parade, bougies, violons et tout le saint-frusquin. Les clients adoraient. Le temps m'apprit que le caviar était pressé et pâteux, la vodka (pas la mienne) un vulgaire tord-boyaux, le crabe très moyen. Seuls les blinis méritaient attention ; ils étaient d'une finesse exceptionnelle et jamais retrouvés ailleurs. Rien à voir avec ces galettes molles et pâteuses que l'on propose aujourd'hui dans les supermarchés. Autres attraits et petits plus, la boutique souvenirs, une photographe, une salle de spectacle avec musiciens, un salon et bar attenant. C'était l'occasion pour moi lorsque les musiciens répétaient de sortir Kiki de sa boîte et de m'adjoindre (ils me toléraient) à l'orchestre. En dehors des soirées danses et musiques j'avais pour l'animation l'ami

Kaddour, un pur produit du Club Med qui, en salle ou sur les ponts, occupait les clients. Il connaissait son boulot comme personne ce qui me dégageait d'avoir à supporter les humeurs et les confidences des passagers ; deux soirs par semaine il projetait un film dans le salon et alignait quelques blagues de son cru en ouverture. Atout non négligeable, il était beau garçon et, aux heures de permanence au bureau, il tenait à disposition des clients une mini bibliothèque. Mon seul souci venait des cabines ; le surbooking que pratiquait sans retenue la Morflot avec les Osts. Des teigneux à toujours vouloir plus que la valeur de leur rouble, jaloux et chipotant les privilèges de la clientèle occidentale jusqu'aux tables du restaurant et aux chaises longues sur les ponts. J'avais l'œil également sur de la cuisine rustique à souhait, grasse et lourde, ce qui induisait des relations quotidiennes avec le chef pour lui expliquer qu'une viande à point n'était pas une viande bouillie (merci maman!) et qu'un gâteau n'était pas obligatoirement un étouffe-chrétien qu'il fut orthodoxe ou pas. Quant-aux entrées choux-blancs et concombres, je devais veiller à ce qu'elles ne reviennent pas trop souvent dans nos assiettes. La délicatesse des estomacs de l'Ouest ne le supportait pas. Quant-à la traduction des menus en français elle conduisait parfois à des quiproquos dignes des meilleures répliques de *boulevard*.

En fond de cale, au-dessus de la salle des machines dont la visite, boules Quiès aux oreilles, était programmée à mi-parcours, l'équipage avait installé entre le stockage du matériel et de rares voitures, son aire de jeux et de défoulement : ping-pong, échecs, haltères et divers agrées, voire un "terrain" de volleyball lorsque l'espace le permettait. Aux escales parfois j'y descendais, les tôles, d'un vert-pomme printanier, ne vibraient plus et les moteurs ronronnaient, huilés et briqués en permanence par des soutiers le visage rougis et transpirant (50°). Mon goût, évanoui avec le temps, pour la mécanique des *petits cubes* paraissait être de l'enfantillage auprès de cette motorisation jamais en sommeil et sous un carter de quarante mètres. Au-dessus des monstres assoupis en escale l'équipage organisait son temps de loisir pour qu'il ne soit pas un temps d'ennui. A la période des grandes chaleurs lorsqu'on avait viré sous la botte italienne et qu'une température d'enfer paralysait les villes, panneaux latéraux ouverts, créant de violents courants d'air, on trouvait là, par contraste, un peu de fraîcheur accentuée quelques fois par un "paquet de mer". Je m'initiais aux échecs et au russe nouant des liens que j'entretenais par de menus services. Deux autres allogènes à ce territoire flottant partageaient ma table au restaurant mais hiérarchie oblige ils logeaient au niveau des *roublards* en cabine aveugle ; La photographe et la vendeuse de la boutique (toujours en tenue

folklorique et maquillée comme une poupée russe), exclusivité anglaise, jamais expliqué. Sergueï n'en connaissait pas les raisons, les contrats de la Morflot n'étaient pas de son ressort. Anglaises, pourquoi pas! Chaque saison amenait deux jeunes filles nouvelles ni jolie ni moche à l'exception de Shelly qui tiendra un rôle majeur auprès du marin polonais pour mon plus grand bénéfice. Une marque du destin aurait dit tante Mireille car Shelly remplaça à mi-parcours d'une rotation une collègue enceinte. En escale, j'avais trois impératifs, l'horaire des bus, le respect du programme, les guides. Le mot d'ordre : les visites, pas les boutiques! occasionnait bien des frictions. J'avais moi aussi une certaine expérience dans ce domaine. Les zigottos, toujours très futés, doubleraient par ce biais leur salaire et je sautais parfois dans un taxi, à Naples et à Istanbul particulièrement pour aller contrôler le cheminement et le temps des visites. Le penchant naturel des guides les inclinait à sacrifier un musée pour une rue commerçante. Ils appelaient ça une initiative prise à la demande des clients. En fait c'était pour leur pomme, arrondir leur fin de mois avec du bakchich. Certes, les achats souvenirs et folkloriques appartenaient aux plaisirs du voyage et je n'intervenais que pour conserver l'équilibre. Et puis il y avait les VIP ; de chez-nous et de là-bas. Dans les deux cas j'étais prévenu par télex avec programme spécial à la clé. Pour ceux de chez-nous c'était gratis, invités du parti frère, ils allaient à Yalta ou à Sotchi prendre l'air de la Mer Noire après les gaz d'échappement parisien. J'ai le souvenir d'Antoine Lajoinie, ex-ministre de quelque chose, peu loquace et balourd, habillé aux frêpes de Saint-Ouen probablement, le pied aussi peu marin qu'un panda, et de Georges Séguy, grand ordonnateur du prolétariat en marche, ne crachant pas sur le Lacrimas Chritis, un vin maltais âpre et puissant. Un carton de bouteilles passa en notes de frais. La pêche et le rouge étaient ses passions ; il avait peut-être fait une erreur de parcours, vigneron était sa vocation. A bord, je leur réservais les meilleures suites en accord avec le responsable de l'allotement et le service des cabines : corbeille de fruits, fleurs et champagne. Au restaurant une table isolée avec vue sur la mer. Les couper du populo appartenait à ce temps de vacances bien mérité. Ainsi sont les privilèges des importants depuis que tourne la planète. Chaque saison avait son lot de personnages célèbres.

Au fil des rotations, à l'œil et à l'oreille, j'identifiais parmi la clientèle de l'Est les trafiquants que les russes appelaient *contrabandists* (traduction phonétique). Les artisans d'Istanbul avaient créé un sac d'une dimension impressionnante pour ces candidats au commerce du gros. Un sac en toile de bâche noire : le *mékapeur*. Le Biélo arrivait à Istanbul le mardi à 18 heures et il le quittait le mercredi à midi, c'était notre plus longue escale.

Nous passions la nuit à quai, proche du Pont Galata et de la vieille ville. Celle-ci avait pour les polonais, les yougoslaves et les hongrois une fébrile fascination. Ce n'était pas seulement la ville du *business* à la mode des camarades mais la dernière avant le retour au bercail communiste. Le mot *mékapeur* venait tout simplement de l'anglais *make up* et il fallait bien l'entendre prononcé une dizaine de fois par ces lascars aux rudes accents pour le comprendre. Ces sacs avait la capacité, en poids et en volume, de recevoir mille petites boites de plastique contenant un nécessaire de maquillage contrefaçon "Paris" dont raffolaient, apparemment, toute la gente féminine au-delà du *Rideau*. Question contrefaçon Istanbul occupait le podium ; polos, baskets, montre... plus une kyrielle de produits hors de prix à l'ouest. En ces temps devenus archaïques on ne sortait pas de l'Empire aisément. Deux rotations dans la saison étaient le fruit d'un long travail d'influence auprès des aiguilleurs, expression propre aux initiés qui désignait les personnes susceptibles d'ouvrir d'un bureau à l'autre les portes afin obtenir les tampons libérateurs. *Tchtémnie!* Ce n'était rien de moins qu'un cri de victoire.

Le marché noir des poudres colorées était en or. Ceux qui avaient su mettre en place un acheminement sans autre dommage que le graissage des pattes, ici et là, des fonctionnaires gardiens du Temple méritaient une médaille. En amont il y avait les rouleurs, les manœuvres de l'affaire, les mains de fer, des types capables, contre une bouteille de vodka, de rouler vingt billets de 10 dollars pour les faire rentrer dans un tube d'aspirine. Voilà pour les hommes, toute exportation de devises étant interdite, ils se fourraient ça dans le cul en quittant le pays. Les femmes, immense avantage, avaient double cachette dont l'huis vaginal très extensible pouvait selon le modèle dissimuler de belles sommes. Dans ces cas-là, les achats ne se limitaient pas à de simple boite de make-up. D'où venaient ces dollars? Pour quelques dizaines ce n'était pas difficile. Ils vendaient aux touristes, montre, chapka, argenterie... Ces vendeurs "sous le manteau" étaient toujours présents à l'arrêt d'un bus, discret mais là, près à aborder l'étranger isolé. Dans Yalta et Odessa on les repérait vite à trainer autour des lieux de visite. C'était les mêmes pratiques dans les *pays frères*. Pour les sommes importantes, n'étant pas un Hercule Poirot, je n'ai pas eu la possibilité de faire remonter mon enquête jusqu'à Varsovie. Sergueï avait probablement raison, être polonais s'apparentait à une profession. Tout système a ses interstices et ma fréquentation de certaines osties durant ces années m'apprit que les homonymes à la russe de nos bœufs-carottes importaient chaines Hifi, magnétoscopes et autres appareils d'Asie via les Emirats. Mais, méfions-nous des "on-dit", les petits trafiquants jalourent les

gros. Le détaillant se plaint du grossiste. Je descendais rarement au niveau de ces passagers qui sardinaient, selon l'expression du Commandant, par quatre, voire par six en cabines aveugles. A l'approche d'Istanbul, dès les premières heures le mardi matin, c'était branle-bas le combat dans les dessous ; discussions et marchandages en n'en plus finir. Il y avait là ceux qui avait du cash, ceux qui empruntaient et ceux qui transportaient. Le joker d'Istanbul pour les acheteurs frénétiques, c'était le contrôle des passeports en mer de Marmara une heure avant l'amarrage à quai. Cette ville avait pour eux, business is business une réglementation bienveillante. L'échelle de coupée abaissée nos portefaix du make-up s'éloignaient au pas de course. Sous l'œil rigolard des douaniers ils passaient la grille de port les bras levés pour montrer qu'ils n'importaient rien d'illicite au pays du Grand Mamamouchis. Je n'étais pas moi-même insensible à cette escale car le boss de Boomerang, notre correspondant, était d'une extrême générosité. Gréco-turc ayant fait ses études au Lycée Français, il en gardait beaucoup de nostalgie et un amour chauvin pour notre pays. En escale je traitais directement avec sa fille ; plus qu'une faveur.

J'avais ces mardis soir-là mon petit business personnel. Le "Caravansérail", un cabaret assez minable, lieu de rencontre de tous les touristes de passage, une usine à dollars pour les amateurs d'orientalisme et de danses du ventre. Même les plus pingres déliaient leur bourse pour cette heure exotique. Le "Caravansérail", Un mot magique, débordant de fantasmes pour mes *coyotes*, hommes et femmes d'ailleurs ; trémulations de fesses, nombrils scintillants et tissus chamarrés. Les danseuses avaient juste assez de gras sur le ventre et les cuisses pour en apparaître sensuelles ; sans les voiles chatoyants et à poil, des petits boudins outrageusement fardés. Une heure de trépignements et de musique à vous rendre sourd. Mais la chose plaisait et le tiroir-caisse faisait dring! dring! La plupart du temps ce soir-là j'avais ma part de rêve moi aussi en dînant à terre en compagnie de l'agent local ; Cybèle, toujours en short avec des cuisses à damner tous les Mehmed d'Anatolie (la Turquie était en période libérale), son français précieux et son humour à l'anglo-saxonne faisaient de ces repas (cuisine raffinée, vue sur les loupiotes du Bosphore) des moments rares. Elle avait une grande culture sur l'histoire de l'Antiquité et elle avait beaucoup plaisir à rappeler la part de ses origines grecques et de son prénom. Comme un gamin fasciné devant un jouet qui l'émerveille je l'aurais écouté des heures. Mais était-ce de la curiosité ou du désir? Je connais la réponse. En fin de matinée le lendemain elle venait rapporter les talons des billets du "Caravansérail" et nous faisons les comptes. En échange de la somme versée et des "initiatives" laissées aux guides je

recevais un cadeau : service à thé, blouson, babouches... et une *enveloppe* dont la valeur dépendait de l'argent dépensé par ma clientèle au Bazar dans la matinée. Un classique du métier. Trois escales étaient exceptionnellement rentables, Istanbul, Yalta et Odessa car les guides locaux étaient particulièrement accommodant. A Istanbul parce que l'agence Boomerang avaient un sens très aigu des affaires tout en étant aimable et généreuse. En début de saison on s'entendait pour fixer le prix des visites : Aya Sophia, Dolmabahçe, Topkapi, le Bazar... et le "Caravansérail". A moi ensuite de faire un prix pour les amateurs de découvertes. A Yalta et Odessa parce qu'ils étaient corruptibles à souhait, que la vue d'un billet de l'Oncle Sam leur tournait la tête. Cinquante dollars et des revues pornographiques qu'ils, disaient-ils, louaient à leurs proches suffisaient pour frauder sur le nombre d'excursionnistes. Ne croyez pas qu'il s'agit de salades, je ne fais que raconter. Je suis un humble scribe. Ainsi allait le système au paradis du socialisme.

L'approche de Yalta à l'aube après une semaine de mer était un moment d'une intense émotion du à sa majesté la géographie. Un moment d'heureux contraste, la confrontation de l'horizontal et du vertical. De loin Istanbul, Le Pirée, Syracuse c'était hyper urbanisé, plat. La nature n'avait aucune place. Longeant la côte sud de la Crimée on l'avait à portée de main. A l'éblouissement d'une infinie d'eau succédait l'abrupt vert sombre d'une moyenne montagne qui descendait jusqu'à la mer. Avoir le regard soudain borné était un soulagement. Avant le petit-déjeuner je montais sur le pont supérieur où mes collègues anglaises et Kaddour me retrouvaient souvent sur ce belvédère pour les passages dignes d'intérêt comme le détroit de Messine, les Dardanelles, le Bosphore. A l'approche de Yalta, les Monts de Crimée et la puissante lumière du soleil matinal ricochant sur la mer donnait à ce décor une indéniable grandeur. Deux heures de défilement d'un panorama végétal luxuriant, du rivage aux cimes ; une riviera italienne au pays de soviets. Mais sans l'urbanisation forcenée de ses côtes. Seuls quelques bâtiments blancs, comme le Palais Livadia et des Maisons de repos, disséminés dans cet aplomb de verdure témoignaient de la présence humaine. Plus tard, une longue plage annonçait la ville et nous avions toujours cette surprise de voir de loin des milliers de formes semblables à d'étranges pieux bornant le rivage que l'approche révélait être des vacanciers, debout, d'une densité incroyable dans les premiers mètres d'eau. Le bonnet en caoutchouc appartenait à la mode du temps et, en avant de la barrière humaine, des centaines de têtes de baigneurs pareils à des ballons se laissaient bercer par la mouvance de la houle. Peut-être était-ce du à l'atmosphère de cette cité balnéaire qui favorisait,

apparemment, le relâchement de la surveillance qui laissa croire au faux marin polonais qu'il pouvait embarquer là son magot ; Yalta une cité de province au charme "vacances de Monsieur Hulot". Badauds sur le pont supérieur, nous l'étions, mais le temps seulement des navigations côtières car cet espace à la dimension d'un terrain de basket se transformait vite en plaque chauffante. Le "grille-pain", disons-nous. Gare à qui s'aventurait là pieds nus entre dix et dix-sept heures. C'était le lieu des bronzages accélérés et des brûlures assurées malgré les consignes du médecin et de l'infirmier qui, les jours de grande chaleur, faisaient une ronde préventive. La passion du soleil était sans limite chez les Osts occasionnant de sérieux dégâts épidermiques à chaque croisière.

Le lendemain, Yalta passé, c'était l'heure de vérité. Petits et grands *contrabandists* devaient subir fouille des bagages et palpation à corps. A Odessa débarquait le contingent de l'Est. Fini la promenade dans le *far-West* capitaliste, tout le monde rentrait au bercail socialiste ; il y avait les enthousiastes et les déçus. Odessa était le grand port sud de l'URSS, à portée de jumelle du sanctuaire naval de Sébastopol. La surveillance y était d'une extrême rigueur pour les enclos des Accords de Yalta. C'est là que les touristes occidentaux touchaient du doigt la porte de fer qui séparait les deux mondes. La station vacancière de Yalta n'avait été qu'une aimable prise de contact ; un gros bourg au climat méditerranéen devenu célèbre malgré lui. Nous arrivions vers 7 heures à Odessa, les petits-déjeuners n'étaient encore servis mais ça s'activait dans la panse du Biélo. Les Osts préparaient leur partie de cache-cache avec les douaniers et inventaient le discours adéquat pour se faire délester le moins de marchandise possible. Sur le quai en rang d'oignons trois escouades de *contrôleurs* piétinaient pendant que les matelots lançaient les pommes de toulaine pour remonter les haussières : la police du port, en bleu marine ; les douaniers en kaki avec lampes de poche, perches télescopiques et miroirs ; et une troisième composante du système en uniforme bleu clair, des administratifs les bras alourdis de sacoches. Cet escadron en uniforme était très impressionnant par la manière dont il bondissait sur l'échelle de coupée dès qu'elle touchait le quai. L'urgence galopante et sonore de leur ascension, la sévérité des visages rappelaient pour nous à l'abri de leur répression, une mise en scène d'opérette. Les voir attaquer l'ascension comme on aborde un sport de combat avait de quoi effrayer nos âmes sensibles d'occidentaux en liberté. Ces hommes étaient volontairement raides sous leurs casquettes hideuses, mi gamelle mi plat à tarte. Au bistrot du coin ces types étaient peut-être de braves pères de famille mais sous l'uniforme et

l'autorité qu'il leur conféré ils foutaient la trouille aux camarades les plus irréprochables de l'Empire.

Le premier de chaque corps serrait sèchement la main des officiers du bord en haie d'honneur dans le hall d'accueil et, immédiatement, leur suite se dispersait dans le bateau comme si un besoin pressant les obligeait. Un flagrant délit à saisir était-il la cause de cette précipitation? Les pas du troupeau résonnaient longtemps dans les coursives. Excepté les cabines de mes touristes le bateau était passé au peigne fin, de la proue à la poupe, du pont supérieur à la salle des machines. Nous avions le temps de prendre le petit-déjeuner, voire deux. Dans l'attente, mes *coyotes*, prévenus mais néanmoins impatients de fouler le sol de cette autre moitié du monde dont on disait tout et son contraire depuis soixante ans, montaient et dévalaient les échaliers de fer en essayant de voir l'au-delà de la gare maritime. Alors que nous étions condamnés à attendre le bon vouloir de la police du port visant nos passeports une animation bruyante agitait les quais alentour. Une importante flotte de bateaux à fond plat que notre pont supérieur dominait d'une quinzaine de mètres, embarquait et débarquait en masse des passagers pour les villes côtières de la Mer Noire. Des haut-parleurs enroués égrenaient sans interruption des noms et des consignes de sécurité à l'adresse des futurs voyageurs. Ce n'était pas des croisiéristes, des vacanciers mais des paysans, des ouvriers et autres employés encombrés de sacs, de ballots et de cartons soigneusement ficelés. Quelques animaux, poules, lapins, chèvres étaient aussi du voyage, donnant lieu à de curieuses scènes qui renvoyaient ma clientèle à des souvenirs d'enfance. Les tenues frustes de ces gens suscitaient parfois la compassion. Certains, dans un aller-retour à la cabine revenez zoomer cette effervescence humaine. La pauvreté comme élément exotique a toujours bien imprimé la pellicule.

Quelques mètres de bitume au bas de l'échelle de coupée et on entrait dans un grand hall austère pour se heurter aussitôt à un alignement de box en bois vernis d'un marron sale ajoutant à la tristesse du lieu. De curieuses cabanes, une quinzaine, dans laquelle le touriste avait obligation d'entrer. Pour nous ce passage *en caisse* tapissé de miroirs, la galerie des "glasses", disait Kaddour aux touristes avec son humour Club-Med, se faisait sans histoire mais impossible de dissimuler quoi que ce soit. Nous étions vus de tous côtés et pas question d'avoir un couvre-chef sur le crâne pour dissimuler une grenade ou un camembert. Du contrôleur on ne voyait que les yeux et sa ridicule casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. Le bas de son visage restait caché derrière le passeport ouvert qu'il tenait devant lui.

C'était de la grande mise en scène pour effrayer les pas tranquilles et montrer peut-être à ces rejetons du capitalisme que l'Empire du camarade Brejnev les avait à l'œil. Le regard du policier faisait le tour des miroirs avant de se planter une bonne minute sans ciller dans celui de l'arrivant ; le regard impénétrable du dur à cuire. Pas un bonjour de bienvenue, pas un sourire de politesse ; des muets aux postes de contrôles comme des eunuques autrefois dans les harems. Pourtant, ces touristes de l'ouest étaient bien inoffensifs et faciles à conquérir avec un mot aimable. Ils n'étaient curieux que des surfaces, point d'esprits retords, d'agents de la CIA dans la troupe. C'est à penser qu'on avait enseigné à ces types au cours de leur formation l'inimitié comme matière principale. Pour les Osts après les passeports c'était l'épreuve palpation et bagages ; à savoir, pour ceux qui importaient du make-up et autres achats, ce qu'ils allaient abandonner au *check-point*. Il s'achetait à Istanbul aussi bien des bijoux que des moulins à café et des caleçons. Les *mékapeurs* vidaient leurs sacs sur de grandes tables et c'est là que, sous prétexte de quotas aléatoires, la dîme de la douane était prélevée après de mesquines tracasseries. Lorsqu'une centaine d'Osts étaient du voyage, à tout déballer, ça faisait un sacré souk. Les douanières, certainement choisies pour leur médaille olympique au lancer du marteau, bouliers préhistoriques en main, comptaient un à un les étuis de make-up. Parfois au retour d'une balade en ville en fin d'après-midi j'en voyais dans le hall des douanes en train de réemballer leur marchandise quatre à cinq heures après leur descente du bateau et, comme à des amis qu'on laisse à regret, j'adressais un signe amical.

Les bus pour la visite d'Odessa se garaient sur la promenade au-dessus du port car le célèbre escalier "Potemkine" lui donnant accès était un incontournable de l'excursion à l'égal de l'Opéra, du Quartier Français, du Marché aux oiseaux et de l'Hôtel Intourist pour un arrêt pipi. Un escalier mécanique pour les personnes âgées, les handicapés et les paresseux flanquait le chef-œuvre. Photographié sous tous les angles, marches et paliers, il entrait dans le portfolio du voyageur arrivant par la mer. Sur l'esplanade il y avait parfois un portraitiste clandestin, camouflé derrière son chevalet en peintre des lointains, il croquait à la va vite les visages pour un dollar. Les guides regardaient ailleurs, comptaient leurs oilles repérables à un ruban de couleur ou hélaients les attardés. Précaution d'usage, j'accompagnais toujours mes clients jusqu'aux bus, le point noir, des véhicules d'un autre âge, rapiécés, repeints dix fois, semblables à ces autocars de l'après guerre de chez-nous qui s'étaient trimbalés à travers la France jusqu'au début des années soixante. Une fois mes *coyotes* installés et en partance pour un tour de ville de trois heures, j'allais à l'Etual Ogon,

un café au décor désuet mais bien ventilé par des brasseurs d'air ronronnant chasseurs de mouches. En juillet et en août la chaleur était accablante malgré l'effet modérateur de la mer. J'y prenais un lait fraise et un syrnyk, une pâtisserie au fromage blanc exceptionnellement peu bourrative pour une production locale. Ensuite j'écumais les magasins en quête d'objets insolites et tellement vieillots qu'ils rappelaient ma petite enfance. Il y avait autant de curiosité, d'amusement que de la nostalgie dans cette recherche. Ces objets tombaient chez nous dans le domaine des brocanteurs voire des antiquaires. Odessa était à cette époque une ex-belle ville décrépète dont l'architecture avait subi l'influence italienne et française : de larges avenues bordées d'immeubles aux façades craquelées, un tramway ferrailant et une abondante végétation jusque dans les cours intérieures toujours très encombrées d'un bric-à-brac abandonné. Hormis quelques espaces privilégiés à montrer aux touristes, partout le même délabrement, l'œuvre du temps, de la négligence et de la pénurie.

Les achats divers que je faisais au début n'avaient pas le moindre objectif. Ils me rappelaient simplement les jouets et les objets d'autrefois. C'est le hasard de l'Histoire qui leur donna plus tard de la valeur. A la fin de ma première saison je rapportais des motos miniatures en tôle, des jeux en bois genre Lego et autres objets singuliers marqués essentiellement par leur design daté comme si les regrets d'une enfance déjà lointaine me taraudaient. C'est lors de la saison suivante que je me pris au jeu de la collection et m'orientais vers les véhicules : moto, side-car, voiture, camion, locomotive pour constater qu'il y avait une extraordinaire diversité de ces jouets qui faisait d'eux des pièces rares chez nous. Si bien qu'à chacune de mes escales à Yalta et Odessa j'arpentais la ville pour dénicher de nouvelles pièces avec en plus la surprises des commerçants de voir un occidental intéressé par ces jouets considérés comme banals et ne valant pas cinq kopecks. Je me constituais ainsi une belle collection d'une centaine de pièces qui font aujourd'hui l'admiration de mes visiteurs. Certaines ont été évaluée à mille euros mais ce n'est pas par ce biais-là non plus que j'ai fait fortune. D'ailleurs je ne devrais pas dire que j'ai fait fortune. Il y a un côté présomptueux et un soupçon de crapulerie dans cette formulation. L'illustre Balzac n'a-t-il pas écrit : "Derrière chaque grande fortune il y un crime". Ce n'est pas tout à fait le cas pour la mienne. Disons qu'elle m'a injustement échue alors que je n'étais même pas un héritier mais un confident de hasard. Ensuite j'ai un peu transgressé les lois qu'autorisent la confiance pour avoir de solides provisions ; une base minimale de lancement indispensable à tout grand projet. Petit escroc peut-être mais pas criminel.

Entrons dans le vif du sujet en commençant par Mickaël Gorovine, le coq, que l'équipage appelait affectueusement Micha. Il avait tous les attributs archétypaux des personnages bonhommes de la littérature russe du XIXe siècle, c'est du moins comme ça qu'ils ont imprimé mon esprit pour le peu que j'en aie lu. Micha avait la quarantaine bedonnante, le visage charnu et rougeaud, la barbe moyennement fournie. Il était natif d'un village proche de Kiev et rêvait, depuis que son frère avait "choisi le camp de la liberté" de prendre lui aussi la clé des champs. Mais pour ça il lui fallait de quoi soudoyer quelques fonctionnaires pour permettre à sa femme et à ses deux filles de le rejoindre à brève échéance. Quand il eut évalué ma fiabilité, "d'honnête homme", il commença à mettre son plan à exécution. Le ravito appartenait à ses prérogatives de cambusier en chef et il avait la main sur cet embarquement. A chaque passage à Odessa il monta à bord, sous une livraison de choux, de farine ou de patates dont il avait la responsabilité, un "Nicolas d'or", parfois deux. Des pièces de quinze roubles d'une dizaine de grammes. Les cabines de l'équipage étant régulièrement fouillées par le camarade Commissaire et quelque uns de ses acolytes légitimistes, toujours prêts à dénoncer un collègue pour le bien de la Patrie du Socialisme. Il me demanda après une timide approche de conserver ses "Nicolas" dans mon coffre. De belles pièces à l'effigie du Tsar, recto, et verso, l'Aigle à deux têtes symbolisant l'Empire d'autrefois. Je n'avais aucune idée de leur valeur d'échange mais dix grammes d'or multipliés par... ça valait son pesant. Comment les obtenait-il, je n'en sus jamais rien. Il insinua qu'il s'agissait d'une vieille possession familiale passée de père en fils depuis la Révolution. Prudence. Une indiscretion pouvait être fatale dans cet Empire des Camarades congelé et sous surveillance. Mon service coffre-fort était connu pour abriter des brouilles dans un cercle restreint mais de la à y planquer de l'or... J'hésitais, il insista. Je comptais à son désir de fuite. Prendre la poudre d'escampette avec bagages, femme et enfants il fallait du courage. Moi qui avais fui devant un cocu colérique je mesurais l'audace du cuistot dans ce pays qui vous collait dix ans de bagne pour *propagande mensongère*. Je n'étais pas le type le plus honnête mais il avait joué le bon cheval ; j'étais loyal. Trois saisons plus tard, des circonstances exceptionnelles qui bouleverseront l'histoire du monde, viendront entamer mon loyalisme. Le destin a ses lézards aurait dit Tante Mireille. Monter cet or à bord du bateau ne lui posait aucun problème, le redescendre, c'était aux mieux en distribuer un quart aux douaniers d'Odessa. Arrivant à Marseille en fin saison j'avais vingt et un "Nicolas" dans le coffre. Avec sa bonhomie habituelle, il me dit : "Tu les gardes au chaud pour l'hiver". Sachant que j'allais les emporter, pas une seconde il ne songea que je

pouvais le trahir. Sacré Micha! Il avait raison. J'étais soufflé par cette confiance s'apparentant à de la naïveté. Il était bien le moujik bonhomme de la littérature russe du XIXe siècle, toujours escroqué par le barine et coupable pour l'Okhrana, la police politique des Tsars. Il me laissa un numéro de téléphone pour tout lien. Je ne pu que lui donner celui de Croisitours n'ayant pas de téléphone moi-même. L'heure des portables, matin, midi et soir, n'était pas encore à l'ordre du jour. Comme je sollicitais tante Mireille pour la protection des "Nicolas" elle m'offrit de les héberger dans un coffre à son nom à la Société Générale qu'elle appelait la Gégène ; une familiarité teintée de snobisme pour laisser croire qu'elle avait une proximité avec les employés de sa banque.

Je passais, cela a été dit, les hivers en chômeur intermittent, sans oublier d'aller faire une visite à GranTours qui employait à présent une dizaine de personnes et dont les catalogues été/hiver offraient une grande diversité de destinations. Le temps ne m'étant pas compté et la facilité de l'existence me tournant la tête, comme n'importe quel pékin d'aujourd'hui, j'envisageais d'écrire un roman policier, puis un roman d'amour, puis de la poésie mais rien de sérieux n'aboutit. Papa disait dans ma jeunesse : "La facilité n'est pas féconde". Et c'est exact, bien qu'il y ait des exceptions comme à toute règle. Une lettre dans l'exaltation d'un dépaysement au cours d'un voyage ; une note de commentaires sur une pièce de théâtre lue, cela n'avait rien avoir avec la littérature qui exige rigueur et durée. J'étais comme ces musiciens qui ne vont jamais au-delà des gammes ; l'échauffement qui laisse croire à la performance. Bien vite j'abandonnais mes prétentions à figurer dans le top-ten des ventes en librairies pour gonfler ma bourse. Lecteur assidu et flâneur à plein temps, je rendais régulièrement visite à tante Mireille pour lui raconter les histoires que j'avais récupérées au bar du Biélo pendant la saison. Les guides locaux étaient aussi de bons pourvoyeurs d'histoires. J'étais meilleur à l'oral qu'à l'écrit. Par coquetterie Mireille avait ramené son compteur des ans à soixante quinze et lorsque je lui demandais pourquoi, le chiffre me plaît, dit-elle sourire aux lèvres. Elle avait interrompu la natation pour une heure de marche quotidienne de la Place de la République à la Bastille et, appuyé par un clin d'œil, paupière emplâtré de far, de dire : "C'est révolutionnaire". Malgré mes confortables ressources, je n'abandonnais pas ma soupente dont le loyer, je le rappelle, sans eau et sans WC, était dérisoire et me permettait de constituer une cagnotte amortisseur de coup dur. Ce petit chez-soi convenait à mon nomadisme, c'était un nid sommaire dans lequel je retrouvais tous les soirs l'essentiel à ma survie hivernale. L'idée m'effleura que j'étais peut-être un peu pingre mais bien m'en pris de ne

pas me laisser griser par le confort pécunier du moment. De plus, entretenant avec la directrice de GranTours une relation amicale, elle me permit, chaque année, lorsque les ciels bas couvraient la capitale de m'esbigner vers l'Argentine, l'Inde, le Mexique et autres destinations pour un accompagnement haut de gamme : grand lit et baie vitrée contre couchette étroite et hublot. Une heureuse alternance qui augmente les capacités d'adaptation. Mais j'avais aussi compris que le tourisme de masse comme il commençait à se pratiquer n'allait créer que des roubards et de corrupteurs. Il était une plaie pour les pays d'accueils les plus pauvres et une illusion pour les touristes eux-mêmes ; le folklore en canada dry de la connaissance. C'était un contrat faustien qui tournerait mal tôt ou tard. Il détournait du travail productif des millions de gens dont ces pays avaient besoin. Je tenais ça de mon passage au Théâtre des Amandes marxien de la *cour au jardin*, type slogan à l'emporte-pièce "Il est plus facile de tendre une sébile que de tenir un manche de pioche." J'étais aux premières loges du spectacle. Les "camarades artistes" voyaient juste. Les années à venir confirmeront leur jugement.

En février 1988 les propriétaires de l'immeuble rue Treillard, l'Assurance Machin mirent les appartements, chambres de bonnes comprises "à la coupe". Expression d'un cynisme remarquablement en adéquation avec l'époque. Nos logements étaient des morceaux de fromage. La folie immobilière attaquait les grandes villes depuis une décennie et Paris faisait flamber les prix des placards à balais. Locataires nous avons la priorité, nos beaux arrivants à échéance au 1er janvier 89. Pour la plupart de mes voisins ce délai n'était pas de trop. Pour deux d'entre eux il était dramatiquement court. Le cœur de Paris chassait le pauvre vers ses plus sordides recoins ; se reloger (avoir un lit et une table au 6ème étage sans ascenseur) aux mêmes conditions devenait impossible. Nous étions neuf à trainer dans ce couloir sous un toit d'ardoises, avec le même évier et les mêmes gogues. Habitué aux cabines de bateaux cet espace exigu n'était pas un problème pour moi. J'avais des jambes pour l'escalier et ma vie se passait à l'extérieur ; une bibliothèque à deux rues, les commerces à trois et le cœur de Paris à cinq. Confiant en l'avenir puisque tante Mireille me l'avait prédit radieux et que le présent me souriait j'achetais ma soupente et celle de ma voisine, sa propriétaire faisant défection, pour cent vingt mille francs. Entre mes économies et un crédit de tante Mireille, je m'endettais pour le tiers à un taux raisonnable à la Société Générale. J'allais donc avoir une locataire. Coupée en deux par quarante cinq ans de ménage chez des particuliers et les six étages à monter et à descendre plusieurs fois par jours la brave Madame Gandot

était si usée que les voisins décidèrent cet hiver-là de faire ses courses. Ayant des relations cordiales avec tous, c'est autour de la prise d'eau qu'une aide-soignante de la Salpêtrière s'inquiéta du sort que je réservais à notre commune voisine. Je la rassurais et, mis au courant de sa situation, je pris l'engagement de réduire sensiblement son loyer et de prendre en charge les conserves pour son chat car le petit monstre était un familier que je trouvais parfois sur mon lit lorsque je laissais ma lucarne entrouverte. Cette cohabitation intermittente m'obligeait à lui rendre son affection en boîtes de ronron et à soutenir sa vieille maîtresse. Je n'étais toujours pas riche. Peu endetté après cet achat, et avec un sens de la propriété tout relatif, l'occasion faisant le larron, je me réjouis d'avoir jusque là résisté à un train de vie dispendieux. Les chiffres me tenaient en laisse. Je gardais, malgré mes voyages et la fréquentation des Palaces aux quatre coins du monde, l'âme d'un aide-comptable de province. Un peu Picsou tout de même. Ce cher Balthazar que j'avais découvert lors de ma période saint-martinienne restait un compagnon de route.

En fin de saison 1988, Malchek Zorvich, réembarqua à Odessa avec le contingent des passagers de l'Est pour un nouveau tour. C'était inhabituel d'avoir des passagers deux fois dans la saison. Repéré en première rotation par son élégante garde-robe pour un Ost et une décontraction que l'on ne prête qu'aux gens d'exceptions, il avait subjugué le personnel de l'accueil, ces "demoiselles" bien sûr, Sergueï Gonchavetch et moi-même par ses facilités relationnelles. L'homme avait une belle prestance, blondeur franche, sveltesse et une dizaine d'années de plus que le vieil adolescent que j'étais encore. Il parlait un anglais impeccable, son russe tout autant et sa générosité au bar ne l'était pas moins. En un mot, ce n'était pas un *roublard* comme les autres. Il était une sorte de Corto Maltese, le marin légendaire créé par Hugo Pratt, aventurier au grand cœur et sûrement coupable de quelque chose. Mais sans rouflaquettes plus conforme à notre temps. Avec la même nonchalance que Corto, c'est inoubliable vagabond des mers de bandes dessinées, que Malchek Zorvich endossait un peu plus d'épaisseur sur les épaules et autour de la taille. Tout le nécessaire pour séduire. Pour tout dire notre petite équipe tomba dans ses filets. Si bien qu'à son réembarquement en septembre on l'accueillit à bras ouverts, la curiosité n'étant pas absente de notre déférence. Qui était-il? Ce n'était pas à la portée du simple quidam un peu à l'aise du portefeuille d'effectuer deux rotations dans la saison. L'argent ne suffisait pas, il fallait en plus un carnet d'adresses. Je supposais le Commandant partie prenante. Pas du tout, affirma celui-ci avec désinvolture. Je n'en crus pas un mot. Lui aussi, comme tout l'équipage, était muet sur les sujets

sensibles et ragoteur au possible sur les banalités du quotidien. Je gardais en mémoire le mot d'ordre de l'ami Henri lors de mon engagement chez Croisitours : abstiens-toi de poser des questions dérangeantes. J'avais signé pour la discrétion et la comédie des Singes de la sagesse : ne pas voir le Mal, ne pas entendre le Mal, ne pas dire le Mal. Bref, Malchek Zorvich notre marin polonais, suspect séduisant, que l'on avait vu tous les soirs accoudé au bar en début de saison attira plus encore notre attention à son deuxième embarquement. Certains membres de l'équipage blablataient sur d'éventuels trafics ; ça allait de quelques ballots au contenu imprécis chargés à Naples à l'agent secret russe introduit chez les polonais et autres élucubrations d'une imagination fertile. Je n'avais pas les moyens de vérifier la liste du matériel embarqué et pas davantage l'organigramme des espions de l'Empire des Camarades. Quelqu'un devait bien savoir.

Venons-en à Shelly puisqu'elle joua sa partie, perdue pour elle, dans le jeu trouble auquel elle se prêta. Une exception Shelly parmi les photographes montées à bord durant ces années. Un joli minois, une plastique de déesse et un cerveau en friche. Lorsqu'elle était montée à Gênes pour remplacer sa collègue enceinte, Kaddour et moi-même nous nous étions enrôlés dans les rangs des conquistadors des cœurs à prendre. J'avais un handicap, elle me mangeait la soupe sur la tête. Plus athlétique et mieux fait de sa personne (Tom Selleck, je ne l'étais que dans mon imaginaire), Kaddour avait saisi sa chance. Cependant le malheureux ne savait pas que la société britannique avait quelques décennies d'avance sur le Maroc et la prolifique progéniture du Prophète. Belle et libre, elle l'était Shelly, et leur lune de miel dura une semaine avant que l'arrivée de Malchek Zorvich, n'enflamme la culotte et le peu de cervelle qu'avait la photographe. On appela ça, par politesse pour notre collègue, un coup de foudre. Autre surprise, lors de notre pot de bienvenue elle avait manifesté un sérieux penchant pour le gin-cassis. Quatre en une heure, c'était flirter avec la performance. Pour l'art de la photographie, peut-être, pour aller droit dans une coursière de bateau un peu moins. Toujours présente avec ses appareils aux embarquements des clients pour tirer leur binette, Shelly flasha immédiatement sur notre héros dès son entrée dans le hall d'accueil d'autant que Sergueï et moi-même le reçurent comme une personnalité, une Vip pour laquelle tous les égards étaient de sortie. Ce jour-là, le polonais avait un peu forcé la note en endossant la panoplie complète du marin conradien bien qu'il l'ignorât le célèbre héros de papier ; même la casquette au cabossage étudié était de la tenue. Dès cet instant Shelly ne le quitta plus malgré les mises en garde d'Angie la vendeuse de la boutique car le charme du marin ne faisait pas oublier que cet homme avait quelque

chose d'indéfinissablement douteux. Il était trop dans l'apparence pour ne pas être moins qu'il paraissait.

Techniquement la croisière se déroula sans anicroche. L'éprouvante chaleur de juillet et d'août était derrière nous ; bonne clientèle, bonne rentrée de caisse. J'avais la satisfaction non du travail bien fait mais de sa bonne rentabilité. J'évaluais le montant de ma cagnotte une fois le dernier tour bouclé à cent mille francs. Rien n'avait troublé les excursions et Micha après le départ d'Odessa m'avait apporté, regard malicieux et sourire en réserve, deux pièces d'or que je rangeais dans le coffre. Selon un rite bien établi, par lui-même, le lendemain il me mettait de côté une belle pièce de viande que je cuisinai à ma façon. Lors de ses croisières tante Mireille était passée plusieurs fois en cuisine pour un échange de recettes culinaires ; la friture des bananes vertes aux oignons contre les zrazys bœuf patates. A l'aide d'un français laborieux et de la gestuelle internationale des cuistots ils avaient copiné comme deux vieux potes farceurs. Micha était d'autant plus patient et amical qu'il savait ses *Louis* dans le coffre de tante Mireille. Il avait fait des progrès pour la composition des menus et les plaintes de la clientèle n'étaient que de légers regrets. Son espoir d'une *sortie* prochaine le rendait plus jovial qu'aucune autre personne du bord. Il attendait d'avoir cent "Nicolas" pour mettre en œuvre son plan. Je me gardais bien de lui faire remarquer qu'il approchait la soixantaine et qu'au rythme de son enrichissement présent il avait des années à attendre avant de libérer sa famille des carcans de la société soviétique. Mais sa détermination était totale et dans l'intimité de mon bureau, à voix basse, il me livra les raisons de son exil ; notre grand tambouilleur était à demi-juif, ce qui était depuis toujours dans l'Empire de la Grande Russie, qu'il soit des Tsars ou des Camarades potentiellement suspect. "Les Juifs ont l'éternité pour eux", plaisanta-t-il, soulignant sa boutade par un geste significatif avant de se lancer dans la très douloureuse histoire des pogroms d'Ukraine. Quant à Malchek (nous en étions à ce degré d'intimité) il ne prit pas, comme lors de son premier passage en début saison, une seule excursion et quand il descendait aux escales c'était pour une brève promenade ; se dégourdir les jambes dans le quartier du port semblait lui suffire. Plusieurs fois je l'avais aperçu dans un café en conversation avec Shelly, je leurs adressais un salut et passais mon chemin. On ne dérange pas les amoureux. Le peu de curiosité qu'il avait pour les villes d'escale laissait supposer qu'il en était un familier. Les marins, qui plus est un Corto Maltese polonais, et les ports n'était-ce pas l'histoire d'une vieille complicité ?

A notre ultime retour en Mer Noire et comme à chaque approche de Yalta, à demi-réveillé, je grimpais sur le pont admirer les Monts de Crimée pour la dernière fois de la saison. La pluie nous avait précédés et les cimes étaient encore plus franches que d'habitude sous un ciel pur et violemment bleu. Kaddour et Angie déjà en poste bavardaient accoudés au bastingage entourés de quelques lève-tôt prévenus de la beauté du panorama. Shelly nous rejoint une curieuse cape à fleur sur les épaules pour échanger avec Angie des chuchotements amusés. Elle rapportait là, croustillant détails à l'appui, les exploits de la nuit de son amant polonais. L'annonce du petit-déjeuner m'arracha au spectacle des Monts de Crimée. Contrairement à Odessa les bus prenaient les touristes au bas de l'échelle de coupée pour les conduire au Palais Livadia, lieu historique de la fameuse rencontre de Roosevelt, Churchill et Staline. Au retour ils étaient libres de vaquer une heure en ville avant que les bus les ramènent au bateau. Flairant une vente de photos historiques et curieuse d'en savoir plus sur cette célèbre conférence qui coupait le monde en deux depuis quarante ans, Shelly, emportant tout son matos, souhaita faire la visite. La journée se passa aussi bien que possible. A la demande de Kaddour et d'Angie, j'avais moi aussi joué au photographe en les prenant devant la statue en grès rouge du grand Lénine (quatre mètres) à l'entrée de la promenade. Le cliché était très prisé des jeunes mariés et, dans toute la saison pas une fois ils n'avaient eu l'opportunité d'être photographiés ensemble aux pieds de l'illustre révolutionnaire. Septembre était peut-être une basse saison pour les mariages. Ensuite notre GO amena Angie, visage vierge de maquillage et débarrassée de sa blouse folklorique, à la Maison musée de Tchékhov dont elle ignorait l'existence. Honte bue nous devons reconnaître que nous étions nous-mêmes dans ce cas lors de nos premières croisières. Des aides-comptables lisant Tchékhov il ne devait pas y en avoir beaucoup autrefois ; aujourd'hui c'est assurément une rareté. Les laissant à leur visite culturelle je poursuivis ma promenade jusqu'aux plages à l'extrémité ouest de la ville ; la Promenade des Anglais à la mode soviétique (sans voiture) avec la beauté vieillotte et attendrissante d'un passé en train de s'estomper. Yalta c'était le charme et la douceur d'une Côte d'Azur au XIXe siècle.

Vers 18 heures tout le monde était à bord du Biélo. Presque tout le monde. Les manœuvres de départs et d'éloignement des quais étaient toujours prisées par les touristes ce qui les amenaient en nombre à monter sur les ponts. C'était un moment d'émotion collective ; déjà la mélancolie du retour. Ce soir-là, la coupée n'était toujours pas remontée à 19 heures. Personne ne s'en plaignait. Le soleil déclinant offrait de beaux éclats de lumière sur les bulbes dorés des églises de Yalta que l'arrière plan sombre

des montagnes environnantes mettait en relief. Le repas étant sur le point d'être servi les badauds quittèrent les ponts à regret. A 20 heures le Pacha me fit appeler par les haut-parleurs, ce n'était pas discret mais c'était le fonctionnement normal à bord pour annoncer les diverses consignes que ce soit l'exercice de sauvetage, l'ouverture du restaurant ou toutes autres annonces comme les animations de Kaddour. L'exception manquante à l'embarquement c'était Malchek Zorvich retenu par la police du port à son retour d'une ballade en ville. Pour quelle raison? Sergueï m'assura ne pas le savoir et je le crus à moitié. Mon expérience des pays *socialistes* m'avait conduit à considérer ce que je voyais comme un théâtre d'ombres. Tout Commandant qu'il fut Sergueï était un rouage dans la grande mécanique soviétique. Il me dit attendre plus d'informations et s'excusa pour le retard pris ; le passage des Dardanelles, s'il y avait trop de trafic dans le Bosphore, allait se faire de nuit alors qu'il était au programme des panoramas à ne pas manquer. Je me rendais à la salle du restaurant quand Shelly me barra le passage dans une course. Son cerveau paraissait être réanimé par cette fonction primaire qu'est la peur. Elle me colla brutalement un sac sur la poitrine : "Met ça dans ton bureau!" Immédiatement je pensais à Malchek. "Il y a une embrouille?" dis-je. Elle opina et partie en courant me laissant avec le sac sur les bras. Un sac à dos, genre scout, toile beige et harnais grossier. Par crainte d'être pris dans une sale affaire, j'allai tout de suite le mettre à l'abri dans mon *ambassade* que je fermait à clé derrière moi. Ô surprise et sidération, le sac contenait des boîtes à chaussures pleines de dollars. Je restais cinq minutes pétrifié, hébété devant la responsabilité que Shelly me demandait de prendre. Finalement je vidais le coffre de tout ce qui n'avait pas de valeur comme les films et les revues pornographiques que je cachais pour l'équipage avant la grande fouille d'Odessa et quelques autres objets pour y mettre en vrac cet énorme tas de billets. A 21 heures, le Commandant ordonna le retrait de l'échelle de coupée et le Biélorussia s'éloigna de Yalta sans l'élégant Malchek Zorvich à son bord. L'information aussitôt se répandit secouant les Osts qui étaient déjà saisis d'angoisse à l'approche d'Odessa. Le charismatique marin connu de tous s'était fait prendre. Mais pourquoi? Et comment? Dans ces cas-là, il fallait descendre faire un tour parmi l'équipage car les contacts entre celui-ci et les Osts étaient permanents ; la langue russe était l'agent de liaison de ces gens qui faisaient semblant de fraterniser le temps d'une virée dans le camp d'en face. Cette fois le polonais n'importait plus, paraît-il, des pièces détachées mais des bijoux en or camouflés dans des manteaux de cuir achetés à Istanbul ; ce qui était loin d'être des sornettes : une gourmette pour le douanier et le reste passait à l'as. C'était le tarif. Mais ça c'était pour le

lendemain à Odessa, le contrôle tatillon et le racket des douaniers ; la dîme à céder avant l'exportation vers les *pays frères*. Ce soir-là nous étions dans une autre dimension ; le dollar. Ce petit billet vert qui manquait tant dans l'Empire et pour lequel camarade ou pas tout le monde était prêt à prendre des risques insensés. En exfiltrer une poignée valait dix ans de goulag.

Il y a des failles dans tout système. L'expérience, l'observation le dévoile tôt ou tard. La faille se trouvait-elle à Yalta, ce lieu céléberrissime qui partageait le monde entre les bons et les méchants et emprisonnait la moitié de la planète dans une idéologie appauvrissante? A Yalta les gens de l'Est n'avaient rien à débarquer n'étant pas au terme de leur voyage ; ils n'avaient rien à acheter ni à vendre qu'ils n'aient chez eux. Passeports gardés à bord, ils descendaient les mains dans les poches et remontaient les poches vides. C'était l'escale de la décompression. Aucun intérêt pour les douaniers. L'atmosphère si provinciale et si paisible de ce gros bourg n'exigeait pas davantage de la clientèle européenne. C'est à Yalta qu'Igor, notre guide local, un colosse aux yeux bridés venu de l'est profond de la Sibérie, maquillait le plus aisément les listes des touristes embarqués et me permettait, tout en y trouvant son compte, d'engranger en une seule excursion de belles somme. Les bus venaient prendre les clients au flanc du bateau et une simple barrière au bout du quai signalait la sortie du port. Malcheck Zorvich croyait-il avoir trouvé là une porte de sortie pour son magot? Manifestement, il s'était trompé, Yalta n'était pas la faille du système. Pour faire le point sur toutes les informations qui circulaient à bord je n'avais qu'une personne fiable, Svetlana. Elle prenait son service à 22 heures. C'était une blonde aux yeux bleus mélancoliques, cheveux en chignon, aimable par tout temps, danseuse dans la troupe de l'équipage, trop réservée et bien fessue à mon goût. Elle était ma plus proche "collègue" côté russe ; cheftaine des hôtesse de quart dans le hall d'accueil. J'avais un faible pour elle et elle me le rendait bien mais jamais je n'eus l'honneur de sa couche. Sa parole était rare et juste. Nous étions des amoureux platoniques et, en dehors de son service, nous passions parfois un moment à bavarder sur le pont-bas à l'arrière du bateau, espace dévolu à l'équipage. La plage avant était aussi un de ces espaces interdits à la clientèle et les jours de mer j'y retrouvais Angie, Shelly et Kaddour venus là pour s'isoler des touristes ; refuge et balcon sur la mer. Dans l'attente de voir Svetlana à son poste, je partis à la recherche de Shelly qui se terrait dans son laboratoire porte fermée. Même Angie, avec qui elle partageait sa cabine, ne réussit pas à la lui faire ouvrir. La nuit était bien installée quand je passais au bureau déchirer les cartons à chaussures, enveloppais le sac à dos dans du papier kraft et discrètement descendre sur le pont-bas arrière

pour jeter par-dessus bord le tout aussitôt englouti. La turbulence de la propulsion du Biélo s'étirait à l'infini jusqu'à n'être qu'un fil blanc dans le noir des flots. Le calme du bord n'était troublé que par le ronronnement régulier des moteurs montant de la salle des machines comme si les mécaniciens avaient reçu l'ordre d'accompagner le sommeil des passagers. Je remontais dans le hall d'accueil. Toujours sage et discrète derrière le comptoir, ses lunettes de quatre sous sur le nez, feuilletant un Paris-Match vieux de trois mois, Svetlana était à son poste. Je n'en tirais pas grand-chose car il ne s'agissait pas de ragots cette fois mais d'une affaire sérieuse. Estimant mon insistance probablement inquisitrice elle se déclara tout de go, comme si elle se retranchait derrière une clôture, être "membre actif du Parti Communiste de l'Union Soviétique". Ouf! J'encaissais et, dans un silence trou-d'air, je songeais : Il faut bien qu'il y en ait quelques uns. Un timide sourire essaya de traduire le "pourquoi pas" de ma pensée. Derrière ses verres son regard pétiller de malice. Elle était satisfaite de m'avoir surpris. J'appris simplement que Malchek était dans le viseur de la police à terre comme à bord malgré son entêtement et ses largesses et qu'il n'était pas souhaitable que Shelly descende du bateau à l'escale d'Odessa le lendemain. Cette dernière recommandation accrut mon inquiétude car je pensais lâchement aux fafiots dans mon coffre. L'idée de les jeter par-dessus bord me traversa l'esprit mais je voulais avant d'en arriver à cette extrémité avoir une explication avec la photographe. Ce n'est que vers minuit finalement qu'elle laissa entrer Angie dans le laboratoire après avoir absorbé de quoi se calmer et contenir sa peur, consciente qu'elle s'était laissée entraîner dans une sale combine. Son état d'hébétude était tel qu'il nous fallut la transporter jusqu'à sa cabine. Mais ce soir-là je n'eus droit à aucune explication. Et pour Angie, qui s'en tenait à une peine cœur, because le beau marin perdu, pas davantage.

Une insomnie positive me rappela que Micha était le maître des chambres froides ; pour la *fraîche* c'est une bonne cache, me dis-je. Ce mot m'accorda un moment de joyeuse insomnie et je pensais qu'un service en valait un autre quel qu'il soit ; en d'autre terme, un renvoi d'ascenseur. Je regrettais de m'être débarrassé du sac et des heures durant j'échafaudais des plans farfelus pour le cas où mon *ambassade* serait violée par les sbires du régime à Odessa. J'avais toutes les raisons de craindre que leur pouvoir malgré des accords de bonne conduite "entre partenaires" soit sans limite lorsque les enjeux dépassaient les simples rapports commerciaux. De quoi aggraver mon insomnie me revint en mémoire la phrase de Svetlana à propos de son appartenance au Parti Communiste. Un choc. Mystère du désir elle m'en apparut que plus désirable. Elle qui semblait si éloignée de

toutes les horreurs qu'on racontait en France sur l'URSS et dont j'étais, parce que laissait supposer chacune des escales à Odessa, le témoin depuis plusieurs années. Quand-au matin après une courte nuit j'allais aux cuisines exposer mon plan à Micha, c'est un refus embarrassé qu'il opposa à ma proposition, me rappelant (il en tremblait déjà) que les douaniers d'Odessa comptait jusqu'aux boulettes de viande en stock dans les frigos. J'admis humblement l'inconséquence de ma demande et la disproportion de ce qu'il pouvait nous en coûter. Pour moi, je n'en savais trop rien, pour lui c'était le goulag et l'opprobre sur sa famille jusqu'à la fin de ses jours.

A l'approche du grand port, j'étais déjà sur le pont pas fier et faseillant comme une voile mal bordée, espérant une grippe espagnole sur la ville et le port en quarantaine. Je souhaitais mille morts à la brigade des fouilles que les plus impertinents des matelots appelaient les furets. Mais, à l'accostage du biélo, les escouades de l'orthodoxie soviétique étaient là. Impeccablement sanglés dans leurs uniformes de gardiens de la chiourme, toujours aussi nombreux et plus rigides et inquiétants que d'habitude. Ils attaquèrent l'échelle de coupée comme on monte à l'assaut d'un fort près à dénicher le moindre objet de contrebande ou *Le livre* "subversif" dans le fond d'un placard des soutiers. Je me sentais plus Osts que les Osts sur le point de débarquer. Disons-le carrément, une trouille verte, le chambard dans mes intestins n'avait pas cessé de m'alerter au fil des heures. J'étais passé de l'inquiétude du receleur par solidarité à l'effroi de l'accusé de connivence. Les Osts avaient l'angoisse de se faire confisquer une partie de leur marchandise, moi j'avais la peur de connaître les geôles de l'URSS (et pour combien de temps?) considérées comme inhumaines. Je m'imaginai déjà être l'otage des Services Secrets en vue d'une transaction pour la libération d'un espion embastillé chez-nous. Pour me rassurer je songeais à tante Mireille, elle devait bien avoir un plan de ce genre en réserve dans sa boule de cristal. Pourquoi pas un dictateur africain "socialiste" capable de négocier ma libération contre de l'huile de palme. Le tambourinage des godillots des *contrôleurs* montant la coupée me plongea dans un état de pétoche irraisonnée et me propulsa vers la partie la plus inhospitalière du bateau, le passage conduisant à la cheminée. Endroit interdit à quiconque à cause de la chaleur et de l'air irrespirable pendant la navigation. A quai, un bref séjour plus une bouteille d'eau fraîche y était supportable. Je restai là une demi-heure me privant de petit-déjeuner et en sudation ruisselante ; de l'hyperhidrose carrément, car la chaleur n'était pas la seule cause de ma transpiration. Je délirais déjà sur ma détention future. La peur tétanisait mes muscles et m'empêchait tous mouvements pouvant me libérer de cet enfermement. C'était la première fois que je connaissais un tel état. Que je

le veuille ou non je participais à un recel de bien, à coup sûr, mal acquis, qui devait se traduire au tribunal par un trafic de devises, espionnage et insulte à la Patrie du Socialisme. Cette pensée me coupait littéralement les jambes et sans l'étroitesse du lieu ne permettant même pas une flexion des genoux, je me serais effondré. Je sentis ma force morale s'écouler pareille à une fuite d'eau. Je ne faseillais plus, je tremblais littéralement, mâchoires comprises. Avec le peu d'énergie encore disponible j'enrageais contre cette écervelée de Shelly. Je repensais à mes proches ; à papa dont l'instinct du petit-bourgeois soucieux de sa conservation avait vu juste. "Jamais chez les cocos!" m'avait-il lancé alors que je lui proposais pour la seconde fois de venir en croisière sur le Biélo. Quant-à tante Mireille, je lui reconnaissais pour toujours ses dons de voyance, le début de la fortune était-là, oui, mais pour combien d'heures encore?

Le courage me revint un peu en pensant à mes *coyotes*. L'excursion était à faire et j'avais le Potemkine escalier à gravir avec ses 192 marches et ses neufs paliers pour atteindre les bus. Lorsque je poussais la porte de fer du double conduit de la cheminée je tombais sur des clients tout surpris de me voir sortir de là. Non, je n'étais pas le ramoneur du bord. Je leur servis une histoire d'une échelle, réservée à l'équipage, donnant un accès direct au pont supérieur à partir du hall d'accueil. Je précisais : passage interdit et dangereux. Le spectacle des navettes dans le port et la foule sur les quais les intéressaient plus que le supposé raccourcis. Ils n'insistèrent pas et s'approchèrent du bastingage ; balcon sur le port. Les paysans pauvres et les ouvriers endimanchés qu'on ne voyait plus en Europe depuis longtemps étaient pour eux, à la fois, un sujet de réflexion et l'objet d'une curiosité exotique. Toujours flageolant sur mes jambes je passais à la boutique voir Angie persuadé que Shelly lui avait donné quelques détails sur cette folle compromission avec Malcheck Zorvich. Rien. Assommée de calmants elle avait dormi toute la nuit. Je filais donc vers leur cabine après avoir fait un crochet par mon bureau. R.A.S. Cela raffermi mes gambettes et soutint mon renouveau de courage et de dynamisme. Les brigades policières étaient depuis une heure dans les entrailles du bateau à farfouiller un peu partout et à traquer le moindre indice au manquement des règles en vigueur. Se préoccupaient-elles de l'affaire Malcheck? Je n'en savais rien et ce n'était pas le moment d'aller déranger Sergueï. J'allais toc-toquer à la cabine de Shelly. C'est à peine apaisée, la nuit n'ayant pas apporté ses conseils, qu'elle consentit à m'ouvrir. Par précaution, elle m'entraîna derrière elle vers les ponts supérieurs et nous attendîmes d'être en plein vent pour échanger la moindre parole. Nous n'étions pas Tintin chez les Soviets mais nous craignons, paranoïaques à l'excès, d'être écoutés.

Depuis que je travaillais sur le Biélorussia je savais que tout y était possible. L'appartenance de Svetlana au Parti renforçait cette opinion et un moment je doutais de son amitié. Même à l'air libre, loin des *oreilles*, Shelly n'en resta pas moins muette. Sa parole se limita à deux mots : plus tard, qu'elle répéta en boucle tant la peur d'être démasquée comme complice de Malchek Zovich la terrifiait. J'étais moi-même dans un état d'anxiété qui frisait la syncope. Plus tard! signifiait après l'escale d'Odessa.

Une réelle complicité me liait à Kaddour mais par discrétion j'invoquais la réunion-bilan avec le Commandant et le Commissaire pour lui demander d'accompagner les touristes jusqu'aux bus, le même prétexte pouvant justifier de mon absence. Il connaissait le boulot à faire et les guides aussi bien que moi. De plus sa proximité avec les clients était telle que cela ne posait aucun problème. Il avait une formule pour dérider les plus grincheux : "Kaddour un jour, Kaddour toujours!" Et, la gentillesse et l'humour ne lui faisant jamais défaut, il était très apprécié de tout le monde. Parfois même, lorsque les situations se tendaient un peu à propos d'une erreur de cabine ou d'une visite ratée, je l'envoyais en avant pour désamorcer le mécontentement. Vu que c'était le dernier passage à Odessa il décida de faire l'intégralité de la visite. Je passais la journée avec un estomac de plomb allant de ma cabine à la boutique d'Angie, fermée à la clientèle en escale, pour échanger quelques mots pendant qu'elle faisait du rangement. Je m'assurais qu'elle ne savait rien à propos de l'argent et pas davantage du rôle que je jouais. Une question me taraudait. Que savait la police? Jusqu'où allait l'inviolabilité de mon bureau? Car, si une grande partie des fouineurs en uniformes quittaient le bateau après quelques heures d'inspection, une bonne dizaine restait à bord jusqu'au départ du bateau. Des privilégiés, gradés, invités à déjeuner par le Commandant. Une politesse qui n'était pas vierge d'hypocrisie de la part Sergueï. J'y avais ma petite contribution en vodka. Ce déjeuner spécial coûtait un carton de douze bouteilles à Croisitours. D'ordinaire lors de ces agapes auxquels Micha participait indirectement et discrètement rien n'était dit d'autre que des blagues bien épaisses. Mais ce jour-là l'affaire Malchek avait contrarié le cours des bavardages salaces. Entre les propos rapportés par Micha et ceux de Svetlana, dont je doutais à présent de la parole alors que j'avais toujours tenté de la fidéliser par estime, désir de plaire et esprit d'intrigue en lui offrant de *l'ouest* typique, j'appris qu'un chauffeur de bus et un guide trempaient dans la combine. Le bus étant le porteur clandestin du magot. Comme mes jouets en tôle ces vieux bus devaient avoir de sacrées histoires à raconter. Peut-être avaient-ils été présents à la Bataille de Stalingrad? Ils en avaient l'âge. N'ayant pas le choix j'acceptai leur version. A 19 heures, ce

soir-là, le Biélorussia s'écarta du quai et prit la direction de la haute mer pendant que la clientèle européenne dîner dans une salle de restaurant presque silencieuse et à demi vide.

Muette et soucieuse, Shelly attendit la fin du repas et l'éloignement des côtes pour me parler. La dégustation de sa salade de fruits en dessert traina en longueur. Elle refusait systématiquement les gâteaux du menu sous prétexte qu'ils étaient trop gras, trop sucrés et contraire à une bonne nutrition. La plastique parfaite de son corps plaidait en sa faveur. Ainsi deux fois par jours un commis de cuisine lui apportait à la fin du repas un bol de fruits coupés en dé. Angie, Kaddour et moi-même attendions qu'elle dise quelques mots sur "ce pauvre Malchek" mais elle restait tendue, suçant et re-suçant sa cuiller à dessert. Sa naïveté lui laissait penser que l'effacement des côtes à l'horizon la mettait à l'abri de la justice. Les eaux internationales valaient impunité. Cela représentait pour elle l'éloignement du danger et peut-être la jouissance à brève échéance d'un joli paquet d'argent. Le soulagement était pour moi également. Mais du danger encouru nous ne savions rien d'autre que son incarnation dans les figures austères et inquiétantes des brigades montant à bord à Odessa alors que les rues de cette même ville étaient apparemment calmes et les passants sereins et paisibles. Ces hommes étaient le condensé de ce qui pouvait se tramer à terre sans que nous n'ayons la possibilité de le vérifier. Mon impression avait été semblable à Cuba et en Argentine sous la férule des dictateurs locaux. Le quidam que j'étais ne voyait que des gens aimables et souriants. Pour le voyageur, distrait par les découvertes du lieu, les rues n'étaient pas le reflet des régimes politiques ; comme les malles des magiciens il s'agissait de sociétés à double fond et la crédulité des touristes faisait le reste. Ne pas voir était d'ailleurs la garantie d'un voyage réussi. J'étais moi-même pris dans ce pli du "après tout c'est leur affaire". Il faut de la durée pour percevoir ce qui cloche dans le fonctionnement d'une société et avoir une certaine compétence pour déceler la faille qui alerte. Le touriste n'est pas là pour ça. Et ma compétence en la matière avait eu du mal à venir au jour. Cyniquement, disons que j'avais adopté la tactique prônée par l'ami Henri afin de sauvegarder mon confort moral et matériel. N'étant pas un grand humaniste à la mode d'aujourd'hui, je me foutais un peu, ambiance familiale de ma jeunesse aidant, du sort qui était réservé à mes voisins. Charité bien ordonnée...

Il n'était pas dans nos habitudes de trainer à table. La première des raisons tenait au fait qu'elle était sur le passage des clients quittant le restaurant après leur repas. Ce qui nous mettait sous le feu d'une rafale de

questions pour lesquelles nous n'avions le plus souvent aucune réponse satisfaisante. La seconde raison était due au café servi à la fin du repas ; un jus de chaussette. Nous allions donc au bar (fermé à cette heure pour les touristes) le prendre dans la fraîcheur et le calme ; deux états absents de la salle du restaurant. Ce jour-là, las de voir Shelly sucer sa cuiller à dessert comme une gamine boudeuse, Angie et Kaddour s'esquivèrent à ma grande satisfaction. D'ailleurs l'absence des Osts donnait à l'animateur plus responsabilité. Nous devions compenser ce vide par une présence accrue. Aussi alla-t-il de table en table alors que les clients se léchaient encore les babines après la dernière bouchée d'un gâteau Napoléon (genre Petit Lu immergé dans une crème à couper au sabre) pour les informer des animations de la soirée. Quand j'annonçais à Shelly qu'un chauffeur et un guide étaient sous les verrous, ses yeux noisette et ses mimiques d'écervelée jouèrent l'étonnement. Le danger d'une arrestation imminente passé elle retrouvait l'assurance que lui permettait sa beauté et sa silhouette avantageuse. Je lui demandais quelle était la promesse faite par Malchek pour une telle prise de risque. La réponse fût sidérante mais à la mesure de sa naïveté : le mariage. Le mot prononcé lui arracha un sanglot. Je changeais de place pour m'interposer entre elle et la salle qui lui faisait face. Elle n'était pas sottie au point de ne pas savoir ce qui attendait son héros de cœur. Je profitais de cette faiblesse pour poser la question de l'argent. Mon intention, encore honnête à ce moment-là, était de faire fifty-fifty. Le receleur ne subit-il pas une peine équivalente au voleur? Mais elle s'y opposa, et avec sa crédulité confondante, elle réaffirma que cet argent était à Malchek, pour le mariage et leurs installation en Angleterre ; une ferme pour élever des moutons à tête noire. Elle était prête à me réciter tout un laïus sur l'élevage de ces ovins que le polonais lui avait enfoncé dans le crâne. Le projet se tricotait jusqu'à la tonte et au cardage de la laine du cheptel, etc. Chacun d'eux à leur manière, mais dandys tous les deux, je ne les imaginais pas en salopette, bottés de caoutchouc et crottés du matin au soir. C'était un sacré conteur d'histoire ce Malchek! Elle allait l'attendre, cinq ans, dix ans s'il le fallait. Une fois l'argent à sa disposition, je doutais que son amour pour le beau polonais ait une telle capacité de résistance.

C'est le doux Micha qui conclut cette journée riche en émotions. Alors que je me couchais, il frappa discrètement à la porte de ma cabine. Il m'apportait, l'audace de la saison, cinq "Nicolas" d'un coup. Les yeux plissaient de malice et la barbe frissonnant, il me dit : "Cinquante huit". Il avait envi de parler et une demi heure durant je le laissais me raconter comment il envisageait l'avenir et l'éducation de ses filles en Amérique, ce

pays où tout était possible selon son frère. Mais il n'avait pas apporté que ses "Nicolas". Sa vodka était de la visite, de la Smirnov citron et quelques saucisses bien grasses. A deux heures du matin je l'ai mis dehors après qu'il m'eut enrôlé, la larme à l'œil dans sa fraternité familiale. J'étais un frère avec table ouverte dans son futur restaurant new-yorkais. Odessa nous avait fait perdre la moitié des passagers. Son travail en était réduit d'autant et après l'ultime escale de Marseille le Biélo devait remonter à vide vers les chantiers de la Baltique pour sa révision annuelle. C'était une semaine de vacances. L'absence des Osts, bruyants et encombrants au demeurant, créait un vide et un climat différent que mes clients n'appréciaient pas toujours. Au-delà d'Odessa quatre escales encore les attendaient : le Pirée, Syracuse, La Valette, Barcelone. Dès la reprise de la mer, l'ambiance à bord changeait. Les gêneurs aussitôt débarqués aussitôt manquants. Il fallait trouver d'autres boucs émissaires. Les choux-rouges, les viandes bouillies et les chaises-longues ne suffisaient plus. Pourtant le barrage de la langue avait empêché les contacts fructueux entre Osts et Wests. S'ajoutait à cela la double inversion des âges et des situations sociales ; les uns étaient plutôt jeunes et diplômés, les autres plutôt vieux et avec un faible bagage culturel. Pour ceux-ci, les Osts restaient une étrange population marquée par leur appartenance, bon grés mal grés, au régime communiste honnis malgré la curiosité suscitée. Et s'escale d'Odessa finissait par avoir raison des plus optimistes. Comme par un effet de l'entre-soi, les Osts partis, les crispations, les clans et les petits accrochages à propos de tout et de rien réapparaissaient. Le silence après le vacarme ça repos mais... Le sentiment du retour était là. Un peu de mélancolie après avoir atteint l'extrême géographique du voyage. Pas de lassitude mais une curiosité amoindrie. Moins d'excursionnistes. Et c'était la même chose chaque année en fin de saison. Le changement de cap passant de l'Est à l'Ouest entraînait toujours un effet dépressif.

La nuit fut peu profitable tant mon sommeil connu de coupures et les télescripteurs s'étaient frénétiquement agités à la permanence radio. Il n'était pas à exclure que Malchek dans le secret d'un commissariat ait reçu de solides baffes. Résultat, la Compagnie de Shelly mise au courant par le miracle des ondes de sa compromission lui ordonnait de débarquer au Pirée, l'escale suivante à 36 heures. Quand je pris connaissance de cette information, je montai immédiatement à la dunette pour voir Sergueï. Il avait veillé toute la nuit pour le passage du Bosphore et des Dardanelles. Je demandai à l'accueil de me prévenir lorsqu'il serait en situation de me recevoir. Je rongai mon frein jusqu'au milieu de la journée. A 14 heures, la permanence me fit savoir que le Commandant m'attendait pour le café.

C'était sa manière de me demander d'arriver avec une bouteille de cognac. Vasouillard après la Smirnov citron de Micha, du Cognac avec Sergueï, ça ne faisait pas mon affaire. Croisitours était un peu pingre avec cet alcool et je me montrais généreux qu'en d'exceptionnelles circonstances. Sergueï me reçut en survêtement et savate, une serviette autour du coup, il sortait de la douche. Dans son anglais à rouler des cailloux, il me dit : "Elle a fait une connerie, la beauté!". Il appela la cuisine pour avoir un cruchon de café ; et on commença à boire, café, cognac, café, cognac... Il savait tout, même l'argent. Malchek s'était mis à table. Au quatrième cognac il commença à tourner autour du magot dont il ne connaissait pas le montant (disait-il). Il avait ordre de la récupérer. Une proposition arriva franche et directe lorsqu'on eut éclusé le cruchon de café et les trois-quarts de la bouteille de cognac. Il me proposa de faire part à deux si j'arrivais à convaincre Shelly de me dire qu'elle était sa planque. J'avançai : "Le laboratoire". A la grimace du Pacha je compris qu'il avait déjà été visité. Heureusement l'alcool était-là pour me tenir chaud car un frisson glacial parcourus mon échine. Les auxiliaires de Charski avaient-ils fait un passage à mon bureau sans pouvoir ouvrir le coffre? Savait-il que j'étais dans le coup? Sa proposition de partage était-elle un piège pour me mouiller dans l'affaire? J'étais au plus mal, il me fallait rompre. Au petit jeu du plus menteur alcoolisé je courrais au désastre. Sergueï était un maître du levage du coude. "Le Commissaire, ne l'a pas trouvé...?" dis-je jouant l'étonnement. Il négligea la question. J'enchainai : " Par peur, elle l'aura jeté par-dessus bord". Sergueï sourit. Un sourire que je ne lui connaissais pas. Jusqu'à présent nous avons fait jeu ensemble au cours de ces années, ce sourire à peine ébauché venait me rappeler que nous n'étions pas, malgré la familiarité de nos entretiens, du même côté de la barrière. Il était sous pression lui aussi voire pire. Je quittais la cabine du Commandant avec l'impression désagréable d'être dorénavant sous surveillance.

Pour la première fois je me sentis mal à l'aise à bord du Biélorussia. J'avais toujours circulé librement dans tous les compartiments du navire et entretenu des relations amicales avec tous sans l'ombre d'un tabou autre que politique. Les choses venaient de changer. Je descendis m'étendre sur ma couchette pour faire le point et éviter la démarche et le mot de trop. L'indécision et le désarroi me paralysaient. Réfléchir sans le pouvoir à cause de l'alcool me conduisit, l'insomnie de la nuit précédente aidant, à un lourd sommeil interrompu par Shelly à ma porte. "Ils m'ont viré ces salauds!" fut sa première phrase. Il s'agissait de ses employeurs dont les contrats avec la Morflot avaient toutes les chances de sauter. Les téléscripteurs n'avaient pas travaillé pour des prunes. Elle enchaîna : "Donne-moi le sac!", comme

si elle ne tenait aucun compte de la situation, s'imaginant dire tchao! A la revoyure les amis, je quitte le biélo le sac bourré de dollars sur le dos. J'improvisai une mise en garde. La menace d'être débarquée en culotte et tee-shirt manu militari sur ordre du Commandant. Elle me renvoya : "Je l'emmerde!" Sa haute et belle stature appuyait sa détermination. Elle croyait encore possible un départ discret ignorant la proposition de Sergueï pour que nous fassions mains basses communes sur son pactole. Il était impératif que je la contre dans l'instant pour lui ôter tout espoir d'une solution profitable à son seul bénéfice. "Il ne te laissera pas descendre, même avec un dollar!" dis-je. Peut-être pensa-t-elle à sa propre recette, fruit de la vente de ses photos. Perplexe, elle éleva ses mains dorées au-dessus de sa tête et croisa ses doigts dans sa chevelure. Ses grands yeux noisettes résistèrent une seconde aux larmes en se tournant vers le hublot. Elle avait enfin compris. J'avançai : "Ta seule chance c'est moi". Et c'était vrai. Je jugeais utile de lui préciser : "Personne ne doit savoir que cet argent est dans le coffre". Je pensais à Angie et Kaddour. Je ne savais pas encore si j'allais rouler tout le monde dans la farine mais je savais que j'étais en situation de pouvoir le faire. Des larmes roulaient déjà sur ses joues. Pour Malcheck perdu? Pour le rêve de l'argent facile? Elle s'assit au bas de ma couchette, les mains agitées réprimant une explosion de colère. Sous son tee-shirt, annonceurs des sanglots, ses lolos trémulaient.

Une journée avait suffi pour que je prenne conscience que cette affaire était bien plus qu'un service compromettant rendu à une écervelée amoureuse d'un aventurier. De la crainte d'être arrêté pour recel de devises, j'étais passé à comment conserver ces dollars. Le rêve de Shelly était devenu le mien. Comment un homme comme moi élevé dans l'honnêteté et la rigueur morale de la petite bourgeoisie catholique de province pouvait envisager d'arnaquer ses semblables? Le goût du chiffre peut-être. Le cancre que j'avais été lors de mes études était prédestiné à la comptabilité ; du chiffre à l'argent il n'y a qu'un morceau de papier direz-vous, c'est peut-être ça le cheminement, l'épaisseur d'un billet qui fait basculer l'homme honnête dans la délinquance. J'en déduisis que l'argent était un mauvais conseiller pour ceux qui n'en avaient pas. Ma préoccupation n'était plus les touristes et le choux-rouge des entrées mais l'obsession de ce tas de dollars que je gardais dans le coffre. Je ne savais pas si mon attitude appartenait à l'ordre de la cupidité ou si c'était plutôt une occasion exceptionnelle à ne pas laisser filer. Après tout, qu'attendre de la vie? La gloire, l'amour, l'aventure... Etre honnête? Il y avait longtemps que cela ne me passionnait plus. En transférant cet argent du sac dans le coffre je n'en avais pas fait le compte mais je savais que le jackpot était là.

Une telle masse de billets de 20 et de 50 dollars ne pouvait être que susceptible de changer radicalement une vie. Et la partie se jouait à quatre poursuivant la même quête ; à savoir Shelly, Sergueï, les *contrôleurs* et moi. Et chacune des parties pouvait s'arranger avec une ou plusieurs autres. J'avais des atouts et des points faibles. L'argent était dans mon coffre et j'étais le seul à pouvoir le descendre à terre sans qu'il soit ponctionné. En principe. Le point faible c'était Shelly qui pouvait douter de ma volonté de partage et craquer à tout moment. J'avais devant moi une douzaine d'heures de mer avant l'arrivée au Pirée. La première des choses à faire était de sortir Sergueï du jeu. Notre ténor buveur de cognac n'était pas un coriace. Il ne faisait qu'exécuter un ordre en voulant récupérer cet argent et mettre le doigt dans le pot de confiture et la main, éventuellement, s'il en avait l'opportunité mais il n'était pas homme à forcer le destin. Il m'avait missionné et c'était bien dans son caractère. Les Wests, c'était moi. J'étais à ses yeux le chef de cette colonie d'occidentaux qui chaque année amenait à son bord des touristes plus très jeunes mais pécunieux. Cela me conférait une autorité susceptible de régler tous les problèmes concernant cette *communauté*. Croisitours traitait avec la Morflot et j'étais l'homme de confiance de Croisitours comme il était lui-même celui de la Morflot. C'est ainsi qu'il pensait. La délégation en régime communiste ne se discutait pas. Ma fréquentation de l'équipage m'avait conduit à cette hypothèse : la pyramide des commandements était basée sur l'absence d'initiative individuelle et la crainte de la hiérarchie. C'était de la psychologie de bazar pour le moins hasardeuse mais elle s'avérait efficace. Shelly accepta que nous allions ensemble dans un premier temps voir le Commandant avec une unique ligne de conduite : "J'ai eu peur, j'ai jeté le sac au large de Yalta quand j'ai appris arrestation de Malchek". Rien ni personne ne pouvait lui dire que c'était un mensonge. A condition que le camarade commissaire Charski ou un de ses sbires n'ai pas eu, entre temps, accès à mon coffre. Il était peu probable, pas qu'il n'osa, mais qu'il eut à bord un spécialiste coffiot. Le risque était pour moi. Petit risque pour un plat de lentilles en or. Etre confondu? Parjure? Brutalement débarqué? Insignifiant par rapport à l'enjeu. Hypocritement, à l'instant de pousser la porte de la cabine du Commandant, je soufflai à Shelly : "Pour Malcheck..."

De fait Sergueï parut soulagé lorsque Shelly, sa superbe retrouvée et crédible dans le mensonge, lui assura avoir jeté le sac par-dessus bord. Elle osa même un "je suis folle" conclut par un sourire d'une irrésistible candeur. Cela réglait une affaire désagréable pour lui. La police ce n'était pas de sa responsabilité. Que Charski et la douane de Yalta se débrouillent! On descendit tous les trois d'un niveau pour aller voir le Commissaire et

Shelly répéta mot pour mot ce qu'elle avait dit au Commandant. Mais Charski ne se contenta pas de cette version des événements. Poliment, mais avec l'autorité qui était la sienne, il demanda au Commandant et à moi-même de quitter son bureau. Il voulait un face à face, boulot de flic. Je croisais les doigts, des mains et des pieds. Laissant Sergueï retourner à ses occupations je descendis arpenter la plage avant du bateau avec l'espoir que le Commissaire faisant l'impasse sur le magot ne chercherait qu'à savoir qu'elle était la combine du polonais et l'implication d'un réseau russe, s'il y avait. De Shelly, il n'avait rien à faire, elle débarquait au Pirée, point. Un quart d'heure de questions devait suffire pour ne pas être déplacé. Mais l'homme n'était pas là pour la jouer gentleman... Surplombé par le château de commandement, la plage avant n'était que guindeaux, bittes, poupées, chaînes et cordages. Je m'assis au soleil sur la plaque de renfort à la pointe de l'étrave. Protégé du vent de course j'attendis sachant que ma collègue ne manquerait pas de m'y rejoindre si elle sortait victorieuse de son tête à tête avec le Commissaire. Malgré la vigueur déclinante du soleil depuis la fin août, je portais en permanence des lunettes anti-UV pour atténuer l'éblouissement de la mer et de la peinture blanche régulièrement rafraîchie du bastingage de proue. Les premières croisières m'avaient appris combien il pouvait être cruel et dangereux de négliger les brûlures du soleil non seulement pour la peau mais plus gravement pour les yeux. Cette imprudence m'avait contraints à rester vingt quatre heures dans le noir et à avoir les yeux inondés de collyre par l'infirmier du bord lors de ma première croisière. Slalomant entre les différents obstacles de la plage avant Shelly arriva à grande enjambées la mine réjouie. Elle était vraiment très belle. Un long tee-shirt moulant couleur vert eau mettait en valeur tout ce qui rend un corps désirable. Son abondante chevelure dans un désordre étudié soulignait la finesse de ses traits ; une Grace Kelly avec un soupçon de sensualité en plus. Satisfaite de sa confrontation avec Charski, elle lâcha : "Un vicieux ce type". Elle se laissa tomber au creux d'un rouleau de cordage manifestement contente de sa prestation. "Heureusement que je quitte ce foutu bateau!" dit-elle avec un réel enthousiasme et elle fit quelques ciseaux les jambes en l'air. Puis comme si elle se souvenait de notre conversation à propos de l'argent, son sourire et sa bonne humeur disparurent. Pensait-elle à Malchek? Son visage s'assombrit et elle dit : "Alors, le fric?"

Je lui renouvelais ma proposition. "Salaud!" fut sa réponse. Cependant elle savait qu'il lui était impossible de descendre du bateau avec une telle somme d'argent dans ses bagages. Charski avait probablement déjà consulté son carnet de comptes et fait l'inventaire jusqu'aux pellicules

restantes de son stock. De plus, le côté financier de son job était très encadré et, n'étant à bord du Biélorussia que depuis peu de temps, elle ne pouvait pas avoir une importante réserve d'argent. Le rapport était maigre en fin de saison pour les photographes et il expliquait le changement de filles d'une année sur l'autre. Les Osts n'achetaient pas de photos et ma clientèle se contentait des photos témoignages de l'embarquement et du "dîner du Commandant" plus une par-ci par-là, en groupe, lors de l'exercice de sauvetage. La situation était la même pour Angie, mes *coyotes* ouvraient plus facilement leur porte-monnaie à Naples, à Athènes, à Istanbul et à Barcelone où les choix étaient plus large et de meilleure qualité. De fait c'était pour elles l'équivalent d'un job d'étudiant, au soleil plus du cabotage vacancier. Une sinécure certes mais mal rémunérée. Aussi j'étais généreux avec elles les soirs de spectacles et lorsque nous descendions ensemble à terre. Kaddour dont le salaire était assez conséquent agissait de même. Chacun de nous était pour l'autre un petit refuse contre les coups de blues car autant de mois en mer avec la monotonie des rotations n'étaient pas sans conséquences. Nos situations respectives sur le bateau entraînaient jusqu'à un certain point une solidarité naturelle bien que... l'argent de Malcheck par ce qu'il laissait entrevoir de possibilités se situait, le lecteur l'aura déjà compris, au-delà de cet engagement. N'oublions pas que ma fonction était pompeusement qualifiée de Directeur de Croisière. Un titre alibi qui m'obligeait et me désobligeait selon les circonstances. En effet, j'étais de par ma position le moins solidaire, le moins isolé, me débrouillant en russe, et peut-être un salaud de surcroît. On s'y fait.

Nous n'avions que quelques heures devant nous et ma curiosité attendait toujours d'être satisfaite, sachant qu'elle ne le serait qu'à moitié. Quoiqu'il fût moins qu'il ne paraissait, Malechk Zorvich n'était pas homme, et il nous avait fasciné pour ça, à dévoiler à une amante de passage les mécanismes qui assuraient ses trafics. Shelly ne devait en connaître que l'extrême aboutissement. De même je ne croyais pas (avis partagé par Angie et Kaddour), à la comédie de la romance amoureuse du marin pour la photographe. C'était une attirance des corps pour une alliance foireuse. Sotte mais aussi tête de mule, Shelly refusait de me livrer le secret du comment le sac avait atterri sur ma poitrine dans une coursive du Biélorussia au départ de Yalta. On peut estimer qu'à ce moment-là, l'argent étant en ma possession cette information était secondaire. Pourtant, ma nature curieuse, toujours avide d'en savoir plus sur tout, me poussait à ne pas laisser sans réponse cette partie de l'embrouille. Savoir est un désir dont je ne me suis jamais privé. C'est dans mes gênes ; connaître les tenants et les aboutissants d'une affaire révèle probablement le petit côté

Sherlock Holmes qui sommeil en moi. Et puis, il y avait tante Mireille, Docteur Watson, à qui je devais, pour le plaisir, en fin de saison rapporter un lot d'histoires extraordinaires bonnes à alimenter les caquetages du gruppetto. Certes j'étais capable d'inventer une fin mensongère avec de multiples coups de théâtre pour ravir son auditoire. Mais si ma qualité de conteur en était alors augmentée celle d'enquêteur en était diminuée d'autant. Pour le meilleur et pour le pire l'estime de soi est de tout temps une valeur sûre. Le moment était venu de préciser les termes de notre accord avec Shelly. Je l'invitais au bar du salon, mon ardoise y était encore ouverte pour une semaine. Elle adorait, nous le savons, le gin-cassis sans mesure et je comptais l'alcooliser plus que d'habitude pour en tirer avantage. Son amant était à présent en cabane pour perpète, elle pouvait balancer sans crainte le peu qu'elle savait. La perte de son emploi et l'argent dans mon coffre devait la pousser à rendre les armes pour un compromis honorable. On s'installa à l'écart du comptoir ; une lumière bleutée venue des baies latérales éclairait le salon et le cuir des fauteuils aux éclats argentés avait le confort nécessaire pour les confidences. L'heure du déjeuner était proche et une demi-douzaine de personnes prenait l'apéritif en bavardant. Des clients grognons sur tout et sur rien. Ils nous proposèrent de les rejoindre, je déclinai l'invitation sous un prétexte quelconque. La saison se terminait et j'en avais ma claque des rouspéteurs à tous propos ; ce qui confirmait mon incompatibilité caractérielle avec la fonction que j'occupais. Je n'en revenais toujours pas moi-même que personne à Croisitours et à GranTours ne s'en soit pas aperçu. J'étais un imposteur en quelque sorte. Je me rassurais en me disant qu'il y en avait tant, et même dans les spécialités les plus inattendues.

Entre le tintement des verres et les appréciations diverses sur le déroulement de la croisière, une remarque flatteuse sur le postérieur haut perché de Shelly fusa sous un bridge septuagénaire mâle provoquant une vague de réprobations chez les dames. Depuis longtemps leur postérieur n'était plus un sujet de discussion. Mais solidarité oblige ces dames s'offusquèrent d'un pareil propos. Les fanfaronnades machistes des séniors n'étaient plus d'époque et la dame du plaisantin cloua son homme au pilori en deux phrases assassines. Il y était question de sa prostate et de sa virilité depuis longtemps passé au rang des souvenirs. L'annonce du déjeuner les appela au restaurant et la dernière goutte d'apéro bue ils s'esquivèrent nous laissant à notre histoire de sac bourré de dollars. Le serveur apporta un gin-cassis et un daiquiri, boisson que j'avais découverte lors de mes séjours Cubain. A ma surprise Shelly n'attendit pas le troisième gin-cassis pour m'exposer la manigance du polonais. Seulement le sac bien sûr.

L'avant, c'était de l'ultra sensible seulement connu de Malchek. Mais le danger écarté elle essaya de se donner un rôle à la mesure de ses espoirs. De fait, j'étais la seule personne avec qui elle pouvait parler de cette sortie de devises ; ça la flattait d'avoir prit part à cette folle entreprise et en parler lui était devenu nécessaire. Cependant elle en était aussi un peu honteuse, à sa manière, avec de grands mouvements de main dans sa chevelure et de petits rires crispés dont la joie était absente. Elle avait participé à un mauvais coup mais il était digne d'une héroïne de roman-photo. Plus tard elle en parlerait à ses petits-enfants comme d'une épopée. Après tout nous étions deux sales gosses mais moi je ne le savais pas encore. Pas vraiment. La précision des consignes du beau polonais témoignait du caractère professionnel de l'affaire. C'est lui qui était à l'origine du désir d'excursion de Shelly au Palais de Livadia. Elle se souciait bien peu, elle, du partage du monde et des "Trois Grands" qui avaient paraphaïent l'Accord de Yalta. Suivre les touristes aux rubans verts à l'aller comme au retour était la première des recommandations. Autre recommandation ne pas oublier son matériel photographique au grand complet. Voilà pour l'excursion. A l'arrière du bus une trappe à outil avait servi de cache pour le sac jusqu'au pied de l'échelle de coupée. Shelly n'était intervenue qu'à ce moment-là. Comment le sac était arrivé là? L'affaire de Malcheck et de ses complices. Dans la joyeuse pagaille du déversement des passagers des trois bus, elle était allée à la trappe prendre le sac. Ses sacoches de photographe en bandoulière, une de plus une de moins, personne n'avait remarqué qu'elle avait aussi un sac à dos en entrant dans le hall d'accueil au milieu de la centaine d'excursionnistes. C'est en apprenant l'absence de son bel amour à bord qu'elle avait paniqué.

Le Pirée était une nouvelle fois devant nous, moche, d'une urbanité bordélique, écrasé de soleil malgré la fin septembre. Au brusque retrait de Shelly du bastingage je compris qu'elle avait repéré parmi la dizaine de personnes qui observait la manœuvre d'amarrage du Biélorussia, l'agent de sa Compagnie. "Le grand type", dit elle alors qu'elle restait en arrière. Un long sifflet roux, la quarantaine ridée comme un fruit trop mûr, se tenait sur le quai avec la police maritime grecque. Dans son costume strict, je l'imaginai ancien colonel de l'Armée des Indes. Shelly quitta le pont sans un mot. Elle avait accepté le fifty-fifty et un rendez-vous quelques jours plus tard à Paris. "Malchek te tueras", m'avait-elle dit. Y croyait-elle encore à son histoire d'amour? Un peu bipolaire, elle passait de la gentillesse à l'agressivité entre deux respirations et, cohabitation oblige, ça mettait parfois Angie en pétard.

Ce que nous connaissions, Shelly et moi, de l'Union Soviétique n'était pas favorable à une libération immédiate de notre faux marin et, malgré lui, pourvoyeur de notre fortune à venir. Les geôles de l'Empire des Camarades allaient le priver longtemps d'une quelconque vengeance s'il ne mourait pas de mauvais traitements d'ici-là dans l'hiver sibérien. Déboulant dans le hall d'accueil après la police saluée par Charski, le grand rouquin chercha Shelly parmi les personnes présentes. Son matériel était déjà déposé sous l'escalier montant vers les ponts supérieurs. Angie se proposa de conduire l'agent à sa cabine. Le Pirée/Athènes étant une escale très prisée par la clientèle je m'occupais du départ de la visite sans m'éloigner du quai. Au Pirée nous étions chez nous et rien n'entravait mes déplacements entre les bus et le bateau. Le comptage des clients me prit quelques minutes, oublier un retardataire était l'erreur à ne pas faire, c'était la faute professionnel par excellence. En revenant vers le Biélo, mes clients en route pour Athènes, j'aperçus Shelly dans le carré sombre du panneau d'ouverture. Elle s'avança sur la plate forme de l'échelle de coupée, le rouquin sur ses talons, s'arrêta le temps d'allumer une cigarette avec désinvolture et insolence. Manière de dire à son agent : "Screw you". L'équivalent de notre "Va te faire foutre!" Charski avait eu l'élégance d'ordonner à un matelot de descendre son matériel et de le charger dans le taxi stationnant sur le quai. Je pressais le pas pour arriver là avant qu'elle ne s'engouffre dans le véhicule en compagnie de son employeur. Pas très sûr d'être capable de tenir ma promesse, j'avais quelques scrupules à la voir partir dans ces conditions. Lorsque le taxi passa à ma hauteur le V de la victoire appuya son clin d'œil que l'indigne profiteuse que j'étais n'a toujours pas oublié.

A l'escale de La Valette nous avions un correspondant que je jugeais à l'époque d'un certain âge, la cinquantaine probablement ; grisonnant et bien lardé, toujours en veste et toujours transpirant. Un homme doux et cultivé qui adorait raconter l'histoire tumultueuse de cet archipel. Comme j'étais un auditeur attentif nous passions à chaque escale un moment ensemble. J'avais plusieurs fois fait la visite des lieux culturels de la ville en sa compagnie et il était intarissable sur les diverses occupations de Malte : phéniciens, romains, arabes et la suite ; il pensait beaucoup de mal du passage de Napoléon Bonaparte en route vers l'Egypte. Il était également consul du Nicaragua et représentant des soupes Knor. "J'ai un message pour vous" dit-il alors qu'on prenait un verre sur la place de la Bibliothèque. Un télégramme qu'il tira de sa poche. "Dois rejoindre Londres pour licenciement. Reprend contact plus tard. Shelly." C'était une bonne nouvelle qui s'ajoutait au plaisir d'être avec mon hôte maltais. Ne sachant

pas quelle était sa situation depuis son départ du Pirée, j'imaginai que par prudence Shelly avait voulu éviter les téléscripteurs du Biélorussia. La suite montrera qu'elle avait anticipé et était plus fine mouche que je l'avais pensé. Ma cupidité s'en accrue et la tentation d'escroquer la photographie devint une résolution. Au diable! la morale bourgeoise de la famille. J'allais leur faire la nique et montrer que le vilain canard avec son diplôme de pacotille pouvait décrocher le pompon de Mickey. Cet argent devait rester en totalité entre mes mains, c'était dit. Après tout, n'était-elle pas touchée par la grâce de la beauté? Et moi par le doigt punitif de l'homme ordinaire? Elle l'avait déjà son capital. Conserver cet argent à mon profit ne faisait que rééquilibrer une injustice. Son télégramme m'accordait du temps, à moi d'en faire bon usage.

Quittant La Valette, le Biélo vira à l'ouest vent debout au crépuscule rougeoyant de cette fin d'été. Je ne pensais déjà plus à la croisière en cours l'esprit trop accaparé par l'obsession de l'argent qui remplissait mon coffre. A Syracuse je n'étais descendu à terre que le temps de prendre un café hors de l'enceinte de port. Cette escale était la plus brève de la croisière, le programme se limitait au Parc Archéologique de Néapolis, aux Latomies, vieilles carrières célèbres pour avoir emprisonné des milliers d'athéniens et un tour de ville au pas de course. J'étais dans la crainte et l'enthousiasme à la fois. Crainte de me faire pincer au débarquement à Marseille ; crainte que ce soit trop malhonnête pour être beau et enthousiaste grâce aux possibilités que m'offrait ce pactole avec, en sus, dans un coin de ma boîte crânienne que j'allais faire de l'ombre à la tribu. Un bouleversement de la hiérarchie familiale. Mon statut social à la hausse allait faire des jaloux et grincer des dents. Mais l'affaire n'était pas faite et je décidais de m'imposer le silence jusqu'à son accomplissement. Après le dîner je m'installai aussi confortablement que possible à la pointe de l'étrave face au château. Un soleil d'horizon orangeait les vitres de la dunette effaçant l'équipe de quart. Kaddour s'occupait avec talent et bonne humeur de distraire les clients au salon une dernière fois. La soirée du lendemain était spécial-bagages et petites conversations avec promesses de courriers aux nouveaux amis et invitations à venir qui ne viendraient jamais. Un classique des rencontres de hasard que l'on imagine toujours exceptionnelles. L'enthousiasme meurt avec la distance. Dans l'encoignure d'acier qui me protégeait du vent je remis en route pour des prunes le ressassement qui devait m'assurer la pleine propriété du magot. Comment faire et par quel moyen? Une noria d'hypothèses avancées et aussitôt annulées par les faits et le bon sens m'amena jusqu'à minuit. La fraîcheur me chassa de la plage avant et je regagnai ma cabine après un crochet par le salon déjà vide. Les cursives

étaient silencieuses. Ni Angie ni Kaddour ne paraissaient avoir eu vent du sac de dollars monté à bord par Shelly. Après son départ au Pirée aucune allusion à sa compromission avec Malchek Zarovich n'était venue troubler les parolotes de nos repas. L'arrestation du polonais se résumait à un trafic quelconque ; il s'était fait pincé, c'était le prix du risque. Angie regrettait le bel homme, Kaddour le panache de l'aventurier. Quant-à Shelly elle ne manquait pas vraiment, elle avait à peine fait plus d'une rotation avec nous et passé son temps libre en compagnie du beau marin. La fin de la saison était trop proche et nous pensions plus à l'après qu'au présent. Une chaise vide à notre table. Il n'y avait plus de photographe à bord et cela ne posait aucun problème ; les photos souvenirs étaient faites et les porte-monnaie étaient vides. A son allure pépère notre *barcasse* traversa la méditerranée occidentale comme l'indiquaient les cartes russes, laissant Carthage sur bâbord et Malte à tribord ; la grande histoire des siècles. Entourée d'une nuée de touristes la fac-similée de la Santa-Maria de Christophe Colomb nous attendait déjà à Barcelone. Comment un petit moussaillon génois de dix ans (supposé) avait pu avoir l'ambition de devenir le Marco Polo des océans et de les affronter avec une telle coquille de noix? Cinq siècles la séparait du Biélorussia qui malgré des stabilisateurs latéraux dansait au moindre froissement de la mer.

Inutile de dire qu'un "café con leche" sur la Plaça Real à mi-hauteur des Ramblas ne fut d'aucun secours pour m'extraire de ma préoccupation du moment. Cette promenade tant prisée de touristes était à la fin des années 80 ce que l'Espagne avait de plus bruyant et de plus vulgaire. Trainaient-là toutes sortes de marginaux venus des quatre coins de l'Europe ; punks crasseux, tatoués épingles à nourrice aux oreilles et mendiants de surcroît. J'avais plus envi de leurs botter les fesses que de leurs donner une pièce de monnaie. Mon éducation stricte, catholique et provinciale qui n'induisait ni honnêteté ni compassion comme beaucoup semblent le croire, avait développé chez moi une réelle aversion pour ce type d'individu. "Des zozos malfaisants" disait Maman allergique à tout ce qui de près ou de loin s'apparentait à la saleté et au désordre. Ce quartier était le cul de sac d'une ville riche de mille trésors d'architectures, de musées et d'une histoire deux fois millénaires. Café bu, je refluai vers le Paséo Colomb et entrai au Musée de la Marine pour la cinquième fois bien instruit des audaces des flottes Espagnoles. Je restai là une heure dans la fraîcheur et le silence à déambuler entre galions, galères et goélettes, instruments de navigation et ex-voto d'un temps heureusement révolu pendant que mes clients visitaient Le Village Espagnol, La Fondation Miro, le Musée Picasso, la Sagrada Familiala complété par un arrêt devant

quelques célèbres façades d'Antoni Gaudi. C'était une des après-midi les plus fatigantes pour les croisiéristes. Cinq heures en moyenne, elle épuisait les plus âgés qui parfois en Juillet et Août, bouteille d'eau indispensable, devaient renoncer. Les guides les mettaient dans un taxi direction le bateau pour un sas de récupération dans leur cabine climatisée. En fin de visite, les bus lâchaient les résistants de l'épreuve en haut des Ramblas Place de la Catalunya. Ils flânaient le temps de faire leurs ultimes achats souvenirs avec quelques détours par les rues adjacentes mais toujours sous la surveillance des guides attentifs aux pickpockets qui rôdaient par là.

Le Biélorussia accosta comme d'habitude à Cap Janet à Marseille. Un grutier avança la passerelle, le débarquement se faisait à niveau. La police du port monta à bord pour vérifier les passeports que je distribuais ensuite allant de cabine en cabine avec Kaddour pour un au revoir de politesse. Ce débarquement-là avait ceci de particulier que le tic-tac de mon cœur m'annonçait une montée d'adrénaline loin de la sérénité habituelle. Je n'avais pas évalué la somme que j'allais descendre à terre mais elle était considérable. Les douaniers et les taxis attendaient déjà les touristes dans l'immense hangar à deux niveaux, Hall 24, désaffectés depuis des lustres mais empestant encore les *gras* exotiques qu'on avait entreposé entre ses murs pendant des décennies. Rangé près du véhicule des douanes, le fourgon de Mario, le shipchandler de CMSC, était là également ; dépanneur de dernière minute de Croisitours il était plus qu'un collègue. Il savait parler aussi bien aux douaniers qu'aux dockers, des têtes de pioche. Quelques membres de l'équipage suivirent les touristes mais les douaniers indulgents pour cette ultime rotation se contentèrent d'un haussement de menton comme un assentiment. Aucune chance que cela ne fasse s'effondrer le prix du caviar. Je n'avais pas beaucoup de paperasse : trois classeurs, un carton de talons des billets d'excursions, des notes de frais, des brochures et divers articles de papèteries. Le gros de mes bagages était dans les cantines dont j'avais sécurisé les cadenas. J'avais placé les enveloppes de ma recette officielle parmi les papiers courants bien en évidence au-dessus du matériel, au cas ou, et les dollars de Malchek dans le fond des cantines recouvert une feuille de papier Kraft sous le matériel d'animation, films et livres de la bibliothèque. Les années précédentes les douaniers avaient ouvert mes cantines une fois sans vraiment regarder ce qu'elles contenaient. Cependant je n'étais pas à l'abri d'un gabelou zélé, jeune recrue, sobre comme un chameau et refusant tout cadeau entre *amis*. Quant-aux "Nicolas" je les mettais toujours dans les poches de mon pantalon comme de simples pièces de monnaie. Micha avait décidé de quitter l'Union Soviétique l'été suivant. "La famille sera du

voyage, j'aurais les tampons", m'avait-il dit facétieux. Dans la matinée Kaddour et moi avons concentré tout le matériel dans le hall d'accueil et avant d'empoigner les cantines, je déposai au-dessus ce qui me restait des cartons de vodka et de champagne destinés aux "accommodements entre collègues". Sergeï n'avait pas été oublié. En trois allers-retours tout était sur le quai et discrètement Mario fit passer les alcools dans le véhicule des douanes. A midi tapante on chargea notre matériel dans le fourgon du shipchandler, direction la Sernam de Saint-Charles, c'était plus pratique que le taxi.

Je réceptionnai les cantines deux jours plus tard à la Gare de Lyon et n'eus aucune difficulté à transférer les dollars dans une valise pour finaliser ce qui était plus qu'un emprunt et moins qu'un larcin. Je priai le taxi de faire une halte rue Threillard avant de se rendre à Croisitours. Avec l'énergie jubilatoire d'un champion fier de sa victoire j'escaladai les six étages pour mettre mon forfait monétaire en lieu sûr. Moment de grande euphorie difficile à maîtriser. Ma pensée galopait dans tous les sens. Quelle extraordinaire voyante tante Mireille! J'avais hâte de lui faire part de ma nouvelle situation et, dans le même élan, j'encensais le cancre de la famille sans métier honorable d'avoir gravis quelques barreaux de l'échelle sociale via un magot escroqué. Même si tout était à faire, le matériau était là. Je fis le trajet de la rue Threillard à l'agence dans un tel état de fébrilité jouissive que le taxi et les gars du dépôt de Croisitours me crurent un peu zinzin. C'était l'ivresse du bonheur de n'avoir plus à se soucier des lendemains. Peut-être, y avait-il un peu d'arrogance et de mépris pour le commun des mortels dans cette euphorie. J'étais le singe, le malin qui croque les marrons tirés du feu. C'est un choc de recevoir un tel cadeau de la Providence. Ma déraison alla jusqu'à me faire envisager d'additionner à ces dollars de contrebandes les "Nicolas" de Micha, le crédule moujik qui faisait reposer sur moi l'avenir de sa famille. Cantines déposées je retournai à ma soupente comme un Harpagon prit d'une douce folie pour sa cassette. Inquiet d'avoir une telle somme d'argent au milieu de tous les pauvres de l'étage, prudent et indécis, je louai dans la journée un coffre à la Société Générale dans l'attente de lui trouver l'usage qui devait faire de moi un rentier. L'automne et puis l'hiver s'annonçaient comme un printemps éternel.

Tante Mireille mise dans la confiance de mon hold-up à l'esbroufe m'accorda son pardon. Grande voyoute elle-même, cette entorse à la bonne conduite la réjouissait secrètement. "Un sacré coup!" dit-elle pour toute sentence. Et on s'offrit la meilleure table du quartier en dissertant sur

les projets et les joies que permettait l'argent. Elle me conseilla, comme j'en avais l'intention, de ne rien dire à la tribu dans l'immédiat le temps de recenser les opportunités qu'elle se proposait de dénicher. "Des rapiats"! conclut-elle parlant de mes parents et de ma fratrie. Il est vrai que le clan familial, excepté mon père, avait une piètre opinion de "la cartomancienne négrifiée". Très vite je me trouvais dans l'embarras avec ce fardeau d'être riche sans savoir exploiter cette richesse. En mettant les dollars au coffre de la *Gégène*, aidé par tante Mireille, j'en avais évalué le montant, il était moins considérable que je l'avais envisagé. Seuls dans la salle des coffres, une pièce sinistre qui faisait plus penser à un columbarium qu'à la caverne d'Ali Baba, nous avons pris le temps de compter les coupures du magot. Tâche fastidieuse malgré les petits dés de caoutchouc exigés par tante Mireille pour faciliter le comptage : seize mille billets de vingt et neuf mille de cinquante. "C'est de l'argent..." dit ma parente fatiguée par l'épreuve et un peu déçu par la somme qu'elle traduit approximativement en francs : sept millions. "Attend le printemps, le dollar va grimper" affirma-t-elle comme une experte en transactions financières. Le dollar ce jour-là était à 7,98. Revenus en surface on s'enferma dans un café à l'abri du vent glacial qui soufflait dans les rues. Que faire de sept millions de francs qui doivent assurer soixante ans de vie confortable? Telle était la question. Elle resta quelques mois sans réponse car une proposition séduisante de GranTours arriva à point pour la laisser en suspend : trois séjours en tourisme intégré au Sénégal. En clair, je restais sur place entre deux arrivages de *coyotes* et ils logeaient en case avec couchage et tambouille du cru. De l'authentique pour aventuriers en toc. Malgré l'aisance de la clientèle de GranTours (les ex-révolutionnaires soixante-huitards ayant changé le monde), la demande voulait de la proximité, de la solidarité, du partage avec l'autochtone. Les brochures de l'agence laïssaient à pleines colonnes sur les nécessités de l'altruisme et l'altérité. Moins photographe et plus discoureur la clientèle voulaient transpirer, manger avec les doigts, vivre la vie simple et frugale des pauvres... ; ceux d'ailleurs. C'était le must touristique du moment. La compassion du civilisé s'improvisant citoyen du monde avec la fraternité en passeport. Toujours en petit comité mais loin des palaces et des chambres climatisées. A la dure pour deux fois plus cher. Je pris. Je connaissais du continent Noir que des anecdotes, pas toujours flatteuses, rapportées par tante Mireille qui s'enthousiasma à l'idée que j'allais revoir *son* pays.

Rude séjour au Sénégal, température fraîche, inattendue, et ciel couvert ; belle architecture de terre et beaucoup de secousses sur les pistes défoncées et saignantes de latérite. Cependant bon contact avec les populations, le bonheur des *coyotes* ; voir piler le mil et tirer l'eau saumâtre

d'un puits semblaient être l'objectif de leur séjour. Pour quelques grognons les bat-flancs étaient un peu dur et la nourriture cantinière. Ce n'était pas faux ; ils avaient payé pour. Autre désagrément un incident après l'achat d'une chemise en fausse soie de Chine sur le bac traversant le fleuve gambien ; le litige ne tenait pas au prix dérisoire de la chemise mais aux fesses convoitées d'une belle africaine dont le *proprio* en titre, bien bâti, distribua quelques gnons. Je résume : à l'annonce d'un car de touristes quelques putes, fausses marchandes de chemises chatoyantes, montaient à bord. Traversée de l'estuaire quarante minutes...; et elles avaient de la très belle marchandise. La Gambie, ce morceau de terre qui ne doit qu'à son fleuve et s'avance comme un poignard dans le Sénégal, était alors un modèle de pays de contrebandiers et de maquereaux boxeurs. Trois fois je passai le bac, trois fois il y eut des embrouilles avec l'autochtone pas du tout impressionné par le verbiage des *Blancs*. De plus, la période n'était pas à l'entente cordiale entre les sénégalais et les gambiens. Aussi lorsque Croisitours m'annonça, suite aux événements en URSS et au bouzingo de l'éclatement de l'Empire des Camarades, que la saison 89 se ferait à partir de Venise sur le M/S Chostakovitch, sister-ship du Biélorussia, j'acceptai sans rechigner mais comme un dernier tour de piste dans "le monde des petites gens", expression vacharde de mon bourgeois de père. Je ne connaissais pas Venise et la plupart des escales de cette rotation. Nous avions Dubrovnik, Héraklion, Kusadasi et Tunis comme nouveautés. Je n'envisageais pas une seconde que ce chambard à l'Est allait produire la seconde ramure du destin prédit par tante Mireille : les "Nicolas" de Michaël Gorovine. Certes, je lisais la presse, j'écoutais la radio et les rumeurs du monde arrivaient jusqu'à moi. Mais j'étais indifférent par ignorance et égoïsme assumé aux conséquences de cette agitation. L'URSS était une sorte d'immense ailleurs dont j'ébréçais un tout petit morceau, toujours le même, pendant l'été. Je savais que derrière le *Rideau* la fermentation remettait beaucoup de certitudes en accusation mais je m'en souciais comme d'une guigne. Le grand corps était malade mais je n'en voyais qu'un orteil. De là à imaginer que ma petite histoire d'escroc qui ressemblait à du bricolage allaient rencontrer la grande Histoire, jamais. On changeait de bateau, d'escales, pourquoi pas? Le Chostakovitch était un jumeau du Biélo, je n'y serais pas en terre inconnue. Tante Mireille se réjouissait à l'avance d'embarquer un jour à Venise, elle prévoyait déjà un séjour sur place d'une semaine et citait quelques personnages illustres dans les arts italiens avec l'émotion d'une groupie. Repoussant à plus tard une gestion productive de mes millions, nous avons arpenté les librairies pour que je ne sois pas sans bagages culturels en débarquant aux nouvelles

escales. Quelques lectures en commun dans son salon nous apprirent l'essentiel de ces cités au riche passé tumultueux.

J'étais fin près lorsque des inattendues arrivèrent ce printemps-là. Malcheck Zovich n'avait rien à voir avec le noble Corto Maltese dont j'avais suivi les aventures sur tous les océans du globe. Mon jugement sur l'individu avait eu quelques faiblesses. Ma fascination pour le charisme de l'homme, peut-être? Le polonais était un trafiquant, certes, mais surtout un amant peu courtois. Il avait craché le morceau d'une honteuse manière en compromettant Shelly pour essayer d'enfumer la justice russe et éviter un long séjour dans les prisons de l'Empire voire la déportation sibérienne ruineuse de santé. Un montage sidérant qui tenait la belle photographie à disposition de la justice britannique. C'est-à-dire sous surveillance pour une durée inconnue avec interdiction de quitter Londres. Dans ces conditions comment lui faire parvenir une importante somme d'argent sans aggraver son cas? Pas coup de fil, pas un télégramme n'arriva à Croisitours. Cette information annihila définitivement mes scrupules (branlants) et je me considérais comme libre de tout engagement. Fini les tergiversations qu'un reliquat de morale nourrissait sans cesse pour me faire hésiter sur la conduite à tenir. Qui n'a pas sa ligne d'ombre? De même, il n'y a pas obligation dans un récit de cette nature de tout raconter. Les saute-moutons ne sont pas d'habiles stratagèmes pour faire avancer le schmilblick mais un choix afin de laisser dans l'opacité un pan de l'histoire qui interroge le lecteur toujours prêt à gratter l'intime de l'auteur pour découvrir ses motivations les plus secrètes. Reconnaissons ensemble que je ne suis pas policier et que dans l'Empire des contraintes et des tartuffes il n'était pas aisé de mener une enquête à distance, géographique et culturelle. Aussi je ne vous direz pas comment j'ai roulé Shelly à la sortie de ses démêlées avec la justice ni à quel âge est décédée tante Mireille, sachez seulement qu'elle a prolongé sa vie au-delà du raisonnable sans que ce soit pour elle un handicap sérieux. Quant-au Chostakovitch il n'arriva pas jusqu'à Venise car la Morflot expédia son armada dans la Baltique suite à un différent avec l'Ukraine et les turbulences que l'on connaît. Exit l'URSS et l'Empire des Camarades. Croisitours connue ses premières difficultés financières mettant fin à ma carrière de directeur vacancier. L'agence mua en prestataire de services pour Centre de Vacances où Kaddour trouva une embauche. Par ailleurs, avec une petite équipe, il officiait, en morte saison, dans un drôle de business ; il appelait ça "pourrir un café". Lorsqu'un Arabe, la plupart du temps un compatriote, un marocain, voulait acheter un bistrot en limite d'une zone, lui et ses potes se rendaient régulièrement dans ce café. Leur présence attirait d'autres arabes et la clientèle

européenne en six mois allait voir ailleurs. Personne ne parlait à l'époque du vivre-ensemble, ce mot valise que chacun tire à hue et à dia. L'entre-soi et l'instinct grégaire des hommes sont des données anthropologiques. Les types étaient là trois à quatre fois par semaine pour tenir la *permanence*. D'autant qu'ils occupaient et sonorisaient l'espace pour une tasse de café ou une *gazouz* menthe. Résultat, chute du chiffre d'affaires. Un an et le nouvel acquéreur ramassait la mise. Le remplacement ethnique d'une population par une autre s'opérait à Ménilmontant et Belleville depuis un siècle. C'est le tic-tac du monde. Plus tard je suis allé à Venise, une fois. Là aussi les hordes de vacanciers aux cheveux blancs remplacent les vénitiens.

Réflexions faites, il était temps que ça s'arrête, je commençais à avoir un sentiment d'inutilité car voyager c'est ne rien faire et c'est pour ça que les gens voyagent. Libéré de cet engagement je décidai de franchir une nouvelle étape, c'est-à-dire de passer de dépositaire d'un double magot à propriétaire desdits magots pour le meilleur et pour le pire. Prudent j'entrais dans la *clandestinité*. Les gens naissent avec une chance insolente ou une malchance affligeante, je crois qu'à fréquenter aussi longtemps tante Mireille elle avait infusé en moi un peu de cet esprit qui transforme une vie de banalités en joyeuse féerie. Quant à Shelly sa beauté lui a suffi pour construire une vie confortable. Peut-être qu'un jour devenue célèbre et en âge de faire écrire ses mémoires elle vous en dira davantage. Par contre j'ai la contrariété, un soupçon de repentance, de ne pas savoir le sort que les bouleversements de l'Empire ont réservé à Micha, à sa femme et à ses enfants. Malchek Zorvich ne m'a pas tué, c'est déjà ça.

Que faire de mon pactole sinon l'investir en attendant le coup de fil ou la sonnerie de l'entrée m'annonçant l'arrivée de mes malchanceux collègues. Je n'étais pas impatient de les voir mais voilà trente ans que j'attends, amusé par ce sort échu d'une aubaine et d'une remise en ordre de l'Histoire. Probablement que s'ils ont échappé au désastre et vivent encore ils seraient surpris de l'accroissement de leur pécule. Même un partage à trois les comblerait. A moins qu'ils ne soient devenus après la chute de l'Empire des oligarques régnants sur des fortunes gazières ou immobilières comme la débâcle communiste en a produites. Faire fructifier un jackpot n'est pas chose facile. Les gens disent, millionnaire! millionnaire! sans imaginer les efforts que ça demande et les tracas que ça occasionne. Souvenez-vous du savetier de notre illustre fabuliste, il ne dormait plus le pauvre homme! Il en perdit le chant et la gaité, si bien qu'il rendit au financier ces écus. J'ai connu ce tourment pendant des mois jusqu'à la peur de mourir avant de jouir un seul jour de ma bonne fortune. Et motus

bouche cousue! J'étais tenu par la discrétion la plus absolue. C'est une souffrance. Le délit de blanchiment d'argent me guettait. Après mon tour de passe-passe réussit il était inenvisageable que je ne transforme pas l'essai ; petit escroc devait devenir grand. Une fois franchit la porte de la respectabilité, l'argent n'ayant pas d'odeur, comme la vox populi le claironne, il faut affronter les margoulins et avoir en permanence le cortex en ébullition. Se faire ravir le magot par un malfrat de la finance promettant des rendements dignes d'un puits de pétrole au Qatar reste l'écueil majeur. Certes on est à l'abri de la faim avec un toit sur la tête mais sans expérience comment trouver la solution adéquate et se mettre à distance des beaux parleurs? Le cheminement est plus piègeur que l'escargot du jeu de l'oie. J'ai parfois regretté la station de Saint-Martin et les confortables appâts de Martine, les polards de quatre sous et les BD blanc et noir sur papier gris. Il m'a fallu quelques mois pour avoir la clé-de-la-porte-de-la-maison-du-lotissement opportun à l'hébergement de mon capital.

Trentenaire, célibataire, je me retrouvais donc à l'automne 1989 avec un coquet viatique de cinquante huit "Nicolas" or, sept millions de francs et deux soupentes. C'était un bon début. Pourtant ce ne fut pas facile. L'argent est un drôle de produit et malgré les conseils avisés de tante Mireille j'avais la hantise du bien mal acquis... car fortune n'était pas faite malgré ce confortable matelas. La vie des apprentis fortunés sans tradition familiale se heurte à un nombre d'obstacles considérables et des pièges sans fond, dans lesquels ils peuvent à tous instants verser, jalonent leur route. Notre tribu avait de la tradition mais celle de l'humble catholique qui, même vivant dans l'aisance, imaginait Lucifer transmué en billet de banque ; le Mal fait papier. La culture de l'argent est plus qu'une culture, c'est aussi un métier. Par quel bout du champ commencer à semer? Seul le premier million est difficile à obtenir, dit-on. Le premier coup de manivelle pour amorcer la pompe, ensuite ça tourne tout seul. Et moi, jadis débrouillard comme pas deux, je n'avais même pas eu cet effort à fournir, j'étais l'usurpateur, j'avais eu des bras secourables à la manœuvre. L'enfant de cœur de jadis qui priait pour les pauvres, frappait dans un ballon et réparait les *petits cubes* des copains était toujours là, encrassé, fragilisé par une vie sans effort. L'argent que je n'osais pas encore toucher accentuait d'autant ma solitude que j'étais taiseux sur le sujet, le trésor toujours au coffre. Je brûlais d'en parler à la terre entière mais attention au fisc disait tante Mireille. Pourtant lorsque je demandai à la banque de convertir mes dollars en francs et de m'ouvrir un compte, elle s'empressa de me faire remplir un formulaire... ; et de me laisser lanterner quelques heures. Le

contenu du coffre, m'expliqua le préposé, est un dépôt anonyme et le faire passer sur un compte courant demandait un changement de statut. Comptable j'étais, et le cheminement ne m'échappa pas. Cependant, percevant que j'étais un novice inquiet, bien que "sur-mon-trente-et-un", pour paraître être l'homme de la situation, le banquier me dit avec amabilité : "Rassurez-vous, nous savons faire". L'homme avait un grade élevé dans la boutique et c'est à l'étage, qu'à ma demande, il m'a donné un complément d'information sur le processus qu'il qualifia de "tour de manège". L'expression semblait courante dans profession. Le dollar était au plus haut et il en profita pour ponctionner mon capital car l'opération était assez complexe à ce qu'il affirma avec des airs de conspirateur. Du dollar anonyme en aussi grande quantité ça n'interrogea pas la Société Générale, ça la réjouie. Sa mission consistait à leur trouver une source honorable et personne ne me communiqua les détails de ce voyage des écritures pour légaliser en bons francs mon magot. Cela prit deux jours à petit trot pour aller de Paris au Luxembourg et revenir. Avec un humour rare chez les banquiers, en me remettant un chéquier, l'homme me dit : "Vous êtes clean". Remarquable finesse d'esprit pour un blanchiment.

Quant-aux *Louis* de l'ami Micha, vu les désordres de l'Empire, la faillite de Croisitours et son numéro de téléphone aux abonnés absents plus un estimable délai de carence, j'entrepris de les fondre dans ma cagnotte personnelle. Je passai chez un numismate rue Saint-honoré, expert en la matière, qui les scruta à la loupe de sa lorgnette pour valider leurs authenticités. L'homme n'était pas questionneur pour un kopeck et la provenance de ces "Nicolas", discrétion du métier, lui importait peu. Je les lui laissais contre un chèque à multiple zéros. En jargon bancaire on appelle ça "réaliser ses avoirs". Mais réalisation faite, mon compte même bien garnit n'était pas en mesure de me donner la clé d'une brillante et heureuse vie. Toujours très pertinente et un brin philosophe tante Mireille me mit en garde : " L'argent et le temps ne s'écoulent pas à la même vitesse". Sage remarque en parfait accord avec ma nature économe. Pourquoi acheter des vêtements de prix, pourquoi prendre un logement plus spacieux et que faire d'une voiture à Paris? Wait and see. Mais attendre quoi? Un mot sous ma porte précipita les événements. "Madame Gandot décédée la nuit dernière". Triste nouvelle, heureux événement. Décidément les dieux, petits et grands, m'avaient à la bonne. Je suis rentré par obligation dans le grand bain des copropriétaires que j'avais négligé jusque là pour apprendre que mes soupentes avaient déjà preneur. Et pas qu'un! Les spéculateurs bavotaient d'impatience. Mon indifférence et mes absences avaient ignoré les bouleversements du voisinage. Un vieux

schtroumpf avec barbichette rompu aux arnaques de la copropriété me conseilla de ne rien céder en l'état ; quelques travaux en cours côté chic de l'immeuble et le percement d'un mur allaient nous donner accès à l'ascenseur un étage plus bas. "Plus-value" me dit le monsieur qui avait déjà fait transformer deux soupentes en appartements. La modestie de notre immeuble nous évitait la présence d'un concierge qui, aux dires du vieux monsieur, n'était que des charges supplémentaires pour de petits services. Je retrouvais aussitôt mon esprit de jeunesse ; la main à la pâte. La location de quelques outils suffit à mon ardeur d'artisan d'occasion. Je me mis au travail dans l'enthousiasme. Voilà bien longtemps que je n'avais pas *fait*. J'étais un manuel égaré dans le monde des chiffres pour éviter à une dynastie d'apothicaires de connaître l'opprobre du prolétariat. Deux mois d'huile de coude et je proposai au marché un deux pièces impeccable, rare et cher ; douche, WC, téléphone... à deux pas de l'église Saint-Augustin où l'ex-président Valéry-Giscard d'Estain venait quelques fois se montrer à la Grand-messe du dimanche. Entre les mendiants qui espéraient une pièce et les gauchistes qui voulaient lui refiler un tract dont il n'avait que faire, le bonhomme il fuyait comme un chevreuil devant une meute.

Je suis revenu trainer dans ma province, jouant le modeste salarié auprès des miens et raconter la vie parisienne et le monde, la mer, les ports pour faire naître un peu de curiosité dans la tribu, mais non. Ce monde ne les intéressait pas. Je restais le déviant professionnel et, crime impardonnable, ne croyant ni en Dieu ni au Diable. "Cocos cocus..." dit mon aîné très inspiré par les événements qui bouleversaient l'est de l'Europe ; et il fit lien, sans l'ombre d'un doute, avec le sida, nouveau fléau punitif envoyé aux dépravés et relève satanique du bolchevisme agonisant. Les retrouvailles familiales ne furent pas le moment de bonheur que j'espérais. Peut-on imaginer dialogue plus difficile dans ces conditions? Un peu déstabilisé par ma nouvelle situation, ne jouissant pas encore de mon magot, magot tout relatif bien sûr, et la déception d'être mal accueilli parmi les miens, je poussai une pointe jusqu'à Saint-Martin. Pourquoi? Un zest de mélancolie d'être un projet de riche, muet, et un fils indigne? Retourner sur les lieux du crime, là où tout avait commencé? Revoir le moutonnement infini des buissons rabougris pour oublier l'indifférence familiale? Et voilà que je tombe sur Philémon le maçon en train de clouer un écriteau devant la station salement vandalisée ; plus de vitres, plus de portes et hideusement graffitée. Même le local arrière, lieu de ma communion charnelle avec Martine avait subi les attaques des barbares du coin. "Tu reviens pour acheter?" m'a-t-il dit pas rancunier. J'ai fait la sourde oreille et nous avons, comme deux compères en partie de pêche, parlé de

la pluie et du beau temps, de Martine et de l'argent qu'il avait perdu dans cette affaire et de la situation des terres alentour.

C'est en ville que j'appris de quoi il retournait. Le cadet de notre fratrie, brillant avocat et sensible, financièrement s'entend, au projet que j'avais en tête, me donna quelques conseils et s'investit personnellement quand je lui dévoilais le montant de mon compte en banque. "Comment est-ce possible?" s'exclama-t-il sidéré. Jouant Monsieur Mystère je gardais le secret de ma promotion. Un homme de robe ça impression toujours les péquenots. Il fit campagne. Le maire d'abord, puis les propriétaires des terrains. Il parlait bien, avait de bons arguments, tout le monde devait y trouver son compte. Il boucla la mission en six mois. J'ai acheté les neufs hectares de cailloux, les dernières bisbilles s'étant apaisées avec quelques promesses contre un changement du POS. Au début était le verbe, c'est une certitude. Les promoteurs, la banque et les architectes entrèrent dans la danse. Mais ce ne fut pas sans mal et mes premiers pas dans l'immobilier ressemblèrent ceux d'un cul-de-jatte. Novice j'acceptais de rencontrer un certain Planchard. L'homme avait de l'envergure, petit postier dans sa jeunesse, il avait lâché les PTT pour se lancer dans la vente de terrains incultivables et infestés de moustiques et promotionner en fin de parcours la Grande-Motte. S'en suivit une ascension glorieuse et un déploiement dans l'espace du bonhomme, de la Corse au Québec. Comment résister devant une telle carte de visite. Il m'apparaissait être un modèle du petit devenu grand, le parangon des entrepreneurs audacieux. Nous étions dans la séquence Tapis ; un touche à tout, charismatique et grande gueule intronisée Ministre de la République par la volonté du Prince. L'avenir appartenait aux sans scrupule, aux bateleurs de foire, aux tricheurs. Un accord de principe devait me mettre le pied à l'étrier mais il en profita pour me faire tomber du cheval. Le gremlin tenta de capter mon argent contre un tas de sable et une palette de parpaings. Mon avocat de frère ne lâcha pas l'affaire et la vie, bonne fille, me remit en selle. Dès lors je n'accordai plus ma confiance à qui que ce soit. Le cadet changea de robe et d'attaché-case et garda le même discours pour la gérance d'ImmoPlus : neuf hectares à viabiliser et à bâtir. La commune, le département, la région entrèrent dans l'affaire contre une Maison de retraite et une salle polyvalente "Maffre Baugé", un héros du cru, grand défenseur de la viticulture. Lent démarrage mais opération réussie.

Un premier projet de cent quatre logements ça laisse un peu de marge. Dans ces cas-là, la marge produit de la marge et le manège s'est mis à tourner. Ce n'est pas sans nuits blanches que les affaires se sont faites,

les filous et les faiseurs sont légion sur la route et parfois j'ai laissé quelques plumes dans ces combats de coq du marché de l'immobilier. J'ai rencontré là une foule de voyous et, petitement minoritaire, je suis devenu voyou moi-même. Je ne l'ai dit à personne, on ne trahis pas sa corporation ; ça manque d'élégance. Et puis pourquoi se faire des ennemis? Il est préférable d'être en harmonie avec les collègues et le marché. Par la suite ma connaissance de la langue russe ne m'a pas été inutile. Les plus-values ont été si importantes qu'elles m'ont permis qu'accéder aux Vip-spaces des millionnaires en euros une décennie plus tard lorsque la ville devenue agglomération est venu battre les flancs de Saint-Martin, prochainement quartier périphérique pour une population CSP plus. J'ai eu des déceptions dans ce carré des fortunés, j'y ai croisé autant de cruches qu'au bas de l'échelle sociale ; des parvenus aussi bruyants qu'endiamantés mais parfois des types d'exception et de grand talent. Avec le temps on s'habitue et puis la promiscuité n'y est jamais durable. On ne croise qu'une fois ceux qu'on ne veut plus croiser. Un coup d'aile d'avion les éloigne et mon avocat, garde du corps multifonctions, toujours en service me protège de toute familiarité envahissante.

Oubliant mes blessures de jeunesse j'ai enterré la hache du ressentiment contre ma famille et me suis posé avec le temps en Directeur Général du patrimoine de la tribu, laissant au cadet défroqué la gestion du courant. Le dépit du mal aimé empoisonne l'air qu'il respire, m'avait-dit tante Mireille devenue sage et satisfaite de m'avoir accompagné jusqu'aux portes de la réussite financière. Profiter longtemps d'un bien mal acquit est d'une grande satisfaction, aussi j'ai décidé en souvenir de ses conseils avisés de lui rendre hommage et d'être un riche heureux dans la durée, c'est-à-dire avec une santé à faire un centenaire. Mon père, dans mon jeune âge, m'avait mis sur la voie : "Si je sens le tabac, plus un centime!". Il en connaissait les dégâts. J'avais treize ans. Six mois les poches vides ; j'ai été vacciné pour la vie. Ce premier danger éliminé, il m'évita le cannabis à l'âge où fumer un joins entre copains délivrait un brevet d'émancipation parentale. Pour bien me faire comprendre l'adolescent que je devais être, et pour m'effrayer un peu, il avait précisé : un tatouage, j'efface à la pierre ponce, un piercing, je coupe au sécateur. Tout signe de marginalité m'était interdit sous peine de sanction immédiate. Ce n'est pas une mauvaise méthode pour produire un passe-muraille doublé d'un caméléon. Cette éducation a servi mes ambitions professionnelles. Plus tard la vague anti-mal bouffe et l'écologie montante achevèrent, appuyé sur mon compte en banque, de me construire une niche à principes toute personnelle dont j'ai enseigné les rudiments à ma famille nucléaire : nourriture de choix,

procréation limitée, sport/santé ; jamais de compétition, exceptée pour la pétanque. On entraîne le corps on ne le force pas, et j'ai pris pour devise : jouir en silence sans déranger autrui. Autrefois je lisais dans les magazines de tante Mireille les escapades du Tout-Paris, à Venise à Marrakech, à Saint-Barth à Saint-Tropez aujourd'hui je les relis pour savoir où ne pas aller. Ces gens sont parfois monomaniaques et ne savent vivre qu'en comptant leurs écus dont l'éblouissement trouble leur vue et parfois leur cervelle. Un pourcent de l'ISF en plus vaut crise de tâtichardie. Dîner parmi eux génère beaucoup d'ennui. Un jour que je m'empiffrais en suisse dans un coin de la cuisine peu de temps après mon arrivée à Paris, Mireille me surprit dans cette situation embarrassante : "Tu sais à quoi on reconnaît les goulus?" Je réfrénaï ma gloutonnerie et restai sans réponse. "Ils ne laissent aucun espace entre leur palais et leur langue. A la moindre déglutition, ils enfournent de quoi remplir l'espace libéré." J'ai étendu l'idée au monde des affaires et j'ai pu apprécier maintes reprises ce transfert avec amusement. Beaucoup de riches côtoyés appartiennent à cette espèce. Ils ne laissent aucun instant de repos à leur argent. A chaque trou d'air favorable à la finance, ils se précipitent... Il devrait être interdit de jouir d'une fortune avant quarante ans, cela produit des cons, des ingrats et des expatriés ; j'ai verrouillée cette porte pour ma descendance et la tribu, ils gèrent en attendant d'avoir cet âge de raison.

Devant ma bonne fortune à la mer c'est sur l'eau que je passe le plus clair de mon temps, le dialogue avec les dauphins est plus apaisant qu'avec les hommes. J'ai une goélette à la ancienne de 57 pieds toute de bois vernis rénovée pour permettre un équipage efficace et réduit. Les nouvelles technologies nous ayant apporté le don d'ubiquité il m'est possible d'être ici et ailleurs et partout dans le monde. En mer et dans les ports je ne croise que des inconnus, chacun garde secrètes les origines de sa fortune et les privilèges qu'offre cette condition. L'inverse serait inconvenant. Nos bavardages de marins tournent autour de la météo, des taxes d'anneaux, des chantiers de réparation, des anses abritées et de l'accastillage de nos bateaux. Trop gens venus d'on ne sait où arrivent parfois jusque chez nous et un usurpateur pourrait bien sous une fausse identité se présenter comme un descendant de mes ex-compagnons de voyage et réclamer indûment une part de notre patrimoine commun. Je vais d'ailleurs à ce propos me renseigner, peut-être y a-t-il prescription en la matière. Je n'ai pas la fibre coupable cependant chaque année à la période des Fêtes je donne largement au téléthon, au Sidaction, aux orphelins d'Auteuil, à la lutte contre le cancer et encore et encore... Je fais exception "Pour la Faim dans le Monde" car, ayant usé et abusé des biens

de notre magnifique planète, je suis devenu (un peu) écologiste et considère que sept milliards d'individus sur la Terre c'est déjà beaucoup, ne nourrissons pas ceux qui n'auraient pas dû naître. De vous à moi, certaines ONG nous prennent pour des truffes. On ne fait pas six enfants quand on vit dans un désert. Je n'ai toujours pas compris quel plaisir les gens ont à se marcher dessus. J'ai parcourus la planète avec sept milliards d'individus, j'ai vu les Indes, la Chine, l'Afrique, c'était déjà insupportable de promiscuité, faisons en sorte que la Terre ne deviennent pas un grouillement d'humains.

Lorsque je m'en étonnais un jour devant maman peu de temps avant qu'elle nous quitte, sa foi de charbonnier toujours intacte, elle me dit : "C'est la volonté de Dieu". Je ne la contrariais pas. Elle était une bienheureuse et elle mourut un jour de canicule le sourire aux lèvres. Mais mettre ça sur les épaules du Grand-muet me parut un peu court comme réponse. J'ai depuis allongé ma liste déculpabilisatrice et elle me permet de vivre, en dehors de ce mois de décembre quêteur au possible, sans souci et sans remord les onze autres mois de l'année, mon capital étant à l'abri et s'accroissant quoi que j'y fasse. C'est le côté universaliste des "Affaires". Question démographie, je m'en suis tenu, pour ma part, au strict minimum exigé par les statistiques, et au nécessaire renouvellement des générations ; progéniture paritaire, un garçon, une fille que j'ai engagé dans la même voie ; sobriété. De la reproduction durable ne portant pas atteinte à l'environnement. Bien qu'un peu franchouillard mais cosmopolite par nécessité professionnelle, je réfléchis au lancement d'un site internet "SevenNoMore" pour alerter tous les humains sur les dangers de la surpopulation qui les menace. C'est ma seule fibre militante qui d'ailleurs va à l'encontre des intérêts de notre dynastie de bâtisseurs. Je l'accepte comme un acte de contrition. La repentance se porte bien de nos jours, pourquoi se priver de l'opportunité d'apparaître en humaniste d'avant-garde? Pensez donc, chez-nous, ce pays minuscule dont la croissance de la superficie urbaine recouvre tous les sept ans l'équivalent d'un département ; inconscient, non? La démographie planétaire serait-elle la source première des dérèglements présents et à venir? Allons un peu de sérieux. N'est-il pas temps d'accepter le sacrifice de l'humain au profit de l'humanité? Un espoir se dessine, les catastrophes climatiques, elles-mêmes conséquences indirectes de la démographie ne nous annoncent-elles pas quelques millions de décès dus aux canicules, aux pollutions et aux inondations? L'intelligence artificielle, nec plus ultra de l'informatique saura-t-elle réguler les dangers qu'occasionne une population pléthorique? Et n'oublions pas, au-delà de l'aspect purement démographique, engendrer plus est une inutile dispersion du patrimoine contraire à sa bonne gestion.

Je suis arrivé en âge de passer la main. *Ils* sont prêts. De nature un tantinet lamine, *ils* leur a fallu du temps pour se mettre en mouvement mais les longs apprentissages produisent d'excellentes formations où audace et prudence font couple dans l'expression, avoir du pif. C'est l'avantage de la dynastie immobilière que j'ai mis en route voilà trois décennies, elle ne demande pas de caduc en chimie et en mathématique, le calvaire de mon enfance. Du bon sens et du pia-pia suffisent à la pérenniser; ce sont les qualités nécessaires aux bâtisseurs. De la pharmacie à l'immobilier c'est un saut qualitatif, le signe d'une mutation. Vivre avec son temps est la marque d'une bonne santé mentale ; ça chasse les tourments moraux d'une époque révolue. Ne plus s'user à faire de l'épicerie de confort derrière un comptoir pour les souffreteux de l'estomac est une indéniable valorisation du blason dans la hiérarchie nobiliaire de la famille. De Baron nous voilà Duc. Cela émancipe et oblige à la fois. Pour les obligations j'ai créé des fondations qui facilitent l'optimisation fiscale et permettent à la tribu de stabiliser son capital apparent en-dessous du milliard d'euros échappant à l'ostentation qui attire toujours les jaloux et engendre malaise et culpabilité. Ce souci de la discrétion me vient de maman, l'humilité qu'exigeait sa foi. Homme raisonnable j'ai échappé à la fascination de tous les nouveaux riches qui hantent les "show-room" de l'art contemporain pour acquérir de ridicules œuvres à prix d'or que le temps va ranger dans les documents d'époque à l'égal du minitel et des plumes Sergent-major. Parmi mes nombreuses activités, celle à laquelle j'ai consacré le plus de temps, c'est la rénovation et le réaménagement en hôtel sur la côte nord de la Mer Méditerranée occidentale entre l'Arno et l'Ebre des triplés sortis des chantiers navals de l'ex-Leningrad : les MS Biélorussia, Chostakovitch et Pouchkine. Ces sister-ships croupissaient dans un port finlandais en attendant les chalumeaux des ferrailleurs. C'était pitié de les voir tous les trois côte-à-côte, désarmés, les intérieurs nus de tout habillage, mis au ban d'une darse, prisonniers de la glace, couverts de rouille et battus par les vents de la Baltique vingt cinq ans après l'explosion de l'Empire des Camarades ; trois M/S emblématiques de la Morflot soviétique du temps de sa décadente splendeur, marchandes et touristiques à qui je dois mon agréable présent. Cette tripléte sera sous peu, à une encablure de Mare nostrum posés sur le sable pour vacanciers aventuriers immobiles. Un appartement avec vue sur le large y sera toujours disponible pour mes bienfaiteurs, le coup de dé qui a étoilé mon ciel : Micha, Malchek et Shelly.

Une dernière action me tenait à cœur avant de hisser les voiles une nouvelle fois ; il reste encore de beaux espaces vierges à découvrir. Las

peut-être d'avoir bien réussi à faire Picsous dans le bluff immobilier, de le devoir à une escroquerie initiale associée à trois doigts de chance pareil au veinard cocu obtenant le jackpot d'une machine à sous, je me suis posé cette question ; que faire maintenant? Après avoir vu les Pyramides, le lac Baïkal, le Saint-Sépulcre, le Musée de l'Ermitage, les Everglades, l'Acropole, Angkor Vat, la Muraille en Chine, la Cappadoce, les chutes Iguazu, le Hoggar, les Galápagos, la Grand Canyon, les Cités Maya, l'Everest, le Taj Mahal, la baie d'Along, le Palais de Doges, le Machu Picchu, les grottes de Lacaux...; navigué gratis de Marseille à Yalta comme GO et de Cancales à Sydney comme skipper... ; rencontré Louis Aragon au Pirée, Charles Trenet à Nancy, le Dalai-lama à Darhamsala, Régis Debray à Gander, Rudolph Noureev à Londres, Georges Marchais à l'Huma, Nikita Mikhalkov à Naples, Zidane à Lyon, Raoul Castro à Cienfuegos, le Pape à Rome, Eric Tabarly à Pornic, Le Prince Charles au Kenya, Bernard Pivot à Montpellier... ; avoir trop reçu m'obligeait à rendre mais je ne voulais pas poursuivre dans la voie du don rituel aux associations caritatives qui allait enfin de compte à l'encontre de ma conception de l'écologie humaine dont l'âge et le voyage firent de moi un adepte. Le choix était de soulager les petits hommes de leur misère quotidienne ou de sauver l'Humanité de l'asphyxie. Voilà ce qui transforme une vie en destin. C'était un choix cornélien, une contradiction douloureuse que la frénésie des foules croissantes autour des beautés du monde m'imposa. D'autant que j'avais pu constater à maintes reprises, au cours de mes années "tourismes", que l'appétit culturel des gens que j'accompagnais, excusez ce grossier parallèle métaphorique, appréciaient plus un Mac Donald qu'un restaurant gastronomique. Signer au bas d'un chèque m'apparaissait comme un alibi méprisable au regard d'une action forte et concrète, alors, ayant Dieu dans les chaussettes et fidèle à mes nouveaux principes et à mon cri de ralliement, "SevenNoMore", j'ai décidé d'investir dans des cliniques des deux bouts de l'existence pour faciliter l'avortement et l'euthanasie afin de contribuer, modestement, à donner aux vivants plus de place dans un environnement naturel et confortable. Je me vois en Saint-François d'Assise de la planète, la protéger après l'avoir longtemps agressée ; en Père-Foucault du bâtiment, après la débauche, l'ascétisme.

Jeunes gens, me voilà au bout du bout de l'histoire, celle qui m'a enrichie. L'histoire de ma vie d'homme est encore largement inachevée et la portion restante, selon la prévision de mes artères peut envisager sans crainte le demi-siècle à venir. J'ai quelques regrets mais aucun remord. Figurez-vous qu'après l'inauguration de mes triplés Motor Ship ensablés en grandes pompes, point final de mes activités immobilières, je me suis mis

en tête de reprendre mes crayons, que mes dessins de BD ne sont pas si mauvais que ça, le style vient en multipliant les essais. J'ai appris à donner un avis en dix lignes sur une pièce de théâtre ; j'ai appris à accompagner des dizaines de personnes à l'étranger ; j'ai appris à faire bâtir des immeubles, à ne pas faire naître des enfances et à mourir des vieillards, j'apprendrai bien à dessiner. Il y a des gens aujourd'hui qui font un style d'une absence de style. C'est un signe des temps. Pourquoi pas moi? Je n'en serai que plus moderne. Quant-aux histoires, les scenarii, disent la gens de la profession, j'en ai une telle réserve que je pourrais en refiler à Fred s'il était encore de ce monde. J'ai les moyens d'acheter une imprimerie et de distribuer mes BD dans les écoles et les hôpitaux, cela soulagera leur budget bibliothèque. Le mécénat est l'absolution des riches, c'est un passage au confessionnal, il nous virginise et nous sauve de la médisance du pékin. On appelle ça de la philanthropie en terme savant. Confessons nos fautes chers collègues de la Confrérie des Repus, elles nous seront à demie pardonnées. Il y a tout à faire pour les grands entrepreneurs que vous êtes. "De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace" et le monde est sauvé. Vous lui devez bien ça à ce grand bourgeois, il vous a fait ce que vous êtes et vous n'y perdrez pas votre tête.

Ne vous offusquez pas jeunes gens et écoutez bien ceci. Sachez que vous n'avez que trois voies disponibles pour sauver la votre ; celle de l'héritage, du travail et de la chance. C'est ainsi. Une quatrième existe mais elle est aléatoire et occasionne beaucoup de tourments, c'est le talent. Elle est bien souvent la somme des trois précédentes. C'est donc un fruit d'une exceptionnelle rareté qui vaut la plus haute marche de tous les podiums mais c'est parfois aussi y perdre sa vie que de vouloir les escalader. Il y a une cinquième voie également, très risquée, c'est le braquage des banques. Je ne vous la recommande pas, on y meurt jeune ou en prison, la police scientifique a fait n'énorme progrès. Si aucune de ces voies ne s'ouvre à vous alors attendez-vous au pire et faite comme des milliards de vos semblables le pari pascalien de croire en l'au-delà, à la mystique foi en un dieu transcendant, c'est un baume efficace qui adoucira vos douleurs quotidiennes. En ultime recours, si un cortège de déceptions vous accable durablement et sans répit, vous avez toujours la possibilité après un essai d'une trentaine d'années, c'est un lap de temps correct pour se faire une idée de l'existence à venir, de refuser en bloc ces voies et de vous acheter un révolver à barillet pour jouer à la roulette russe jusqu'à conjurer la malchance de votre vie. C'est la sixième, elle ne vous décevra pas.

Colomb.Lez Muscat